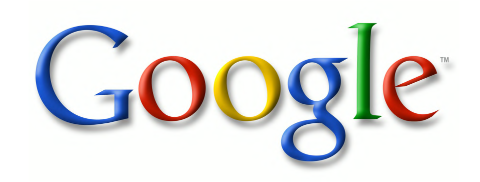
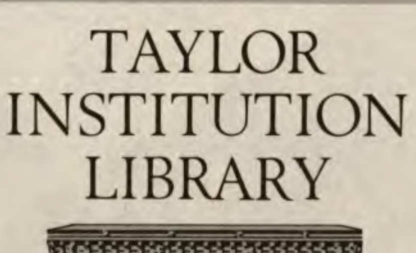

Google









BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

POÈTES FRANÇAIS,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DES AUTEURS

DU SECOND ET DU TROISIÈME ORDRE,

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

Avec des Notices sur chacun de ces Auteurs;

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

POÈTES FRANÇAIS.

LA CHAUSSÉE.

Pierre-Claude Nivelle de La Chaussée, membre de l'Académie française, né à Paris en 1692, mort le 14 mai 1754, introduisit avec succès sur notre théâtre le drame ou comédie larmoyante. Son *Épître de Clio* que nous donnons ici, est un ouvrage plein d'une critique sage et spirituelle.

DE CLIO,

*A M. de B***, au sujet des opinions répandues contre la Poésie.*

O toi, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens; prends la plume et le style d'Horace;
Écoute, écris et venge le Parnasse.
Le fanatisme, au bas de ce vallon,
Veut pervertir les enfants d'Apollon,
Et, leur prêchant un nouveau catéchisme,
Porte avec lui le scandale et le schisme :
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Assez de nos sujets,
Comme brebis se suivant l'un et l'autre,
Pour son bercail ont déserté le nôtre.

Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur sophiste habitué,
Quand il lui plaît sa plume hétérodoxe
En axiome érige un paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poison :
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de mémoire
Il appela de la proscription
Dont jouissoit le chantre d'Ilion.

Mais ce n'est plus la querelle d'Homère;
Il donne encor dans une autre chimère :
Il va, dit-on, du faux charme des vers
Désabuser pour jamais l'univers;
Et, pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime et l'harmonie.
Tel Alexandre, étant près d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.

Pour maintenir notre gloire et nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes,
Quoique pourtant nos doux amusements
Soient au-dessus des vains raisonnements.

Loin tout censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai sait d'abord prévenir!

C'est au goût seul à juger d'un ouvrage;
Par le plaisir il règle son suffrage,
Doux préjugé de l'esprit et du cœur ;
De l'analyse il brave la rigueur,
Et, dédaignant les disputes de classes,
Ne reconnoît pour juges que les Grâces.

Mais rassemblons ces griefs prétendus
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas du Pinde il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint que nos folles humeurs
Ont appauvri la langue et les rimeurs;
Que l'art des vers est un jeu d'aventure
Où le bon sens se trouve à la torture;
L'esprit, contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyrannisé par des lois insensées,
Qui font toujours avorter ses pensées,
Il est enfin réduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altère la mesure,
Son synonyme allonge la césure:
Par l'hiatus cet autre est éconduit;
La rime oblige à faire un long circuit;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer les sens dans les paroles,
Et les beaux vers sont enfants du hasard.

Ceux qui sont nés peu propres à notre art
Osent ainsi taxer, sans connoissance,
La langue et nous de leur propre impuissance.

Ainsi jadis, avant que sur les mers
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrières profondes,
Dont l'Océan sépare les deux mondes,
Comme un obstacle opposé par les dieux
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuse industrie
De jour en jour feroit les matelots;
Qu'on les verroit triomphants sur les flots
Assujettir Éole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les étoiles?
Telle pourtant l'adresse des humains
D'un pôle à l'autre a tracé des chemins:
Malgré les vents et les flots infidèles,
Neptune a vu voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus jusqu'alors
Avoit caché ses funestes trésors.

Avec autant de courage et d'adresse
On s'est frayé des routes au Permesse;
Sans remonter à la source des temps,
Le dernier siècle a des faits éclatants:
On boit encore à la même fontaine
Où s'est alors abreuvé La Fontaine.

Comme autrefois, sur les pas des neuf Sœurs
On voit encor renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la Ligue.
Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassure les rimeurs:
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mystères.
Heureuse enfin s'ils goûtent des avis
Que dans ce siècle on n'a guère suivis!

Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un poète en naissant,
Si dès l'enfance une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la nature;
Si l'on ne prend ses premières leçons
Des anciens et de leurs nourrissons:
Car cette source unique et bienfaisante
Doit abreuver toute muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer;
Il y faut boire, et non pas s'enivrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage et de leurs sens divers.
La langue est une, en prose comme en vers;
Et la grammaire, en tout genre d'écrire,

Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits; leur juste expression
Ne souffre entre eux aucune extension.
Chacun contient son sens et son image,
Précis, distincts et marqués par l'usage :
C'est votre maître absolu dans son choix,
D'autre que lui ne peut changer ses lois.
L'esprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en prose.

Plus d'un rimeur dans sa langue indigent,
Pour ses défauts toujours trop indulgent,
Quand il en trouve un exemple authentique
Croit triompher d'une injuste critique.
Vous les voyez sourire en suffisants
A des avis donnés par le bon sens :
Leur souvenir, au besoin trop fidèle,
Me cite alors un illustre modèle,
Et, s'en faisant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui.
Ainsi, sans soins et sans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.

Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui :

Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux filles de mémoire;
Mais dans sa langue un rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modèle :
N'a-t-on pas vu son disciple fidèle,
Ce satirique, ami de Juvénal [1],
D'imitateur se rendre original?
Ainsi Racine amena sur la scène,
Après Corneille, une autre Melpomène,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours :
Tout devient neuf quand on sait bien le dire;
L'expression est l'âme de la lyre,
Le plus beau trait dans un vers mal rendu
Est pour l'auteur presque autant de perdu,
Et sa pensée appartient au poète
Qui saura mieux s'en rendre l'interprète.
La langue enfin est la base de l'art;
Sur le Permesse on s'embarque au hasard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là vous prendrez ce tour noble et coulant,
Ce style pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu la Fare eut en partage,
Et dont la Faye a fait son héritage.

1 Boileau.

Heureux qui peut chez d'illustres amis
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une muse attentive
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.

A votre langue appliquez donc vos soins;
Elle a de quoi fournir à vos besoins.
Tel eût trouvé qu'elle est plus étendue,
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange et précieux
N'eût pas souillé le langage des dieux.

Ce fut ainsi que déjà l'ignorance
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare:
C'étoit Ronsard, dont la verve bizarre,
Aux mots du temps ne pouvant se borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait si le ciel n'eût fait naître
Un nourrisson qui devint votre maître:
Malherbe apprit à ses contemporains
A se passer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la pédanterie
Il renvoya chacun dans leur patrie.
Il fut suivi par Racan et Maynard:
Tous deux, instruits des finesses de l'art,

Surent au Pinde amener sur leurs traces
La pureté, l'élégance et les grâces;
Mais il fallut bien du temps aux neuf Sœurs
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les muses florissantes
De jour en jour devenir languissantes;
Et la Folie alors nous infecta
De ces sonnets que Dulot inventa [1]:
La folle pointe, à l'antithèse unie,
Prit dans les vers la place du génie;
Et le bon sens, timide et sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.

Rêveuse un jour, sans suite et sans compagnes,
(Il m'en souvient) j'errois dans nos campagnes:
Je m'amusois, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies.
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries:
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, et ses flots argentés,
Tout rappela dans ma triste pensée
Le souvenir de sa gloire passée;
Plus vivement je sentis mes malheurs:
Fleuve divin, dis-je en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives!
Le barbarisme a dépeuplé tes rives:

1 Dulot, inventeur des bouts rimés. (*Voy.* SARRASIN)

Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'univers?
A peine, hélas! Sarrasin et Voiture
Ont en passant goûté d'une eau si pure.
Le fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux,
Et, s'élevant sur son urne azurée,
Je fus ainsi par ce dieu rassurée,
« Un autre goût va changer notre sort:
« La terre s'ouvre, un nouveau peuple en sort:
« Toutes mes eaux auront peine à suffire;
« Et toi, remets des cordes à ta lyre. »
Il dit. L'espoir, plus prompt que les zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener ses plaisirs.
Pour annoncer la commune allégresse,
Je fus chercher les nymphes du Permesse.

Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un inconnu s'occupoit à rêver:
Quel souvenir réveilla ma tendresse!
Je soupirai de joie et de tristesse.
Au même endroit c'est ainsi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois;
C'étoit lui-même; il m'apprit son histoire:
« Pour achever ce qui manque à ma gloire
« Le ciel, dit-il, sous ces traits que tu vois,
« Me rend au monde une seconde fois,
« Et, sous le nom de l'aîné des Corneilles,

« J'y produirai mes plus grandes merveilles.
« Va, laisse-moi recueillir mes esprits. »
Alors parut à nos regards surpris,
Dans les états de ma sœur Melpomène,
Ce lumineux et nouveau phénomène,
Qui, moins brillant en commençant son cours,
A l'Hélicon donna de si beaux jours.

Cet avenir, prédit par le Permesse,
S'ouvrit enfin, et remplit sa promesse.
De jour en jour nos heureuses leçons
Firent alors d'illustres nourrissons :
Un autre Auguste eut un autre Mécène
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbarisme, encore plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnasse françois :
Un aristarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette hydre ridicule;
Du dieu des vers ministre souverain,
A la licence il mit un juste frein :
Notre art, soumis à l'exacte grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hasardé,
Et, se bornant à leur sens légitime,
Prouva qu'entre eux aucun n'est synonyme.
Le vers alors, perdant sa dureté,
Avec la forme acquit la pureté.

Pégase alloit par bonds et par secousses;
Il lui donna des allures plus douces:
Sur le Parnasse enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût,
Et termina plus de travaux qu'Alcide.

Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, sur le ton le plus mélodieux,
Sut moduler le langage des dieux;
Lui dont la veine harmonieuse et pure,
Prenant son cours du sein de la nature
Comme un ruisseau murmurant et flatteur,
Charme l'oreille et coule jusqu'au cœur:
Il vint apprendre aux muses délicates
A rejeter ces expressions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille et discordant entre eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et comme lui sauver leurs dissonances!
Il est des airs qu'on pourroit avouer;
Mais sur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-temps Apollon s'étudie
A les chanter: leur fausse mélodie,
Malgré son art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.

Il faut encore, outre un heureux génie,
L'oreille juste et propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté!

Le vers n'est fait que pour être chanté :
Dans sa secrète et douce mécanique,
Il a son mode et son genre harmonique;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner.
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant met l'oreille à la gêne;
L'esprit, sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussitôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flatter l'organe est le point nécessaire :
A cet appât le cœur se livre, et suit
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la nature est avare :
Tel en partage eut l'esprit le plus rare,
Mais dans un vers toujours mal agencé
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire,
Si vous forcez les cordes de sa lyre.

Il fut un temps moins facile aux rimeurs
Quand le langage, aussi dur que les mœurs,
A vos aînés ne fournissoient qu'à peine
De quoi suffire à leur rustique veine;
Dès-lors au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en est un [1] qui fut grevé de blâme

[1] Malherbe.

Pour avoir dit *comparable à ma flamme.*
Cet hémistiche, autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et soutenu par ceux que je condamne :
Mais je ne puis raffiner leur organe.
S'il m'en souvient, on a bien réclamé
Certain sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie :
Çà, dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet
Il me faudroit trouver un plein sonnet
De traits fallots où l'antithèse brille ;
Je veux surtout que la pointe y fourmille....
Soit ; dans ce goût aurez sonnet exquis :
Je sais un fat, et, qui plus est, marquis ;
Tous les matins il rime à sa toilette :
C'est là sans faute où j'en ferai l'emplette...
Pas n'y manqua : dans un papier roulé
Le doux sonnet [1], bien musqué, bien moulé,
Par un zéphyr fut remis à Thalie.
Bon ; dit ma sœur, ceci sent l'Italie ;
A nos gourmets j'en veux faire un présent.
Sachons au vrai quel goût règne à présent :
En plein théâtre il faudra qu'on le lise.
Certain caustique en fit bien l'analyse,
Et le siffla : mais le sonnet trouva,

1 Le sonnet du Misantrope.

Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.

Je l'avoûrai, la prose est plus unie :
Vous triomphez, disois-je à Polymnie [1];
Tout est changé dessus notre horizon;
La prose y va ramener la raison :
L'art de rimer n'est plus qu'une manie
Dont vous allez affranchir le génie.

Non, reprit-elle, et leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en prose qu'en vers;
Malgré mon air aisé, doux et facile,
Ils trouveront une muse indocile
Qui les séduit par des dehors flatteurs :
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les fastes de la prose :
Et quel est donc le titre qu'elle oppose?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron,
En vain je cherche encore un Cicéron.
Si j'avois pu, compte que dans Athènes
J'eusse formé bien d'autres Démosthènes.
Ce qu'ont écrit les Grecs et les Romains
En chaque genre est encor dans nos mains :
Qui des deux arts, jusqu'au siècle où nous sommes
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes?
Rassure-toi, laisse à ces détracteurs
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs,

[1] Muse qui préside à l'éloquence.

Et ne crois pas qu'on abjure une étude
Dont le plaisir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout temps, en tous lieux,
A fait chérir des mortels et des dieux.

Gardez-vous bien d'affranchir vos mystères
De la rigueur de leurs lois salutaires;
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déjà les vers ne sont que trop déchus;
Vous les perdrez par trop de complaisance.
L'esprit s'endort sur la foi de l'aisance.

Quand un projet, conçu bien nettement,
Est à loisir digéré mûrement,
On est surpris de sa propre abondance:
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne pense,
Et les sujets les font naître à leur gré.
Comme un creuset échauffé par degré,
L'esprit veut l'être avec économie;
Dans l'art des vers, comme dans la chimie,
Plus d'un artiste a souvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé;
C'est un hasard, mais il est nécessaire,
Et d'un rimeur c'est la chance ordinaire.
Qu'ils sachent donc, moins pressés de rimer,
D'un feu pareil se laisser animer.
Mais leur jeunesse est follement avide
D'un nom précoce et toujours peu solide:

Au bas du Pinde ils viennent essoufflés,
Et pour jamais ils y restent sifflés.
Dis-leur de prendre une course moins vive :
Plus on se presse, et plus tard on arrive.

Je dirai plus : le langage des dieux
S'est de lui-même arrangé pour le mieux :
Son mécanisme, appelé tyrannie,
Plus qu'on ne pense est utile au génie :
Cette contrainte est une invention
Qui le conduit à sa perfection.

L'esprit veut être un peu mis à la gêne;
C'est l'aiguillon qui le tient en haleine
Qui, par l'obstacle irritant son ressort,
Occasione un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne.
C'est par effort que le salpêtre tonne;
S'il n'est contraint, il reste sans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur :
Plus on le presse, et plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit, dans ses difficultés,
Semble augmenter encor ses facultés;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Méprisez donc des projets surannés
Que le bon sens a déjà condamnés.....

Ainsi parla contre sa propre cause
Celle de nous qui préside à la prose.
C'est donc à tort qu'on blâme une rigueur
Qui maintient l'art dans toute sa vigueur,
Et qu'on réclame avec l'indépendance,
La prétendue et nuisible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proscrits :
Contentez-vous de ceux qu'il a prescrits.

Vertumne un jour, au lever de l'aurore,
Assis au pied de celle qu'il adore,
Dans ses cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs :
La tendre amante, attentive et charmée,
S'abandonnoit au plaisir d'être aimée,
Et ses beaux yeux assuroient son vainqueur
Qu'un même amour régneroit dans son cœur.
« Ah ! dit alors Vertumne à la déesse,
Voici le temps fatal à ma tendresse :
Des soins plus doux que ceux de notre amour
Vont désormais vous charmer tour à tour;
A vos jardins la saison vous rappelle,
Pour leur donner une façon nouvelle;
Et je verrai, jusqu'au temps des moissons,
Vos espaliers, vos mains et vos buissons
Vous occuper au mépris de mes larmes,
Peut-être même aux dépens de vos charmes;
Qui sait encor (puissé-je mal prévoir!)

Si vos vergers rempliront votre espoir.
Sans leur donner sans cesse la torture,
Laissez-les croître au gré de la nature;
Par trop de soins et par trop de façons
Vous fatiguez vos tendres nourrissons,
Et vous perdez leurs plus belles années :
A peine on voit leurs tiges couronnées,
Qu'à leurs rameaux naissants et malheureux
Vous imposez un lien rigoureux.
Bientôt un fer encore plus terrible
Dans vos vergers fait un ravage horrible;
Et l'on n'y voit que dryades en pleurs
Sur des monceaux de feuilles et de fleurs.

— Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends jusqu'à l'automne.
C'est par mon art et mes soins bienfaisants
Que j'entretiens mes arbres florissants :
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les vents j'assure la foiblesse,
Et je corrige un penchant malheureux;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement sa sève s'évapore;
Cet arbrisseau, comblé des dons de Flore,
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ses fleurs il faut le dégarnir.
Comment veux-tu que cet autre profite
En lui laissant cette herbe parasite,

Et ce feuillage où l'astre qui nous luit
Ne peut mûrir et colorer son fruit?
Ainsi ma main retranche avec prudence
Pour m'assurer encor plus d'abondance. »

Vains érudits, téméraires censeurs,
Qui prétendez enseigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redresse;
Car c'est à vous que son discours s'adresse.

Mais tel se plaint qu'on a mal à propos
Appauvri l'art de la moitié des mots,
Qui trouve encore assez de verbiage
Pour allonger un ennuyeux ouvrage;
Et les rimeurs auroient encor besoin
Qu'on eût poussé la réforme plus loin.
Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modèle [1]
Qui leur en donne un exemple fidèle;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter
Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces :
Tu le connois ce favori des Grâces,
Lui dont les vers, consacrés aux amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours.
Il avoit peu de cordes à sa lyre,
Et cependant elle a pu lui suffire

1 On prétend que Quinault n'a pas employé plus de sept ou huit cents mots différents dans ses poèmes.

Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour à tour.
La fière Armide et la tendre Angélique,
Nous ont fait voir sur la scène lyrique
Qu'en peu de mots on peut être abondant.

D'un choix heureux l'expression dépend;
D'un terme unique, employé dans sa place,
Elle reçoit et sa force et sa grâce :
Qui la surcharge aussitôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit,
Qui, rejetant l'étalage et l'enflure,
Sait la réduire à sa juste mesure;
C'est le grand art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre art se propose,
Est d'être encor plus précis que la prose,
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.

La période au cordeau compassée
De la mémoire est bientôt effacée :
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir;
Elle s'envole, et ne laisse après elle
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle.
Mais dans l'esprit, et dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux et flatteur

D'insinuer ses charmes et ses grâces,
Et d'y laisser les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du souvenir,
Et par lui-même il sait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux et du sens qu'il renferme.
Ainsi l'esprit, dans un vers séduisant,
Peut sans travail s'instruire en s'amusant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure et les rimes
N'empêchent pas, quoi qu'on ose avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penser;
C'est une audace aussi vaine que folle
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La poésie, ainsi que la peinture,
Dans son ressort a toute la nature.

De tous les arts qu'on cultive avec soin
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source, aussi sainte et féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du monde?
Ce fut alors que notre art immortel
Prit sa naissance à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la musique et la danse,
Dont il suivit les lois et la cadence.
Les laboureurs, pour prix de leurs moissons,

Sur des autels de mousse et de gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'allégresse :
On les voyoit, pleins d'une aimable ivresse,
Parés de fleurs, danser à demi-nus,
Et seconder leurs transports ingénus
Par des chansons naturelles et vives
Qu'ils ajustoient à leurs danses naïves.

Qui peut nombrer les usages divers
Où les humains ont employé les vers?
Pour rendre aux dieux un plus célèbre hommage,
La piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le soin d'instruire les mortels.
La vérité se servit des poètes,
Et la sagesse en fit ses interprètes ;
Médiateurs entre l'homme et les dieux,
Ils ont ouvert le commerce des cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour et la Gloire,
Pour couronner de myrte et de laurier
L'amant fidèle et le fameux guerrier.
Ignore-t-on que le fils et la mère
Ne parlent point d'autre langue à Cythère?

Ainsi naquit chez les premiers humains
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux Français ont transmis ces grands maîtres.

Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put suffire à nos arrangements;
Le vers souffrit d'étranges changements:
Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans son enfance,
Où l'on ne put, quoi que l'on ait tenté [1],
Donner aux mots aucune quantité.
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnasse ignorés,
Et l'unisson de la rime naissante
Vint ranimer leur chute languissante,
Et rehausser par cette nouveauté,
Un art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille et la pratique,
De jour en jour rendirent moins gothique.
A pas réglés le vers françois marcha,
Une césure en deux le partagea
Par un repos qui varie et réveille
Une mesure uniforme à l'oreille.
De mots entre eux, trop pleins de dureté,
On adoucit la première âpreté;
Long-temps encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,

1 On a voulu autrefois faire des vers mesurés à la façon des Latins.

Firent souffrir l'oreille de Phébus :
L'élision, funeste à l'hiatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie.
Ainsi la France emprunta d'Ausonie
L'alignement et le même niveau
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à peu près son modèle,
Et vint à bout d'en construire un chez elle
Sur un terrain peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muses étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moissonnées.
Pour nous fixer dans votre continent
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encore au-dessus de sa place,
L'Atlas du trône et celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos autels :
A notre culte il porta les mortels ;
Des doctes Sœurs, dans un nouveau Lycée,
Il réunit la troupe dispersée,
Et mérita cet hommage éternel,
Dont nous payons son amour paternel.
Hélas ! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un père secourable
A des enfants qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verser tant de pleurs après lui.
Thémis, sensible à nos vives alarmes,
Prit son bandeau pour essuyer nos larmes,

Et nous commit son propre protecteur
Pour nous servir de père et de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin ce roi, qui, sur les deux collines,
Par la victoire en triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faste accrut encor sa gloire,
Fit de son Louvre un temple de Mémoire,
Y rassembla tout le sacré vallon,
Et prit sa place à côté d'Apollon.

Mais je soupire en rappelant nos fastes.
Qu'un siècle à l'autre oppose de contrastes!
Et quel délire à nos regards surpris
Fait à présent fermenter les esprits!
Las! du bon sens, l'erreur et le sophisme
Les vont enfin livrer au fanatisme.

Tandis qu'ainsi j'écrivois à l'écart,
Au bas du mont jetant l'œil au hasard,
Je vis à gauche une épaisse poussière
Qui tout-à-coup obscurcit la lumière:
Un bruit confus, mêlé de cris perçants,
Jeta l'alarme et l'effroi dans mes sens.
Je rejoignis mes timides compagnes
Qui s'enfuyoient au sommet des montagnes:
Bientôt l'Écho parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du dieu des vers;

Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phébus offrir un foible appui.
Là, sur un trône aussi brillant que lui,
Environné par Corneille et Racine,
L'aimable dieu de la double colline
D'un doux souris accueillit les neuf Sœurs,
Il nous donna des couronnes de fleurs :
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la Chimère emporter la victoire,
Et renverser, par des coups éclatants,
Des Marsias érigés en Titans.
Les yeux alors pleins du feu qui l'embrase,
Il prend sa lyre, il monte sur Pégase,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars!
On y voyoit une antique matrone
Sous l'attirail et l'habit d'amazone;
Et sur son front nos lauriers profanés
Entrelaçoient ses cheveux surannés;
De mille atours, messéants à son âge,
Elle étaloit le risible assemblage :
C'étoit la Prose avec nos attributs,
Qu'on amenoit pour détrôner Phébus;
Et sur son char attelé de modernes,
Environné d'un gros de subalternes,
Étoient l'erreur avec la Vanité
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,

Qui sous leurs pieds avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime et l'Harmonie.
Lors un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta son cartel outrageux :
C'étoit un drame en prose alambiquée
Avec une ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon soudain, avec mépris,
Au bas du mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui descend des montagnes,
Tous nos guerriers, guidés par nos compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomène, un poignard à la main,
Des yeux, du geste et d'une voix tonnante,
Encourageoit sa troupe fulminante.
On vit alors deux célèbres rivaux
Courir ensemble à des exploits nouveaux :
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour sa devise un d'eux avoit Pompée ;
L'autre y portoit écrit en lettres d'or
Le nom fameux de la veuve d'Hector ;
Un autre, armé d'un stylet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion ;
Et les auteurs de la rebellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.

Non loin de lui, sous un casque brillant,

Certain lyrique, ayant pour cri Roland,
Se signaloit en faveur de la Rime :
Courage, ami, je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris :
Ton nom sera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liste,
L'inimitable et divin fabuliste,
Que la chronique et les rieurs du temps
Mirent jadis au rang des végétants.
L'homme d'Ésope, inconnu de soi-même,
Enfin sortant de l'ignorance extrême
Qu'il eut toujours de sa rare valeur,
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pu, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous défendre le Parnasse.

La Rime avoit aussi parmi les siens
Ce successeur des comiques anciens,
Encor plus grand, si, dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dédaigner les suffrages
Des fats du temps qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Regnard suivoit l'auteur du Misanthrope,
Ici marchoient Malherbe et Calliope.
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits ;
Les vents, l'orage et la foudre à la fois
Sur les mortels, par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances célestes.

Tels en fureur, du haut de nos remparts,
On les vit fondre à travers les hasards,
Et sur la prose, éperdue et fuyante,
Faire tonner leur lyre foudroyante.

D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les Plaisirs, les Grâces et les Jeux,
Initiés jadis dans nos mystères,
Dans ce grand jour servant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, La Fare et Pavillon ;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entière défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos marais,
Quand tout à coup des escadrons tout frais
Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainsi deux vents, furieux et contraires,
Contre un vaisseau, d'un souffle impétueux,
Réunissant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, et d'abîme en abime,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais sans entrer dans des détails plus longs,
De ces rimeurs tu connois tous les noms.

Que celui-là soit réputé barbare
Qui ne connoît l'élève de Pindare.
Après ce chef des poëtes du temps,
Suivoit cet autre encor dans son printemps,

Qui, plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des Muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois
A décoré le Parnasse françois.
Le grand Henri n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le chantre d'Achille.

Parmi tous ceux qui voloient sur leurs pas,
Il en est un qui ne leur cède pas.
Mais tu connois sa valeur poétique :
D'un nouveau genre inventeur dramatique,
Quand il lui plaît, Melpomène en fureur
Répand l'effroi, l'épouvante et l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes
Que jusqu'alors les timides rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.

Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce nourrisson que, depuis sa naissance,
Le dieu des vers a pris soin de former :
Toutes mes sœurs semblent le réclamer ;
Il est l'enfant de leur troupe immortelle ;
Leur langage est sa langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon ;
Et pour sa gloire et celle du vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous Bignon l'aime et l'honore.

Ah! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du brodequin françois,
Par la nature instruit dans mes mystères,
Nouvel auteur de nouveaux caractères,
Qu'après Molière on a vu moissonner
Au même champ où Regnard vint glaner?
Je l'avoûrai, je le pris pour Térence.
Oui, dit ma sœur; c'est celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs;
Enfants hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse;
Que l'on a vus toujours dégénérer,
S'anéantir et se déshonorer,
Et c'est entre eux que se forgent à l'ombre
Ces noirs écrits et ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exhalent à longs flots
Un fiel goûté des méchants et des sots.
De part et d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus et chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes nourrissons
Qui sauront mieux retenir nos leçons;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'art des vers, et dont la renommée,
En parcourant depuis peu nos deux monts,
A déjà pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles.
Entre autre essai de leurs premières veilles,

De l'un d'entre eux, chéri dans une cour
Où les beaux arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernièrement encore,
Nous relisions la fable de l'Aurore!

Notre rivale et les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux et général.
Comme autrefois, au pied des murs de Troie,
Du fier Achille Hector devint la proie;
Ainsi leur chef subit à nos regards
Le même sort autour de nos remparts.
Ainsi finit cette grande journée
Qui décida de notre destinée,
Maintint la rime, assura l'art des vers,
Et pour jamais remit la prose aux fers.

RIBOUTET.

Charles-Henri Riboutet, né à Commerci, mort en 1740, était contrôleur de rentes à Paris. Il est auteur de plusieurs jolies chansons qui eurent beaucoup de vogue.

L'AMBITION DE L'AMOUR.

Romance imitée d'Anacréon.

Que ne suis-je la fougère,
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère,
Sous la garde de l'Amour!
Que ne suis-je le Zéphyre
Qui caresse ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas!

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain!
Que ne suis-je cette glace
Où son minois répeté
Offre à nos yeux une Grâce
Qui sourit à la beauté!

Que ne suis-je la fauvette
Qu'avec plaisir elle instruit,
Et qui tendrement répète:
Baisez, baisez jour et nuit!
Plus caressant, plus fidèle,
Que ne suis-je encore, hélas!
Le tou-tou si chéri d'elle,
Et qui suit partout ses pas!

Que ne suis-je la musette
Qui résonne sous ses doigts,
Et qui tendrement répète
Les doux accents de sa voix!
Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui lui-même vient l'entendre
Et mourir à ses genoux!

Que ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté!
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité!
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrois être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

LABORDE.

CHANSON.

Les quatre Coins.

La jeune Iris, la fleur de ces campagnes,
Un certain jour de la belle saison,
Voulut au bois, avec quelques compagnes,
Aux quatre coins jouer sur le gazon;

Il leur manquoit encore un personnage :
L'Amour dormoit sous un chêne étendu :
Iris le crut un garçon du village;
La pauvre enfant ne l'avoit jamais vu.

Elle l'éveille, il boude, il se chagrine;
Il ne veut point jouer à ce jeu-là;
Plus il se fâche et plus il se lutine :
Ah! le fripon ne vouloit que cela.

Il cède enfin; mais bientôt à Colette,
Tout en jouant, il vole ses rubans;
La bague à Lise, à Chloé sa houlette,
D'Iris, surtout, il attrape les gants.

Le jeu fini, chaque belle, en colère,
Veut ses bijoux; l'Amour veut un baiser :
La nuit survient, chacune craint sa mère,
Pour tout ravoir il fallut s'arranger.

Depuis ce temps on dit qu'Iris soupire;
Chloé rougit; Lise baisse les yeux;
Colette rêve; et toutes semblent dire
Qu'avec l'Amour tous jeux sont dangereux.

FERRAND.

Antoine Ferrand, conseiller à la cour des Aides de Paris, mort en 1719, à 42 ans, s'est fait un nom distingué par ses chansons galantes et par ses épigrammes. Voltaire le comparant à J.-B. Rousseau, dit qu'il mettait plus de naturel, de grâce et de délicatesse dans ses sujets galants, Rousseau plus de force et de recherche dans les sujets de débauche.

MADRIGAL

A une belle Chanteuse.

Que ta voix divine me touche!
Et que je serois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné!

AUTRE.

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse;
Et ses agréables leçons
Inspirent la tendresse.
Fuyez ce chant doux et trompeur,
C'est un poison funeste;
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

AUTRE.

Que je souffre un cruel martyre,
Quand, jusqu'au fond des bois, Tircis vient me chercher!
Il a cent choses à me dire,
Et j'en ai cent à lui cacher.

AUTRE.

Il est un dieu maître de l'univers,
Dont tous les dieux reconnoissent l'empire.
C'est un enfant; mais, chargé de ses fers,
Quand il lui plaît, le plus sage soupire.
Il n'est plaisir, s'il le veut, qu'il n'inspire;
Quand il le veut, le chagrin suit sa loi.
Ce dieu pourtant ne peut rien sur Thémire,
Et ne pourroit, sans elle, rien sur moi.

ÉPIGRAMMES.

D'Amour et de mélancolie
Célemnus enfin consumé
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,
J'y courus hier vainement:
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avoit tarie.

Le vieux Temps.

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuisoient les rigueurs,
Vivoient contents et mouroient sans se plaindre;
Les traits d'Amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit éteindre.
Hélas! pourquoi suis-je encor du vieux temps?

AUTRE.

Qui ne connoît Hortensius,
Dans ce huitain va le connoître;
C'est l'élève d'Onuphrius
Qui passe de beaucoup son maître,
Il sait plus de latin qu'un prêtre;
Il lit, il critique, il écrit,
Il juge, il enseigne, et peut-être
Il a de tout, hors de l'esprit.

AUTRE.

Ce n'est qu'aux champs qu'Amour est sans feintise;
Toujours enfant, il n'y paroît que nu;
Mais à la cour toujours il se déguise,
Changeant sa voix et son air ingénu;
Ce sont deux Dieux, l'un discret, retenu,
Fidèle; il craint de se faire connoître:

L'autre volage et charmé de paroître,
Aux yeux de tous fait briller son flambeau :
Qui le voudra suive ce dernier maître;
Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.

RICHER.

Henri Richer, né en 1685, à Longueil dans le pays de Caux, mort à Paris le 12 mars 1748, est auteur d'une traduction en vers des églogues de Virgile, de plusieurs tragédies médiocres, et de fables qui se recommandent par la simplicité et la netteté du langage.

FABLE.

Les deux Enfants.

Un jour Perrinet et Colin,
Deux enfants de même âge, entrés dans un jardin,
S'égayoient à la promenade,
Et sous des marronniers faisoient mainte gambade.
Ils trouvèrent sur le gazon
Un fruit plein de piquants, fait comme un hérisson.
Colin le ramassa. Son petit camarade
Le crut un sot : Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour les baudets;
C'est un chardon, et ton goût est étrange.

Pour moi, je vois des pommes d'or;
Voilà mon fait, et la main me démange.
Perrinet à l'instant se saisit d'une orange,
Et croit posséder un trésor :
La couleur du métal que l'univers adore
Séduit jusqu'aux enfants. Celui-ci, bien joyeux,
Admire un si beau fruit, et s'imagine encore
Qu'il est d'un goût délicieux.
Il y fut attrapé notre petit compère,
Car cette orange étoit amère.
Aussitôt qu'il en eut goûté,
Il la jeta bien loin. Colin, de son côté,
S'étoit piqué les doigts, mais sa persévérance,
Surmontant la difficulté,
Trouve un marron pour récompense.

Ce marron hérissé figure la science
Qui sous des dehors épineux
Cache d'excellents fruits; tandis que l'ignorance
Sous une riante apparence
Produit des fruits amers, et souvent dangereux.

ROMANCE.

L'Attente.

Il ne vient pas! et toujours je l'attends :
Ma voix l'appelle, et mon cœur le souhaite;
Le moindre bruit bouleverse mes sens ;

Au moindre son, mon oreille inquiète
Croit, mais en vain, distinguer ses accents;
Et tous les soirs en pleurant je répète :
Il ne vient pas!

Sans l'espérer, je l'attends chaque soir,
Et chaque soir au lendemain j'aspire.
Que de moments écoulés sans le voir!
Que de moments écoulés sans le lire!
Je veux bannir un amour sans espoir;
Mais le pourrai-je? Hélas! je le désire
Sans l'espérer.

Je le verrai demain peut-être enfin :
Ce doux espoir dans l'ivresse me plonge!
Que le temps pèse! il volera demain;
Mais jusque-là quel sombre ennui me ronge!
La nuit s'avance... Hélas! jusqu'au matin
Dormons, dormons, puisque du moins en songe
Je le verrai.

TANEVOT.

Alexandre Tanevot, né à Versailles en 1691, fut premier commis des finances, et mourut en 1773. Il avait cultivé la poésie, et avait publié les tragédies de *Sethos* et d'*Adam et Eve*, des fables, des contes, des épîtres, des chansons. Son principal mérite est la pureté et la douceur.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Muse, donne-moi cette lyre
Que Sapho baigna de ses pleurs,
Pour chanter la jeune Thémire;
Je vais la couronner de fleurs.

Amour, que ton flambeau m'éclaire
Autant qu'il a su m'enflammer;
Amour, apprends-moi l'art de plaire,
Je tiens d'elle celui d'aimer.

Par elle mon âme ravie
Sacrifie encore aux amours;
Thémire règne sur ma vie,
Et peut seule embellir mes jours.

Déjà loin de moi la jeunesse
Fuyoit d'un pas précipité;
Mon cœur abattu, sans tendresse,
Gémissoit dans sa liberté.

L'Amour de la philosophie
Avançoit pour moi la saison,
Où la sombre mélancolie
S'honore du nom de raison.

Quelle erreur! dans la solitude
Je passe les nuits et les jours;

Ah! peut-on donner à l'étude
Un temps que l'on doit aux amours?

Je vois Thémire, et dans mon âme
Le sentiment renaît soudain;
Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de réchauffer mon sein.

Eh! comment pourrois-je encor lire
Locke de ses rivaux vainqueur?
Je n'écoute plus que Thémire;
Ma seule étude, c'est son cœur.

Newton, c'est en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux;
Les grands chemins que tu découvres
Sont moins qu'un regard de ses yeux.

Eh! que m'importe en un système
De trouver l'ordre et la clarté?
C'est dans le cœur de ce que j'aime
Que je cherche la vérité.

Une âme si belle et si pure
Dont les vertus m'ont su charmer,
C'est pour moi toute la nature;
Aujourd'hui je ne sais qu'aimer.

Quel transport! quel beau feu m'anime!
Quel bonheur pour moi d'être amant!

Tout l'effort d'un esprit sublime
Vaut-il un tendre sentiment?

L'Amour a remonté ma lyre;
Ce dieu d'Uranie est vainqueur;
Je ne chante plus que Thémire,
Tout mon esprit est dans son cœur.

L'Ambitieux.

Suivez jusques dans Babylone
Ce fier vainqueur de l'univers [1],
Et contemplez-le sur son trône
Maître de cent peuples divers!
Lorsqu'il enchaîne la victoire,
Et qu'à jamais comblé de gloire,
Il n'en sauroit plus acquérir,
Un ennui cruel le dévore
De ne pouvoir trouver encore
Un autre monde à conquérir.

La Conscience.

Soumis par une austère loi
Aux décrets de sa conscience,
L'homme coupable porte en soi
Le châtiment de son offense:
Il faut qu'il subisse soudain
Cette sentence véridique

1 Alexandre-le-Grand.

Que porte un juge domestique
Qui tient séance dans son sein.
Chacun ici dans sa conduite
Ressortit à ce tribunal ;
Il n'est pour l'homme aucun canal
Pour échapper à sa poursuite :
Qu'il habite un riche palais,
Qu'aux honneurs dont la cour décide
Il s'élève d'un vol rapide,
Et qu'il soit assis sous le dais ;
Qu'aucun rival ne l'importune,
Que d'un peuple de courtisans
Autour de lui fume l'encens,
Et que, captivant la fortune
Avec le roi des Lydiens,
Il puisse disputer de biens;
Si le désordre et la licence
Ont de son sein tumultueux
Banni la paix et l'innocence,
Partage d'un cœur vertueux,
Des remords subits, tyranniques,
Nés de ses coupables désirs
Et censeurs de ses mœurs iniques,
Empoisonnent tous ses plaisirs.
C'est que la vertu sur notre âme
A toujours d'invincibles droits,
Et qu'à toute heure elle réclame
Contre le mépris de ses lois.

Oui, contre son attrait sublime,
C'est en vain qu'on a combattu,
Le désaveu forcé du crime
Est un hommage à la vertu.

ATTAIGNANT (L'ABBÉ DE L').

Gabriel-Charles de l'Attaignant, né à Paris en 1697, fut chanoine de Reims et conseiller clerc au parlement de Paris. Il eut pendant trente ans la réputation du plus aimable chansonnier de Paris. Il mourut le 10 janvier 1779.

Vous vous plaignez injustement,
Iris, que mon cœur se partage,
Qu'il est sujet au changement,
Que je suis ingrat et volage;
J'offre mon encens et mes vœux
Partout où de l'amour je rencontre l'image:
Je l'adore dans vos beaux yeux;
Quand je le trouve en d'autres lieux,
Je lui rends un pareil hommage.

Le Couple assorti.

Lisette est faite pour Colin,
Et Colin pour Lisette:
Il est volage, il est badin,
Elle est vive et coquette;

Colin tolère ses rivaux,
Lisette, ses rivales;
Il prime parmi ses égaux,
Elle, entre ses égales.
Lisette amuse mille amants,
Colin, toutes les belles:
Tous deux en amour sont constants
Et tous deux infidèles;
Il est le plus beau du hameau
Comme elle est la plus belle;
Colin ressemble au franc moineau,
Lisette, à l'hirondelle.
Sans soupirer et sans languir,
Ils amusent l'absence
Par les plaisirs du souvenir
Et ceux de l'espérance;
Quoiqu'ils dissipent leurs chagrins
Par quelqu'autre amourette,
Lisette revient à Colin
Et Colin à Lisette;
S'il naît quelque dispute entr'eux,
C'est un léger orage
Qui, bien loin de briser leurs nœuds,
Les serre davantage;
Quels torts pourroient-ils se donner,
Egalement coupables?
Ah! pour ne se pas pardonner
Tous deux sont trop aimables.

Les soupçons jaloux, les soupirs
Ne troublent point leurs chaînes;
D'amour ils goûtent les plaisirs
Sans en craindre les peines.
Amants, voulez-vous vivre heureux,
Prenez-les pour modèle
Et n'imitez point dans vos feux
La triste tourterelle.

Entretien d'un homme sage sur la félicité.

C'est dans la médiocrité
Qu'on trouve la félicité,
Crois-moi, mon cher Tibulle,
Restons dans un sage milieu,
On se gêle trop loin du feu
Et trop près on se brûle.

Je ne forme point de désirs
Qu'autant qu'exigent les plaisirs,
Et pour goûter la vie,
De ce que j'ai je sais jouir:
Ce que je ne puis obtenir
Me cause peu d'envie.

Tous les jours je rends grâce aux dieux
Des bienfaits que j'ai reçus d'eux
Et ne fais nulle plainte:
Soumis aux ordres du destin,

Tranquillement j'attends ma fin
Sans désir et sans crainte.

Le passé ne peut revenir,
On ne peut prévoir l'avenir :
Du présent est-on le maître ?
J'en jouis sans l'approfondir,
Les Dieux m'ont formé pour jouir
Et non pas pour connoître.

Je m'amuse sans m'occuper,
L'étude a su me détromper
Du profit qu'on en tire.
Que sert de lire et méditer ?
Hélas ! on n'apprend qu'à douter
En cherchant à s'instruire.

Raison, que sert ton vain flambeau
Qui doit, dit-on, jusqu'au tombeau
Eclairer l'homme sage ?
Dans notre enfance à peine il luit,
Dans la jeunesse il éblouit,
Il s'éteint avec l'âge.

Que l'homme est grand ! qu'il est petit !
Qu'il est borné ! qu'il a d'esprit !
Prodigieux problème !
Des astres il connoît le cours,
Celui des saisons et des jours
Et s'ignore lui-même.

La belle Main.

Que j'aime cette main charmante !
Qu'elle a de grâce à nous servir !
Tout ce qu'une autre me présente
Me fait cent fois moins de plaisir.
L'eau semble venir à la bouche
Par les morceaux que vous donnez,
Et les mets que cette main touche
M'en semblent mieux assaisonnés.
Quand le bouchon d'une bouteille
Sous ces beaux doigts part sans effort,
Vous charmez le dieu de la treille,
L'amour est jaloux de son sort :
Ah ! que ce sont de sûres armes
Pour mettre un amant sous vos lois,
De joindre à des yeux pleins de charmes
Des grâces jusqu'au bout des doigts !

HÉNAULT (LE PRÉSIDENT).

Charles-Jean-François Hénault, président au parlement de Paris, et membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions, né à Paris le 8 février 1685, mort le 24 novembre 1770, est principalement connu par son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. Selon Voltaire, il a été dans l'histoire ce que Fontenelle a été dans la philosophie.

Il a fait quelques pièces de théâtre, en prose et en vers, et des poésies fugitives, spirituelles et gracieuses, quoique faibles.

LA MORT DE CHAULIEU.

J'ai couru chez le pauvre abbé :
Il est sur la litière,
Martyr du fils de Sémélé
Et du dieu de Cythère.

Les Amours auprès étendus
Qu'avec lui l'on vit naître,
Disent : Nous ne servirons plus,
C'est notre dernier maître.

L'un lit pour charmer son repos
Les annales sacrées,
Où les mystères de Paphos
Et ses lois sont gravées.

Ils chantent cet art séducteur
Si cher à sa mémoire,
A qui Chaulieu dut son bonheur,
Et qui lui doit sa gloire.

La reine ayant aperçu une dame qui écrivoit à M. le président Hénault, eut la bonté d'ajouter quelques lignes, au bas desquelles elle mit ce mot : *Devinez*. M. le président Hénault y répondit par ces vers :

Ce peu de mots, tracés par une main divine,
Me causent bien de l'embarras :
C'est oser trop si je devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

LA CONDAMINE.

Charles-Marie de La Condamine, célèbre voyageur, membre de l'Académie française, de celle des Sciences et de plusieurs autres sociétés savantes, né à Paris en 1701, mort dans la même ville le 4 février 1774, a laissé outre ses ouvrages scientifiques, des vers de société d'une tournure agréable et piquante.

L'AVARE.

Un vieux baron s'étoit fait meunier;
Pour un baron c'est un vilain métier.
Quoi qu'il en soit, à force de lésine,
Couchant sans draps, faisant seul sa cuisine,
A soixante ans il étoit parvenu
A quadrupler son petit revenu.
Il continue, il boit à la fontaine;
Le vin est bon, l'eau lui paroît plus saine.
Il prête à gage; il achète à l'encan
De vieux souliers, un froc de bouracan,
Des bas troués, un gras pourpoint de laine,
Accumulant sa petite semaine.

Vingt mille écus composoient son trésor,
Et chaque jour il l'augmentoit encor;
Notre baron, en comptant sa monnoie,
A cet aspect ne se sent pas de joie.
Un soir pourtant repassant ses écus,
Il s'aperçoit qu'il n'y voit quasi plus:
Dans sa surprise il se lamente, il beugle;
Je perds la vue! ah! je deviens aveugle!
Je suis d'avis de consulter Gendron.
Il part à pied, il emprunte un bâton,
Et le cœur gros, la contenance triste,
Bronchant, clochant, va trouver l'oculiste.
— Combien, monsieur, m'en pourra-t-il coûter
Pour me guérir? je viens vous consulter.
— Monsieur, je vois, c'est une cataracte:
Mais avec vous je ne fais point de pacte;
Vous me paierez quand vous serez guéri.
— Pardon, monsieur, je suis de Chambéri;
Un Savoyard connoît peu l'opulence,
Je sais par jour à quoi va ma dépense:
Que vous faut-il? — Eh bien! fesse-matthieu,
Fais-toi guérir gratis à l'Hôtel-Dieu.
Gendron savoit que notre homme étoit riche;
Certain voisin, pour lui faire une niche,
Avoit trahi le secret du baron.

— Vous voulez donc, monsieur, que je m'explique?
Deux cents écus, surtout point de réplique.

— Deux cents écus! cela fait six cents francs;
C'est trop payé pour voir cinq ou six ans.
Monsieur Gendron, vous êtes honnête homme,
C'est bien assez de moitié de la somme;
J'ai les yeux clos pendant toute la nuit,
Je ne veux voir que quand le soleil luit:
Pendant la nuit personne ne voit goutte;
Pour un temps mort voulez-vous qu'il m'en coûte?
— Pour six cents francs je vous rends vos deux yeux,
Entendez-vous? — J'entends; mais faisons mieux:
Un me suffit, et pourvu que je lorgne,
Prends cent écus, je consens d'être borgne.

Le Gourmand puni.

Certain curé, gourmand outre mesure,
Au lieu de lard qu'il avoit fait saler,
D'un mets friand voulut se régaler.
Fort à propos, en cette conjoncture,
Madame Alix, veuve discrète et mûre,
Que le curé doucement consoloit,
Lui fit présent d'un beau cochon de lait.
Par deux flacons d'une large carrure,
D'un hypocrace qu'elle-même avoit fait,
La veuve Alix rend le présent complet,
En promettant un pot de confiture.
Notre curé n'avoit pour tout valet
Qu'un jeune gars qui faisoit sa cuisine:
C'étoit l'enfant de sa chère voisine,

Que le bonhomme aimoit comme son fils.
Dimanche arrive, et c'est le jour de Pâques,
Le bon pasteur endosse son surplis,
Dit à l'enfant : « Écoute, petit Jacques,
Je vais prêcher; quand je serai sorti,
Ferme la porte, aie bien soin du rôti;
Pour déjeuner, tiens, mange cette poire :
Ces deux flacons, mets-les dans mon armoire;
C'est du poison. Prends-y bien garde au moins,
Avant qu'il soit midi je te rejoins. »
Le curé sort : Jacques tourne la broche,
S'ennuie et bâille, à la fin il s'endort.
Il se réveille en entendant la cloche;
Le rôti brûle : « Ah! dit-il, je suis mort!
Ce n'est plus là cette peau couleur d'or;
Voyons pourtant. » Il la trouve fort bonne;
De bout en bout il pèle le goret;
Il songe alors qu'il n'est vu de personne,
Et que le cas peut devenir secret.
« Tournons toujours, se dit-il, et peut-être
Que le rôti reprendra sa couleur. »
Il se rassure, il tourne avec ardeur :
Mais tout va mal... « J'entends venir mon maître,
Il ne voudra jamais me pardonner;
Je suis perdu, je vais m'empoisonner. »
Il dit, et vide un flacon d'une haleine :
Il ne meurt point; l'autre bouteille est pleine;
Dans son transport il l'avale soudain.

Le curé vient : « Qu'as-tu fait, misérable?
Mon rôt brûlé! butor! enfant du diable!
Tu ne mourras, pendard, que de ma main;
Dis ton *salve*, c'est ta dernière antienne;
En t'étranglant je me ferai raison.
— Ah! monseigneur, n'en prenez pas la peine,
Je vais mourir, j'ai pris tout le poison.

A sa Femme, le lendemain de ses noces.

D'Aurore et de Tithon vous connoissez l'histoire :
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire;
Mais de mon sort Tithon seroit jaloux.
Que ses liens sont différents des nôtres!
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

ROCHEMORE.

Jean-Baptiste-Louis-Timoléon, marquis de Rochemore, mort en 1745, devint poète pour plaire à mademoiselle Journet, célèbre actrice de l'Opéra. Nous donnons ici les vers qu'il a faits sur la mort de cette femme qu'il adorait; ils respirent une tendre mélancolie.

Aux autels du tyran des morts,
D'une tremblante main je consacre ma lyre;

Je ne chantois que pour Thémire,
Thémire a vu les sombres bords.

Une douleur muette et sombre,
Des larmes qui partent du cœur,
N'écouter, ne sentir, ne voir que son malheur,
Voilà les seuls tributs que je dois à son ombre.

Soyez les garants de ma foi,
Lieux redoutés où repose sa cendre!
Il n'est plus de plaisir, plus de bonheur pour moi,
Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

TRESSAN.

Louis-Elisabeth de la Vergne, comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, et membre de l'Académie française, né au Mans le 4 novembre 1705, fit longtemps les délices de la petite cour du roi Stanislas à Lunéville. Il mourut le 31 octobre 1782. Il consacrait ses moments de loisir à la culture des lettres et de la poésie. On a de lui d'agréables romans de chevalerie, des éloges, et des poésies qui charment par leur air de douceur et de facilité.

MADRIGAL

*A mademoiselle ***, en lui envoyant un Chat.*

Belle Églé, vous aimez les chats,
On les accuse d'être ingrats.

Avec beaucoup d'esprit, ils ont l'humeur légère;
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Églé, s'il veut vous plaire,
Le chat, auprès de vous, gardera son esprit,
Et changera son caractère.

A ses Enfants.

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas.
Éloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,
Disoit le vieillard Philetas.
Chers enfants, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Quelquefois même aux bosquets de Paphos;
La vieillesse est un doux repos,
Mais il faut l'animer; les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ces riants propos
Émousseront pour moi les ciseaux d'Atropos,
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos,
On y couronnera ma tête.
Vieillards, fuyez les tranquilles pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour et le dieu de Délos;
Songez que sur le temps et sa faux qui s'apprête,
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

A une petite Fille de campagne qu'il élevoit dans ses terres.

Entre mes bras j'ai tenu l'innocence,
Les lis des prés, la rose du printemps.
C'est ma Fanchon ; elle sort de l'enfance,
Elle a trois mois plus que ses quatorze ans.
Ses yeux touchants, sa bouche enchanteresse,
Ses jeunes mains dont la moindre caresse,
Sans le vouloir fait pétiller mes sens,
Ne m'ont point fait oublier mes serments,
J'ai respecté sa modeste jeunesse.
Ah! ma Fanchon, quand auras-tu quinze ans?

Sur la Retraite de Franconville dans la vallée de Montmorency.

Vallon délicieux, ô mon cher Franconville!
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Raniment ma vieillesse et consolent mon cœur :
Que rien ne trouble plus la paix de cet asile,
Où je trouve enfin le bonheur.
Tranquille en cette solitude
Je passe de paisibles nuits.
Je reprends le matin une paisible étude,
Le parfum de mes fleurs chasse au loin mes ennuis;
Je vois le soir de vrais amis,
Et m'endors sans inquiétude.
Souvent conduite par les ris,

De fleurs nouvellement écloses
Ma petite Fanchon orne mes cheveux gris
Et me laisse cueillir sur ses lèvres de roses
Un baiser innocent, baiser tel que Cypris
Quelquefois en donne à son fils.
Que tu me plais, heureuse enfant!
Ni le désir, ni même la pudeur
N'impriment encore la rougeur
Sur un front de douze ans où règne l'innocence.
Fanchon met toute la décence
A marcher les pieds en dehors,
A ne point déranger son corps
Quand elle fait la révérence.
Cependant déjà Fanchon pense;
Par mille petits soins charmants,
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire,
Qu'elle en a le désir, qu'elle voudroit tout faire
Pour être utile à tous moments.
Fanchon, crois, embellis sans cesse,
Attends près de moi tes quinze ans.
Je respecterai ta jeunesse,
Il sied trop mal à la vieillesse
De cueillir les fleurs du printemps.
Je verrai tes jeux innocents, tes grâces et ta gentillesse,
Et, veillant sur tes goûts innocents,
S'il te naît un sixième sens,
Tu le devras à la tendresse
Du plus joli de tes amants.

A une jeune Dame qu'il avoit connue enfant, et qui venoit de l'embrasser.

Je vous aimai dès votre enfance;
Mais il est temps de fuir vos coups.
J'ai bien senti mon imprudence,
En goûtant un plaisir si doux.
Mon cœur d'un seul baiser frissonne,
Et c'est trop tard qu'il s'aperçoit
Que c'est l'amitié qui le donne,
Quand c'est l'amour qui le reçoit.

A une Maîtresse, à propos d'une chute qu'il avoit faite sur la glace en sortant de chez elle.

Le destin dans la balance
A mis les biens et les maux,
Et tous ceux qu'il me dispense
Me paroissent bien égaux.
Le jeu, la cour, la disgrâce
M'ont frappé de mille coups;
Hier, je tombai sur la glace,
Mais j'avois soupé chez vous.

DIDEROT.

Denis Diderot, fameux philosophe du 18me siècle, à qui l'on doit le projet et le plan de l'*Encyclopédie*, naquit à Langres en 1712, et mourut le 30 juillet 1784. Diderot était un des hommes les plus éclairés de son siècle.

LE ROI DE LA FÈVE,

Le lendemain de son règne.

QUAND on est roi, l'on a plus d'une affaire :
Voisins jaloux, arsenaux à munir,
Peuples hargneux, complots à prévenir,
Travaux en paix, dangers en guerre :
Ma foi, je crois qu'on ne s'amuse guère
Quand on est roi.

Roi tout de bon, car d'un roi pauvre hère,
Comme il en est, j'aime assez le métier,
J'en ai tâté pendant un jour entier :
Ce jour-là je fis grande chère,
Je ris, je bus, tout alla bien ;
Car il est un dieu tutélaire
Par lequel on fait tout, sans se douter de rien,
Quand on est roi.

J'eus des courtisans véridiques ;
En dormant j'achevai des exploits héroïques ;
Illustre à mon réveil, j'occupai l'univers.
Vraiment, je fis des lois ! je les fis même en vers....
En vers mauvais.... Qui vous dit le contraire ?
Certain marquis
D'un goût exquis
Les trouva tels sans me déplaire.
Il eût pour prix de sa sincérité
Sous un autre Denys perdu sa liberté :
On peut aux gens de bien accorder ce salaire
Quand on est roi.

Pour moi, je n'en fis rien, car je suis débonnaire ;
A votre avis pourquoi me serois-je fâché ?
Vers et prose de roi sont mauvais d'ordinaire,
Et ce n'est pas un grand péché :
C'est le moindre qu'on puisse faire
Quand on est roi.

FEUTRY.

Amé-Ambroise-Joseph Feutry, né à Lille en 1720, mort à Douay le 28 mars 1789, est auteur de poésies qui ne sont pas dépourvues de force ni de verve.

LES TOMBEAUX.

Au pied de ces coteaux, où, loin du bruit des cours,
Sans crainte, sans désir, je coule d'heureux jours
Où des vaines grandeurs je connois le mensonge,
Où tout, jusqu'à la vie, à mes yeux est un songe,
S'élève un édifice, asile de mortels
Aux larmes dévoués, consacrés aux autels:
Une épaisse forêt de la demeure sainte
Aux profanes regards cache l'austère enceinte.
L'aspect de ce séjour, sombre, majestueux,
Suspend des passions le choc impétueux,
Et, portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaisirs de ce monde.

Leur temple, vaste, simple, et des temps respecté,
Inspire la terreur par son obscurité.
Là, cent tombeaux, pareils aux livres des prophètes,
Sont des lois de la mort les tristes interprètes:
Ces marbres éloquents, monuments de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide poussière autrefois animée,
Et qu'enivroit sans cesse une vaine fumée.
De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir,
La dure servitude et l'odieux pouvoir;
Là d'un repos égal jouissent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le savoir, l'ignorance.
Orgueilleux, c'est ici que la mort vous attend!

Connoissez-vous...peut-être il n'est plus qu'un instant.
Cœurs foibles, qui craignez son trait inévitable,
Osez voir sans frémir ce séjour redoutable !
Parcourez ces tombeaux ; venez, suivez mes pas,
Et préparez vos yeux aux horreurs du trépas !

Quel est ce monument dont la blancheur extrême
De la tendre innocence est sans doute l'emblême ?
C'est celui d'un enfant qu'un destin fortuné
Enleva de ce monde aussitôt qu'il fut né :
Il goûta seulement la coupe de la vie ;
Mais, sentant sa liqueur d'amertume suivie,
Il détourna la tête, et, regardant les cieux,
A l'instant pour toujours il referma les yeux.
Mère, sèche tes pleurs; cet enfant dans la gloire
Jouira sans combats des fruits de la victoire.

Ici sont renfermés l'espoir et la douceur
D'un père qui gémit sous le poids du malheur.
Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse,
L'unique rejeton de sa haute noblesse :
Il le demande en vain ; l'impitoyable mort
Au midi de ses jours a terminé son sort.
Sa couche nuptiale étoit déjà parée;
A marcher aux autels l'amante préparée
Attendoit son amant pour lui donner sa foi ;
Mais la fête se change en funèbre convoi :
Calme-toi, jeune Elvire; insensible à tes larmes,
Dans les bras de la mort Iphis brave tes charmes.

Quels sont les attributs de cet autre tombeau ?
Dans un ruisseau de pleurs l'Amour plonge un flambeau :
On voit à ses côtés les Grâces gémissantes
Baisser un triste front et des mains languissantes :
La jeunesse éplorée et les yeux éperdus
Semblent encor chercher la beauté qui n'est plus.
Quelle main oseroit en tracer la peinture ?
Hortense fut, hélas ! l'orgueil de la nature ;
Mais de cette beauté, fière de ses attraits,
Osons ouvrir la tombe et contempler les traits :
O ciel !... de tant d'éclat... quel changement funeste !...
Une masse putride est tout ce qui lui reste !
Vous frémissez.... Ainsi nos corps dans ce séjour
D'insectes dévorants seront couverts un jour.
Hommes vains et distraits ! quelle trace sensible
Laisse dans vos esprits ce spectacle terrible ?
La même, hélas ! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaisseau léger qui sillonne les mers.

Des sépulcres des grands voici la sombre entrée :
De quelle horreur votre âme est-elle pénétrée ?
Tout est tranquille ici : suivons ces pâles feux ;
Le Silence et la Mort règnent seuls en ces lieux.
La Terreur qui les suit, errante sous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes.
Descendons ; parcourons ces tombeaux souterrains,
Où, séparés encor du reste des humains,
Ces grands, dont le vulgaire adoroit l'existence,

Ont voulu conserver leur triste préséance.
De l'humaine grandeur pitoyables débris !
Eh ! que sont devenus ces superbes lambris,
Ces plaisirs, ces honneurs, ces immenses richesses,
Ces hommages profonds... ou plutôt ces bassesses ?...
Grands, votre éclat, semblable à ces feux de la nuit,
Brille un moment, nous trompe, et soudain se détruit.

A l'obscure clarté de ces lampes funèbres,
Sur ces marbres inscrits voyons leurs noms célèbres;
Lisons : CI GÎT LE GRAND... Brisez-vous, imposteurs !
Hé quoi ! des os en poudre ont encor des flatteurs !...
Je l'ai vu de trop près : dédaigneux et bizarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare;
Sans vertus, sans talents, et dévoré d'ennui,
Il cherchoit le plaisir, qui fuyoit loin de lui.
De cet autre, ô regrets ! l'épitaphe est sincère :
Il fut des malheureux le protecteur, le père;
Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les soupirs de l'humble adversité :
La patrie anima son zèle, son courage;
SOUBISE, il eut enfin tes vertus en partage.
Des vrais grands par ces traits connoissons tout le prix;
Mais leurs fantômes vains sont dignes de mépris.
Dans ces lieux un moment recueille-toi, mon âme...
Tombeaux, votre éloquence avec un trait de flamme
A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs.
Cessons donc ici-bas de fixer nos désirs :

Tout n'est qu'illusion, d'illusions suivie,
Et ce n'est qu'à la mort où commence la vie.

Le Socle et la Statue.

Oses-tu t'égaler à moi !
Disoit au socle une fière statue.
Je porte mon front dans la nue
Et je pose le pied sur toi,
Encore trop heureux qu'un jour je ne t'écrase !
— Plus de douceur et moins d'emphase :
Il te sied bien de m'insulter,
Être foible, injuste et superbe !
Si je cessois de te porter
Je te verrois bientôt sous l'herbe.

Aux Nations.

Cieux, terre, mers, faites silence ;
Courbe-toi, vaste firmament ;
Vous qui peuplez l'espace immense,
Globes, cessez tout mouvement.
A ma voix terrible, plaintive,
Nature, soyez attentive,
Êtres vivants, prosternez-vous :
L'Éternel m'inspire, me touche,
L'Esprit-Saint parle par ma bouche;
J'annonce le jour du courroux.

Tremblez... ce jour affreux approche :
Il va consommer nos malheurs ;

Prévenons un juste reproche
Par des vertus et par des pleurs.
Mais de mes sens quel feu s'empare !...
La voûte des cieux se sépare,
Les fastes des temps sont ouverts :
Hélas !... mon âme en est frappée...
Je vois sous la tranchante épée
Le fil qui soutient l'univers.

Tombez... l'Éternel va paroître !
Malheureux, pourquoi vous cacher ?
Celui qui put vous donner l'être
Des antres peut vous arracher.
O vous qui braviez le tonnerre,
Philosophes ! grands de la terre !
Qu'à ses yeux vous êtes petits !
Vos discours, vos grandeurs suprêmes,
Vos titres et vos vains systêmes
Sont pour jamais anéantis.

Eh quoi ! vous niez l'existence
D'un Dieu souverain créateur !
Contemplez... voyez sa puissance :
Les cieux annoncent leur auteur !
Homme aveugle, ignorant superbe,
Depuis le cèdre jusqu'à l'herbe
Tout marque la divinité ;
Ah ! si votre cœur étoit juste,

Vous y verriez ce maître auguste
Dans l'éclat de sa majesté !

Ces insectes et ces reptiles
Que vous écrasez sous vos pas,
Parlez, philosophes futiles,
Se plaignent-ils de leur trépas ?
Contre les lois de la nature
L'homme seul sans cesse murmure;
Il forme des vœux indiscrets :
Sois soumis... Dieu veut qu'on l'adore,
Que, sans la sonder, on ignore
La profondeur de ses décrets.

Aux désirs de la chair en proie,
Tu combles tes iniquités ;
La mollesse, la fausse joie
Sont tes seules divinités ;
L'oppression et l'injustice,
L'inhumanité, l'avarice
Font sans cesse fumer l'autel ;
Sans cesse, victime sanglante,
L'innocence, foible et tremblante,
Y tombe sous le coup mortel.

Précédé du sombre mystère
Et voilant son horrible front,
Je vois s'avancer l'Adultère
Que suivent la Honte et l'Affront ;

Ministre de ce temple infâme,
Il partage l'encens, la flamme
Qu'on offre aux plus noirs attentats.
Rois, écoutez... Ces sacrifices
Creusent les vastes précipices
Où s'abîmeront vos États.

Quels prodiges mon œil découvre !
Les temps seroient-ils accomplis ?
Nations, la terre s'entr'ouvre...
Hélas ! nos destins sont remplis.
Enfant et destructeur du crime,
Un monstre ailé sort de l'abîme
Pour dévaster cet univers :
Dans le calice amer trempée
Je vois sa flamboyante épée
En frappant allumer les airs.

Les forêts, les villes s'embrasent,
L'Océan bouillonne, tarit,
Les montagnes soudain s'écrasent,
Tout se consume, tout périt :
Vainement pour fuir ces ravages
Les humains cherchent les rivages ;
L'onde roule des flots de feux ;
Ces flammes sont leur sépulture,
Et bientôt l'aride nature
N'offre plus qu'un désert affreux.

O terreur ! ô cris ! je frissonne...
Serois-je au ténébreux séjour ?
La fatale trompette sonne,
Les éclairs seuls forment le jour :
Les éléments, les cieux frémissent,
Les tombeaux s'ouvrent et gémissent ;
Ils rendent les pâles humains...
Tremblants, ils détournent la vue :
Leur juge paroît sur la nue
Et la vengeance arme ses mains.

Par quel aveuglement funeste
Persévérez-vous dans l'erreur ?
Cœurs endurcis !... un instant reste...
Frémissez d'une sainte horreur.
Pleurez, croyez-en mes alarmes,
Pleurez, et qu'un torrent de larmes
Puisse effacer tant de forfaits :
Gémissez, tombez dans la poudre...
Dieu terrible, suspends ta foudre,
Ou sur moi seul lance tes traits.

CERUTTI.

Joseph-Antoine-Joachim Cerutti, né à Turin en 1738, entra chez les Jésuites et devint un professeur très-distingué

à leur collége de Lyon; il se montra un des plus chauds partisans de la révolution française. Il mourut en février 1792 Ses productions offrent de l'intérêt, de l'esprit et de l'agrément.

PORTRAIT HISTORIQUE

Du Charlatanisme.

Je suis le bâtard de la Fable,
Et j'ai fait fortune en chemin;
De moi sort la race innombrable
Qui trompe en cent façons le pauvre genre humain.
J'ai le ton emphatique, avec un air capable,
J'excelle aux tours d'esprit, j'excelle aux tours de main.

Rien ne m'abat, rien ne m'arrête;
J'ai, pour créer de grands effets,
Plus d'art que de savoir, plus de front que de tête,
Plus de prestiges que de faits.
L'amour du merveilleux est un amour si bête!
Il voit ce que je dis, et non ce que je fais.

Tantôt je marche solitaire,
Et tantôt la foule me suit.
Je m'enveloppe du mystère,
Et je m'environne du bruit:
Le bruit en impose au vulgaire,
Et le silence à l'homme instruit.
L'Égypte à mon pouvoir rendit le premier culte;
Je fondai, sous le nom d'Hermès,

Cette philosophie occulte
Que j'enseignai sans cesse et n'expliquai jamais.

Du séjour des hiérophantes
Je volai sur le mont Ida:
J'appris la chasteté des prêtres corybantes,
J'enlevai Ganymède, et séduisis Léda;
C'est moi qui couvai l'œuf que Jupin féconda.

C'est moi que tous les dieux prenoient pour interprète:
Minos, leur favori, m'appela dans la Crète.
Il avoit fait de justes lois;
Pour les diviniser il emprunta ma voix;
Je les fis arriver de la voûte éternelle;
Ma ruse n'étoit pas nouvelle;
Elle a réussi chaque fois.

Gnosse [1] admiroit alors un prodige plus rare;
Du fond du labyrinthe où le soupçon barbare
Tenoit emprisonné l'industrieux talent,
Dédale au haut des cieux parut avec Icare:
Je les suivis en l'air, et je dis en volant:
Le monde croira tout après ce vol brillant.

La Renommée en amusa la Grèce.
Ce peuple étoit fin et moqueur.
Mais il m'aimoit avec tendresse:
L'imagination disposoit de son cœur.

1 La capitale de la Crète.

Il accueilloit avec ivresse
Le philosophe et l'imposteur:
Il fut l'ami de la sagesse;
Mais il fut l'amant de l'erreur.

De Delphes la prêtresse antique
Me confia son temple et son pouvoir:
Doué de l'esprit prophétique,
Je faisois à travers un voile énigmatique
Luire les rayons de l'espoir.
L'espoir offre la seule image
Dont tout mortel soit enchanté:
C'est le seul bien que l'on partage
Sans choix, sans inégalité,
Et c'est le seul flatteur, je gage,
Qu'ait jamais eu la pauvreté.

Corinthe, Argos, Mycène accouroient pour entendre,
Pour lire sur mon front les oracles divins.
Le Spartiate seul osa n'y rien comprendre:
Il croyoit aux héros et non pas aux devins.

Pour tenir tête à Démosthène,
J'allois sur la place d'Athène,
Du haut de la tribune, inspirer les rhéteurs:
Près du tonneau de Diogène
Je rassemblois les spectateurs.
Indigné de voir Aristhène,
Épicure, Platon environnés d'honneurs,

Je les représentai comme des suborneurs.
Chez le vieillard de Cos [1] et le dieu d'Épidaure [2]
Tout en courant je m'instruisis:
Trop près de la nature encore,
L'art étoit clair, simple et précis;
Pour m'illustrer je l'obscurcis.
J'avois deux méthodes suprêmes:
Mon savoir étoit en systèmes,
Et mes guérisons en récits.

De Pythagore un temps je fréquentai l'école:
Sa morale étoit triste et sa diète folle;
De nombres, de calculs il hérissoit sa loi;
Tant de géométrie embarrassoit la foi.
Je cherchai près du Capitole
Un théâtre plus fait pour moi.

Là, présidant aux sacrifices,
A l'ombre des autels je cachai mes larcins;
Là, dominant sur les comices,
Je couvris de vertus d'ambitieux desseins;
Là, dirigeant les aruspices,
Je soumis aux oiseaux les vainqueurs des humains;
Là, consacrés par mes caprices,
Des poulets commandoient à l'aigle des Romains.
Mon art, long-temps après, éleva dans Médine

1 Hippocrate.
2 Esculape.

Ce pigeon qui tout bas conseilloit Mahomet :
Symbole des Amours, il vola, j'imagine,
Au paradis charmant que l'alcoran promet.
J'ai béni l'étendard des armes ottomanes :
J'ai fait de la fatalité,
J'ai fait de la stupidité
Les deux égides musulmanes.
Au palais des muphtis j'ai pleine autorité.
Mais je suis moins en liberté
Au divan des sultans, au harem des sultanes :
L'un est à la terreur, l'autre à la volupté.

J'ai l'esprit de chaque royaume :
Changeant selon le siècle et selon les pays,
Je m'en vais débitant des reliques à Rome,
Et des nouveautés à Paris.

Autrefois moliniste,
Ensuite janséniste,
Puis encyclopédiste,
Et puis économiste,
A présent mesmériste,
Attendant qu'un autre *iste*
Enfle bientôt ma liste,
Je reparois sans cesse avec des noms nouveaux,
Et ne fais que changer de place et de tréteaux.
Dans le siècle passé je redoutai Molière;
A son nom encor je frémis.

Dans le siècle présent je redoutai Voltaire.
Rousseau, sans le vouloir, étoit de mes amis.
Au sénat d'Albion je joue un très-grand rôle;
Mon zèle au peuple, au roi, se vend le même jour.
Puissant d'intrigue et de parole,
Je suis Cromwel, Chatam, Walpole,
Je suis Catilina, Cicéron tour à tour.

A l'Amérique anglaise, encore un peu sauvage,
Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons :
Mais j'en espère davantage
Depuis que le congrès invente des cordons.

Des papes quelquefois je colorai les bulles :
J'ai souvent embelli les récits des héros.
De nos contrôleurs-généraux
Je tourne aussi les préambules.
Je dicte à nos prélats de pieux mandemens,
Des discours aux académies :
Sans être ému j'ai de grands mouvemens;
Pompeusement j'orne des minuties :
J'ennoblis bien des inepties,
J'ennoblis aussi bien des grands.

J'ai plus d'un fauteuil en Sorbonne,
Plus d'une chaire à l'Université;
Mais ma première place est dans la faculté,
Et ma seconde est près du trône.

Malheur aux souverains dont je suis consulté!
Jacques second pleura de m'avoir écouté.
D'un roi contemporain la grandeur colossale
Avoit trop ébloui ses yeux.
Je guidai par moment ce roi si glorieux :
Il empruntoit de moi sa marche théâtrale;
Mais le génie étoit son flambeau, son appui :
Qu'il représentoit bien la majesté royale!
Il jouoit d'après moi, gouvernoit d'après lui.

Hélas! qui n'aime un peu de pompe!
Le croiroit-on? le sentiment,
Ce langage si pur, si naïf, si charmant,
Le sentiment aujourd'hui trompe!
J'ai su le rendre faux, extrême, violent;
Il se croiroit glacé s'il n'étoit pas brûlant.
J'apprends à l'éloquence à composer ses charmes;
J'apprends à la douleur à prolonger ses larmes;
J'apprends à Melpomène à gémir en hurlant.
Grands dieux! que j'ai changé cette muse décente!
De vaines décorations,
Des cachots, des bûchers, des apparitions,
Voilà les ressorts que j'invente
Pour tenir lieu des passions.
Un drame n'est plus qu'un délire :
Il faudra désormais louer
Les Euménides pour l'écrire,
Les Gorgones pour le jouer.

Aux yeux d'un monde énergumène
Le naturel pâlit dans sa simplicité :
J'ai banni la raison de la société,
Et l'illusion de la scène.

En résumé, voici les traits
Auxquels on peut me reconnoître :
J'aime à parler, j'aime à paroître,
J'aime à prôner ce que je sais,
J'aime à grossir ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus beaux secrets ;
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.
Je les associe à ma gloire,
En m'associant à leur bien :
Leur bonheur suprême est de croire,
Et m'enrichir voilà le mien.
Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule ;
Venez voir près de moi les badauds attroupés ;
Depuis la sainte ampoule ils y sont attrapés :
Ce François si malin est encor plus crédule.

Tous les peuples du globe, en vérité, sont fous !
Dans la coupe de la chimère
Avidement ils boivent tous :
Le François, en riant, boiroit la coupe entière.

NIVERNAIS.

Louis-Jules Barbon Mancini Mazarini, duc de Nivernais, ministre d'état, membre de l'Académie française et de celle des belles-lettres, né a Paris, le 16 décembre 1716, était petit-fils du duc de Nevers, ennemi de Racine. Ses productions annoncent la facilité et la variété de son esprit. Ses poésies fugitives respirent quelquefois les grâces de celles de Voltaire. Il mourut en 1798.

A MADAME DE MIREPOIX,

Qui lui avoit envoyé de ses cheveux blancs.

Quoi! vous parlez de cheveux blancs!
Laissons, laissons courir le temps;
Que vous importe son ravage?
Les Amours sont toujours enfants,
Et les Grâces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps,
Quand je vous offre mon hommage;
Si je n'avois que dix-huit ans,
Je pourrois aimer plus long-temps,
Mais non pas aimer davantage.

Billet qu'il écrivit au docteur Caille, son médecin et son ami, dans la matinée même du jour de sa mort.

NE consultons point d'avocats,
Hippocrate ne viendroit pas;
Je n'en veux point d'autre en ma cure;
J'ai l'amitié, j'ai la nature,
Qui font bonne guerre au trépas.
Mais peut-être dame nature
A déjà décidé mon cas;
Ah! du moins sans changer d'allure,
Je veux mourir entre vos bras.

ARNAUD (D').

François-Thomas-Marie Baculard d'Arnaud, né à Paris le 15 septembre 1718, mort le 8 novembre 1805, a composé un très-grand nombre d'ouvrages, des romans, des tragédies, des drames, des poésies. Ces dernières prouvent de la facilité, de l'imagination, quelquefois de la grâce; mais on y rencontre fréquemment des fautes contre le bon goût.

L'AMOUR RÉVEILLÉ.

UN jour dans les bois d'Idalie
L'Amour dormoit du plus profond sommeil;

Vénus le croit en léthargie,
Et, sans attendre son réveil,
De son cœur maternel écoutant les alarmes,
Elle courut aux pieds du souverain des cieux.
Le maître de l'Olympe est touché de ses larmes,
Vite au conseil sont mandés tous les dieux;
On s'assemble, on consulte, et, comme ici, l'on crie.
Enfin, après bien des avis,
Bien des projets toujours fort peu suivis,
Pour obvier à cette maladie,
On décide qu'auprès de l'enfant de Cypris
On enverra la Jalousie,
Avec tout son cortége au repos si fatal.
Elle vient; l'Amour se réveille:
Mais qu'est-il arrivé du remède? autre mal:
Jamais, depuis ce temps, notre enfant ne sommeille.

LEMONNIER.

Guillaume-Antoine Lemonnier, conservateur de la bibliothèque du Panthéon, né en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en Normandie, mort à Paris, le 4 avril 1797, a laissé entre autres productions des *fables*, des *contes*, des *épîtres*, Paris 1773, in-8 et in-12.

CONTE.

L'Enfant bien corrigé,

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois
Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume.
En marchant il disoit, d'un ton plein d'amertume :
La bonne Marguerite est bien triste à présent!
Elle s'inquiète, elle pleure;
Chaque moment
Lui paroît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant!
C'est tout le portrait de sa mère.
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant :
Cet espoir est bien doux! Mais voici que j'approche;
Ils seront consolés quand ils me reverront;
Comme ils seront joyeux! comme ils m'embrasseront!
S'ils me faisoient quelque reproche,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-temps;
Au lieu de m'en vouloir ils seront bien contents.
Tout en raisonnant de la sorte
Nicolas arrive à sa porte;
Il entre : il voit sa femme assise auprès du lit;
Sur la traverse de sa chaise
Sa tête est renversée; elle pleure et gémit.
Son fils est à genoux; il tient, il presse, il baise

Sa main, qu'elle paroît vouloir lui retirer.
Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer;
Me voilà bien portant... Est-ce ainsi qu'on m'embrasse?
Vous ne me dites rien! mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras?
Une caresse me délasse;
Tu le sais bien : viens donc. Ils veulent me punir!....
Ne boudez plus. Tenez, mettez-vous à ma place,
Voyez si je devois plus tôt m'en revenir :
J'avois fait mon fagot, je sortois du bocage;
Il n'étoit pas encore absolument bien tard,
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard,
(Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas).
Il se traînoit à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous me semblez bien las.
Il me répond par un hélas!
Qui me fait grand'pitié. Vite, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot : je ne le fais pas gros;
Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'attache,
Il le met sur son dos.
Il me remercie et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vite :
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche... Mais quoi! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs, encore des sanglots!
Tu ne pardonnes point : tu ne m'aimes donc guère?

Je ne l'aurois pas cru! Marguerite, à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit : Malheureux père,
Pourrois-tu désirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant?
—Antoine méchant! lui! non, non; son caractère
Est bon; je le connois : il est encore enfant,
Il aime à folâtrer, c'est le droit de son âge :
Mais laisse faire, en grandissant
Il sera bon et sage.
— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrois le promettre toi-même,
Et tâcher d'apaiser une mère qui t'aime.
Mais, approche, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? Réponds, puisque je le demande...
Vous vous cachez, mon fils: la faute est donc bien grande!
— Très-grande, cher époux : mais il en est honteux,
C'est bon signe.—Dis-moi ce que c'est.—Tu le veux?
Tu seras fâché de l'entendre :
Mais enfin, tu le veux, tu le sauras. Ce soir,
Comme il m'ennuyoit de t'attendre,
J'ouvrois de temps en temps la porte, et j'allois voir
Si tu venois : une fauvette
Entre avec moi dans la maison,
Puis se blottit sur la couchette :
Elle grelottoit; la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffois dans mon sein,
De mon haleine et sous ma main,

Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet : la pauvre créature
En tombant sur des échalats,
Dans sa vigne, ici près, s'est déchiré le bras ;
Elle pleuroit, et sa blessure
Saignoit beaucoup. Ce n'est pas moi
Qu'elle demandoit ; c'étoit toi.
Voyant que tu tardois, et qu'elle étoit pressée,
Comme j'ai pu je l'ai pansée.
Pour la panser j'ai pris
Le baume du pot gris :
Est-ce bien celui-là ? me serois-je trompée ?
— C'est bon : après. — Tandis que j'étois occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avois donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis. — Achève donc. — Et puis il l'a plumée.
— Quoi ! plumée ? — Oui, par tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte étoit fermée :
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé : la malheureuse !
Elle voloit en gémissant ;
J'entendois sa voix douloureuse
Qui me saignoit le cœur... Nous aurons un méchant ;
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand !
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère.
Aurois-tu fait cela quand tu n'étois qu'enfant ?
Moi qui disois à tout moment :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père !

Aussi je l'aimois trop : que Dieu m'en punit bien!...
— Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs, et ne crains rien;
Il est là-haut une justice
Aux bons parents toujours propice;
S'il doit être un méchant, les dieux nous l'ôteront.
Non, jamais ils ne permettront...
Approche-toi, mon fils; viens, et que je t'embrasse,
Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer: je pleure aussi, tu vois.
Mets ta main sur mon cœur, tiens, c'étoit là ta place:
Car je t'aimois, Antoine, et c'étoit mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus... Oh! si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours; ce sera ma douleur.
Ciel! j'aimerai donc un..... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau;
Ramasse-les, ma femme.
Quand nous l'aimerons trop nous les regarderons;
En les regardant nous dirons:
Il ne faut point aimer une aussi méchante âme.
Ce pauvre oiseau, mon fils (reste sur mes genoux),
Ce pauvre oiseau, crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous?
Non: c'est l'auteur de la nature
Qui le mettoit entre nos mains:
C'étoit nous ordonner de lui sauver la vie:
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains.

Et vous l'avez plumé! S'il me prenoit envie
De vous envoyer nu passer la nuit au froid;
Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre :
Mais je serois méchant, je vous ressemblerois,
Et plus que vous j'en souffrirois.....
Ne tremble point, mon fils, va, tu n'as rien à craindre,
Car je sens que je t'aime, et t'aimerai toujours.
J'espérois que dans la vieillesse
De ta mère et de moi tu serois le secours;
Et tu veux abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse!
— Ah! maman... ah! papa... baisez-moi de bon cœur:
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur;
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai;
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.

Aisément un père, une mère
Se laissent attendrir : Antoine eut son pardon.
Il tint sa promesse; il fut bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montroit dans le canton
A tous les enfants de son âge.
Un jour, qu'il regardoit tristement au plancher,
Sa mère, qui le vit, alla prendre une échelle :
Monte, mon fils; monte, dit-elle,
Et va promptement détacher

Les plumes de l'oiseau: c'est là ce qui t'afflige;
Jette-les au feu, ne crains rien;
Ton père le veut bien.
Tu le veux, n'est-ce pas?—Oui.—Jette-les, te dis-je,
Et qu'il ne reste aucun vestige...
— Non, maman, je les garderai:
A mes enfants, si Dieu m'en donne,
En pleurant, je les montrerai
Et leur dirai:
Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne.

AUTRE.

Les Abricots.

Un homme étoit propriétaire
D'un assez grand jardin fruitier:
Fort beaux arbres en pleine terre,
Arbres fort beaux en espalier.
Au printemps chaque abricotier
Donne sa fleur; puis le fruit noue,
Puis petit à petit
Il s'augmente et grossit.
Il vient un vent fort qui secoue
Tous les abricotiers: vous jugez que le fruit
Tombe à terre comme la grêle;
Il en tombe au moins la moitié.
Notre homme se lamente à vous faire pitié.
Un vieux jardinier, qui se mêle
De raisonner (des vieilles gens

C'est là le plus grand des talents)
Lui dit : Pourquoi pleurer, mon maître ?
Ouvrons ces fruits tombés, et vous allez connoître
Que le coup de vent est heureux.
Voyez vous ! ils sont tous véreux ;
De l'arbre ils mangeoient la substance,
Et ne pouvoient venir à leur maturité.

C'est le vent de l'adversité
Qui fait des faux amis disparoître l'engeance.

PICARDET.

C. N. Picardet, né à Dijon, était membre de l'Académie de cette ville. Il est mort pendant la révolution. On a de lui des poésies qui ne sont pas sans mérite.

RONDEAU.

Le Portrait.

Il est joli l'objet que je désire :
Raison, gaîté, doux regard, doux sourire,
Rosire a tout. Vous autres, beaux esprits,
A qui Phébus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser, ni mieux dire.
Un sein, hélas ! dont je sens tout le prix,
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris :

Pourquoi l'Amour ici me fait écrire:
Il est joli.
Et cet endroit, et ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire,
Las ! Cupidon ne m'en a rien appris ;
Bien il est vrai que je vois à Rosire
Un pied mignon, et pied mignon veut dire :
Il est joli.

RANCHIN.

Ranchin était conseiller à la chambre de l'Edit, et originaire de Montpellier. Ses poésies sont d'un style faible, mais facile.

TRIOLET.

Le Mois de mai.

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le premier jour du mois de mai !
Je vous vis, et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

FULVY.

MADRIGAL.

La Rupture honnête.

Depuis plus de six mois Pirame,
De Célimène heureux amant,
Des plus douces faveurs a vu combler sa flamme.
Las de jouer le sentiment,
Il la prend aujourd'hui pour femme :
C'est là se quitter décemment.

GUENEAU DE MONTBELIARD.

Philibert Gueneau de Montbeliard, illustre collaborateur de Buffon, né en 1720 à Sémur, en Auxois, mort dans la même ville, le 28 novembre 1785.

ÉPITAPHE ou ÉPITHALAME.

Ci-gît la pucelle Lisbé.
Chante, Amour, ris, Vénus; Grâces, mourez comme elle :
Lisbé revit toujours aussi fraîche qu'Hébé :
Il n'est de mort que la pucelle.

MALINGER.

FABLE IMITÉE DE PHÈDRE.

Le Frère et la Sœur.

C'EST être beau que d'être bon :
L'un et l'autre sont désirables :
Beauté sans doute est joli don,
Mais les vertus sont préférables.

Certain homme avoit deux enfants
De sexe et de traits différents :
L'un étoit d'une beauté rare,
C'étoit le garçon; et sa sœur
Auprès de lui par sa laideur
Faisoit un contraste bizarre.
Un jour comme dans un miroir
Tous deux s'amusoient à se voir,
L'Adonis vantoit sa figure,
Plaisantant celle de sa sœur.
Plaisanterie est une injure
Souvent sensible à la laideur ;
Un bon esprit ne fait qu'en rire :
Il y gagne; car la satire
Fait souvent grâce à qui s'en rit.

La sœur n'eut pas ce bon esprit,
Mais se fâcha contre son frère
Et l'accusa devant son père
D'être tout le jour au miroir
Comme une femme pour s'y voir.
Le bon père à la jalousie
Attribue un dépit si grand,
Mais agit en homme prudent :
Pour guérir cette maladie
Aux enfants trop commune, hélas !
Il prend sa fille entre ses bras,
Sur son sein tendrement la serre,
D'un baiser calme sa colère :
Et faisant approcher son fils,
Contre son cœur aussi le presse,
Puis donne à tous deux cet avis :
Mes enfants, puissiez-vous sans cesse
Avoir les yeux sur le miroir !
Consultez-le matin et soir,
Et le rendant la douce image
De la beauté de ton visage,
Mon fils, qu'il te dise de fuir
Le vice qui peut t'enlaidir;
Tu peux, de son avis fidèle,
Te bien trouver dans tous les temps.
Ma fille, si tu n'es pas belle,
Embellis-toi par tes talents.

DESMAHIS.

Joseph-François-Edouard de Corsemblen Desmahis, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort le 25 février 1761, avait un cœur sensible et bon, et un esprit vif et léger. Il est auteur de la comédie de *l'Impertinent*, et de poésies diverses où il imite heureusement la douceur et la légèreté de celles de Voltaire.

ÉPITRE A VOLTAIRE.

Je n'adresse plus mes épîtres
A ces amis impérieux
Qui pour talents n'ont que des titres,
Et pour vertus que des aïeux.
Vous, qui possédez, au contraire,
Tout ce qui peut donner des droits
Au Pinde, au Portique, à Cythère;
Vous, qui savez instruire et plaire;
Solide et brillant à la fois,
Daignez m'ouvrir le sanctuaire
Où vous encensez, tour à tour,
Apollon, Minerve et l'Amour;
Daignez être dépositaire
De mes regrets et de mes vœux.
J'abjure mes erreurs passées;
Je prends de nouvelles pensées,

Je touche au moment d'être heureux;
Des bords de l'Érèbe et du vide,
Je reviens comme un foible oiseau
Qui, sauvé d'un piége perfide,
Vole au plus prochain arbrisseau,
Ou, comme à la fin d'un orage
Un passager près du rivage
Paroît sur le pont d'un vaisseau.
De mes jours je comptois le nombre,
Leur fil étoit sous le ciseau,
Et, prêt à n'être plus qu'une ombre,
J'avois un pied dans le tombeau.
Alors exempt de tout scrupule,
Mais glacé par ce noir chagrin
Que le faux sage dissimule,
Je voyois mon astre malin
Qui, sans midi, dès son matin,
Descendoit à son crépuscule;
Il précipitoit son déclin,
Si le Dieu qui conduit Tronchin,
Bravant le vulgaire incrédule,
Ne m'eût fait un nouveau destin,
Ainsi qu'on monte une pendule
Dont le ressort touche à sa fin.
On a vu, dit-on, plus d'un sage
Ordonner, d'un riant visage,
Les apprêts de son propre deuil;
Et sur les effets et les causes,

Discourant encor sans orgueil,
Regarder presque d'un même œil
Les Grâces sur un lit de roses,
Ou les Parques près d'un cercueil.
Ainsi l'auteur de la Matrone [1]
Rompant sa chaîne sans effort,
Ami du prince, près du trône,
Descendit sur le sombre bord.
Ainsi, du sein de la souffrance,
Vers les profondeurs de la mort,
Libre de crainte et d'espérance,
J'avançois avec assurance
Comme un pilote vers le port :
Mais, de cette brillante image
La tendre amitié toute en pleurs
Venoit effâcer les couleurs;
Je perdois mon triste courage,
Et je n'ai pu semer de fleurs
Les sentiers du sombre rivage.
Enfin je respire aujourd'hui,
Mon âme prend un nouvel être.
Vérité qui m'as fait renaître,
Et qui jamais ne m'avois lui,
Il m'a fallu, pour te connoître,
Dix ans de folie et d'ennui.

1 Pétrone, philosophe voluptueux, et l'un des principaux confidents de Néron.

Je sors avec plus de lumière
De cette nuit avant-courrière
De l'affreuse nuit du trépas;
Dans une nouvelle carrière
La raison va guider mes pas.
Par de longs et fréquents orages
J'ai vu mon printemps agité:
Tout près d'entrer dans mon été,
Je vais sous un ciel sans nuages
Chercher dans le jardin des sages
Le repos et la liberté.

Au même.

Tandis que, dans cet hermitage,
Mesurant le sable du temps,
Je vois, sous un épais nuage,
S'obscurcir mes premiers instants,
L'azur naissant de mon jeune âge
Et l'aurore de mon printemps;
Toujours plus chargé de lumière,
Plus resplendissant à nos yeux,
Votre astre brillant nous éclaire;
Plus il s'avance en sa carrière
Et plus il rassemble de feux.
Que ne puis-je au flambeau d'Alcée,
D'où partent ces divins rayons,
Réchauffer ma veine glacée,
Ou rassembler dans le Lycée

Quelques débris de vos crayons!
Mais sous le joug de la contrainte,
Subissant mes tristes destins,
Un Dieu, dans ce noir labyrinthe,
Égare mes pas incertains;
Et, loin de la route éclairée
Du feu de vos divins regards,
S'obstine à me fermer l'entrée
De l'enceinte pure et sacrée
Où règnent la gloire et les arts.
En vain donc à la voix brillante
Du Dieu de la lyre et des vers
Ma jeune muse impatiente
Préparoit de nouveaux concerts;
Et, dans l'aimable perspective
Que votre flatteuse missive
Daignoit présenter à ses yeux,
Déjà d'Hippocrène enivrée,
Alloit jusques dans l'empirée
Dérober le nectar des Dieux.
Ah! cette illusion frivole
Que la réalité détruit,
N'est qu'un vain prestige d'Eole,
Une onde légère qui fuit,
Un songe amusant qui s'envole
Avec les ombres de la nuit.

Au même.

Je naquis au pied du Parnasse,
Et mes foibles yeux en s'ouvrant
Vous y virent au premier rang
Près de Virgile et près d'Horace.
Vous étiez au-dessus du Tasse,
J'étois au-dessous de Ferrand;
De vos pas je perdis la trace:
Depuis je fus toujours errant;
J'ai pris des leçons en courant,
Et de Sénèque et de Bocace;
Enfin, dans mon séjour natal,
Plein d'une ambitieuse audace,
Je reviens briguer une place
Entre Térence et Juvénal.
Vous me trouvez bien téméraire;
Mais, plein de l'amour des neuf Sœurs,
J'aspire aux plus grandes faveurs
Pour obtenir la plus légère.
J'ai cherché d'abord à Cythère
La Beauté, les Grâces, l'Amour;
Mais j'ai trouvé dans cette cour
L'intrigue au lieu de l'art de plaire,
L'intérêt au lieu du désir,
La débauche au lieu du plaisir,
Le scandale au lieu du mystère.
Pétrone y parut trop austère,

On le quitta pour Tigellin :
Canidie en chassa Glycère,
Et l'Albane, à la main légère,
Fut remplacé par l'Arétin.
Non moins vainement au Portique
J'ai cherché la sagesse antique ;
C'est là que le démon du bruit
Règne avec l'ignorance altière ;
J'y cherchois l'ordre et la lumière,
J'y vis le chaos et la nuit :
C'est là que la pédanterie
Toujours cite, argumente, crie ;
Quelques fous, à triste maintien
Y parlent du souverain bien ;
On se loue, et l'on s'injurie ;
On s'ennuie, et l'on n'apprend rien.
Paris, la rivale d'Athènes,
Fertile comme elle en chansons,
En bons mots, en satires vaines,
Pour un Socrate a dix Zénons,
Pour un Platon vingt Diogènes,
Pour une abeille cent frelons.
J'étois dans le noir tourbillon
De ces insectes parasites,
Comme Regnard chez les Lapons,
Comme Ovide au milieu des Scythes.
A ma patrie enfin rendu,
A mon atelier revenu,

Loin du boudoir d'une coquette
Au cœur faux, à l'air ingénu;
Loin du froid manteau d'Épictète,
Et du masque de la vertu,
Je vais préparer ma palette,
Et peindre tout ce que j'ai vu.
Je peindrai la blonde Égérie,
Cette Laïs à sentiment,
Cette prude à tempérament,
Qui pleure sans être attendrie,
Qui contre les mœurs se récrie,
Et change tous les mois d'amants.
Je peindrai ce faux Aristide
A l'esprit sec, au cœur glacé,
Au ton dur, au sourcil froncé,
Ignorant qui toujours décide:
Important partout déplacé.
Mais les mœurs que j'aurai dépeintes
Avec mon fidèle pinceau,
Ne paroîtront-elles pas feintes
Quand j'exposerai leur tableau?
Nos mœurs, qui ne sont que des modes,
Ont moins de rapport quelquefois
Avec celles de l'autre mois,
Qu'avec les mœurs des antipodes.
Dans ses erreurs, dans ses excès
Qui peut saisir l'esprit françois?
Nos sottises, nos ridicules

S'échappent en mille globules :
C'est le vif-argent dispersé,
L'œil a peine à suivre ses traces ;
Mais quand ce métal est fixé,
On se reconnoît dans nos glaces.
Tel est l'art : quel en est le prix ?
Des gens titrés le froid souris,
Et de messieurs les beaux esprits
Le sot dédain, la basse envie.
Il faut marcher toute sa vie
Entre la haine et le mépris.
Que Molière quitte la tombe,
Et qu'à la France il soit rendu,
Demain le Misanthrope tombe
Et le Tartuffe est défendu.
Heureux pourtant si je rassemble
Quelques débris de ses crayons !
Mais plus heureux qui vous ressemble
Et qui peut allier ensemble
Tous les esprits et tous les tons !
Heureux du moins si, sur vos traces,
Je vais sacrifier aux Grâces !
Heureux même d'être envié !
Si, comme vous, malgré l'envie,
Je pouvois partager ma vie
Entre la gloire et l'amitié.

A M. DE MARGENCY,

Gentilhomme ordinaire du Roi.

O toi, dont l'amitié m'est chère,
Qui, prenant tous les tons, fuyant tous les excès,
Nous offres, sous les mêmes traits,
La volupté riante et la sagesse austère;
Dis-moi par quel secret avec les courtisans
Tu peux de la vertu garder le caractère?
Par quel secret plus rare, au milieu des savants,
Tu conserves le don de plaire?
Avec le flambeau de l'Amour
Celui de la raison t'éclaire.
A mes yeux éblouis, dans ma courte carrière,
Ils n'ont brillé que tour à tour;
Tous les deux à la fois te prêtent leur lumière:
A peine le dernier luit-il encor pour moi.
Tandis qu'à côté de Délie
Tu sais de tes beaux jours faire un si doux emploi,
Les miens sont obscurcis par la mélancolie.
Ce monstre, enveloppé de nuages épais,
A changé sur mon front les myrtes en cyprès,
Mes liens ne sont plus que des fers que je traîne;
Je languis dans le sein des arts et des amours,
Et la philosophie, avec tous ses discours,
Prend, pour me consoler, une inutile peine.
Ce Sydnei que Gresset a feint,

C'est moi d'avance qu'il a peint.
Pour mes sens émoussés, pour mon âme affoiblie,
Rameau n'a plus de sons, Vanlo plus de couleurs.
Je ne ris plus avec Thalie,
Et lorsque Melpomène exprime les douleurs
Ou de Phèdre ou de Cornélie,
Je n'ai plus le plaisir de répandre des pleurs.
Aux plus brillants soupers, les enfants d'Épicure,
Les maîtres délicats de la volupté pure,
Font pour me ranimer des efforts superflus;
Plus leurs propos sont gais, plus mon silence est morne,
Et mon existence se borne
A sentir quelquefois que je n'existe plus.

A Chloé.

Il n'est point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour;
Ses flèches sont empoisonnées;
Le Caucase et les Pyrénées
Dans leurs rochers, dit-on, lui donnèrent le jour;
Il se nourrit de pleurs, c'est le tyran du monde;
Tout y seroit, sans lui, dans une paix profonde;
Lui seul en trouble le repos.
Ne prête point, Chloé, l'oreille à ces propos:
Si, pour nous en punir, ce dieu quittoit la terre,
On verroit tout languir, tout perdre ses appas;
L'hiver, les glaçons, les frimas,
Sans cesse nous feroient la guerre.
L'Amour est le dieu du printemps

Le feu de son flambeau ranime la nature,
Fait croître les moissons, donne aux prés leur verdure;
C'est lui qui fait bondir les troupeaux dans les champs;
C'est lui qui peint les fleurs des couleurs les plus belles;
Ce qu'on nomme zéphyr est le vent de ses ailes;
L'univers, en un mot, lui doit ses agréments;
L'Amour embellit tout, jusqu'à la beauté même,
    Ou plutôt il fait la beauté.
C'est à lui qu'un beau teint doit sa vivacité;
    Par lui, par son pouvoir suprême,
Des boucles de cheveux, ornés de quelques fleurs,
Sont autant de filets où se prennent les cœurs.
Ce sourire enfantin, ce son de voix qui touche,
Et ce je ne sais quoi, dont le charme secret
    Dompte l'âme la plus farouche,
Tu les tiens de l'Amour, c'est un don qu'il t'a fait.

    Ne pense pas qu'en ce tableau,
Du peintre de Philippe imitant l'artifice,
Je te montre l'Amour du côté le plus beau;
Je ne sais point tromper, rends-moi plus de justice.
Pour convaincre ton cœur de ma sincérité,
Écoute ce récit par maints Grecs attesté.
  Les dieux en corps, et Junon à leur tête,
  Chez Jupiter se rendirent un jour:
  Tous, de concert, se plaignoient de l'Amour,
    Et concluoient dans leur requête
Qu'il falloit le bannir du céleste séjour.

Pour l'accusé Jupin demande grâce;
Mais c'est en vain; on s'écrie, on menace,
S'il ne fait droit, de déserter sa cour :
Vesta, Cérès, vont chercher le coupable :
Pour qu'il ne leur échappe pas,
Les barbares de fers chargent ses petits bras,
Rien ne peut désarmer leur cœur impitoyable;
Lui, croit que c'est un jeu, tend les mains sans effort:
Mes grands mamans, dit-il, si vous serrez trop fort,
Vous vous en souviendrez, je vous la garde bonne.
Ah! si je puis avoir mon tour,
Vous le savez, des fers que l'Amour donne
Les marques restent plus d'un jour.
Conduit dans le sénat céleste,
Il y cherche Vénus d'un regard agité;
Quand quelque part se trouve la beauté,
L'Amour n'a rien à craindre de funeste.
Vénus étoit absente; aux bords du Simoïs,
Dans les bras du dieu de la guerre,
La déesse ne songeoit guère
Qu'on pût se plaindre de son fils.
Ce petit dieu, ne voyant point sa mère,
Sent de son cœur la crainte s'emparer :
Hélas! dit-il, quel crime ai-je pu faire?
Puis tout-à-coup il se met à pleurer.
Que l'Amour est touchant quand il verse des larmes!
Un mortel se fût adouci,
Il eût soudain rendu les armes;

Les vieilles déités ont le cœur endurci.
Chassé du séjour du tonnerre,
Il fut relégué dans ces lieux :
A cela qu'ont gagné les dieux ?
Ils sont venus le chercher sur la terre.

Sur le besoin d'aimer.

Aimer une coquette, aimer une infidèle,
Aimer une volage, aimer une cruelle,
Ce sont là des tourments qu'on ne peut exprimer ;
Mais le plus grand de tous est de ne point aimer.

Reproches contre l'Amour.

Dans un solitaire séjour,
Loin de l'Académie, assez près du Parnasse,
Aux règles d'Aristote, aux préceptes d'Horace,
J'avois consacré tout le jour.
On force ma retraite : hélas ! c'étoit l'Amour.
Faussement jusqu'alors j'avois cru le connoître :
Assez long-temps, dit-il, Apollon fut ton maître,
Je veux t'en servir à mon tour.
Si d'un vain désir de la gloire
Ton cœur soumis pour moi peut être encore épris ;
J'ai dérobé la clef du temple de mémoire ;
Et de tous les amants je fais de beaux esprits.
Je suis simple : l'Amour sans peine m'a surpris ;
Chaque jour il me trompe encore ;

Et, loin de m'enseigner les choses que j'ignore,
Il me fait oublier ce que j'avois appris.

MADRIGAL

*A Madame de ***.*

Connoissez-vous, me demandoit Églé,
Certain enfant? Il est aveugle, ailé;
C'est, je crois, l'Amour qu'on l'appelle.
Hier, de chez Doris, on dit qu'il s'envola.
Églé, j'en connois un qui porte ce nom-là;
Mais il voit clair, et n'a point d'aile.

ÉPIGRAMME.

Certain abbé se plaint d'avoir un petit corps;
Mais son esprit est plus mince peut-être.
Il n'est point ici-bas de plus justes rapports,
Le logis est fait pour le maître.

L'Accord de l'Esprit et de la Beauté.

Un jour l'Esprit et la Beauté
Disputoient de leurs avantages.
Je tourne, quand je veux, la tête de vos sages,
Disoit l'une en sa vanité.
Celle de D... m'a même peu coûté:
Sur tous les cœurs je règne en souveraine;
Les grands hommes sont mes sujets.
Capoue a vengé Thrasimène;
Le secret de l'État fut trahi par Turenne:

Je donne les emplois, je dicte les arrêts,
Je déclare la guerre et je signe la paix.
Vous n'êtes bien souvent qu'un vain maître d'escrime.
Veut-on vous rendre utile, on vous cache avec soin :
Vous pouvez quelquefois mériter de l'estime;
Mais l'Amour seul est un besoin.
Pour montrer notre savoir-faire,
Rassemblons, j'y consens, dans la société
Vous, Buffon, Nivernois, Voltaire,
Moi, Chloé, Thémire et Glycère,
Je me rends si la foule est de votre côté.
—Je conviens, dit l'Esprit, du pouvoir de vos charmes;
Mais vos yeux pour blesser n'ont que de foibles armes,
Quand au feu de l'amour je ne joins pas le mien :
Si je ne sème pas de fleurs votre entretien,
En vain vous prodiguez et vos lis et vos roses.
Vous me devez, entre autres choses,
La physionomie et même le maintien.
C'est de moi seul que dépendent les grâces;
Une belle qui n'a qu'un babil importun
Pour attirer quelques cœurs sur ses traces,
Mais ne peut en fixer aucun.
La dispute s'échauffa fort :
La Beauté de colère écume,
L'Esprit, plein d'un jaloux transport,
Tour à tour ont raison et tort.
Mais tout-à-coup Issé se présente à leur vue,
Et soudain les voilà d'accord.

Reproches à un Ami négligent.

QUAND je vous ai quitté, beau sire,
En bons et fidèles amis,
D'être soigneux de nous écrire
Nous nous sommes tous deux promis.
Prompt à tenir comme à promettre,
J'ai fait partir lettre sur lettre;
De réponse, il ne m'en vint point,
Car je dois cesser d'en attendre.
Si vous avez été soigneux,
C'est uniquement de m'apprendre
Que promettre et tenir sont deux.

Ne puis-je pas, sur ce refrain,
Vous faire, en style d'antiquaille,
Pendant que je me trouve en train,
Un virelai, vaille qui vaille?
Du milieu du sacré sommet
Le grand Apollon me promet
Son secours et son assistance,
Et s'il vient à tromper mes vœux,
Je retiens toujours la sentence :
Que promettre et tenir sont deux.

Pour gagner l'aimable Sylvie
Et vaincre toute sa rigueur,
Je lui jurai que pour la vie

Ses charmes captivoient mon cœur.
Ma promesse ne fut pas vaine,
L'Amour changea cette inhumaine,
Elle répondit à mes vœux;
Je cessai bientôt d'être tendre,
Bientôt s'éteignirent mes feux,
Et ma froideur lui fit comprendre
Que promettre et tenir sont deux.

Pour me duper, une autre femme
Me jura sur sa tendre foi,
Que jamais son cœur ni son âme
Ne seroient à d'autre qu'à moi.
La coquette, avec artifice,
M'attira dans le précipice.
En échange de billets doux,
J'envoyai bagues et bijoux;
Mais bientôt je ne pus suffire,
D'un autre elle écouta les vœux,
Et sut très-clairement me dire :
Promettre et tenir sont deux.

Un nouvel ami vous caresse,
Et dans les termes les plus doux
Comptez, dit-il, plein de tendresse,
Qu'au besoin ma bourse est à vous.
Le besoin vient; en assurance
Vous demandez son assistance,

Et lui peignez votre embarras;
De secours vous n'en aurez pas;
Avec douleur il vous refuse;
Il se dit le plus malheureux
Et vous apprend par son excuse,
Que promettre et tenir sont deux.

VADÉ.

Jean-Joseph Vadé, créateur d'une nouvelle espèce de poésie, appelée le *genre poissard*, né en janvier 1720, à Ham, en Picardie, mort le 4 juillet 1757, a été appelé le Teniers de la poésie. Il a composé des opéras comiques, des parodies, des chansons, des contes, des fables, etc. Il avait beaucoup de naturel et de facilité.

LE JOUEUR DE GOBELETS.

CONTE.

Escroquillard, fameux escamoteur,
Dans un village, un beau dimanche,
Dressa son théâtre imposteur
Sur deux trétaux que couvroit une planche;
Puis au bruit du tambour il se fit annoncer:
C'est par ici, messieurs; allons, prenez vos places,
Dans l'instant je vais commencer.
Tous mes benêts, pipés par ses grimaces,
De l'admirer ne pouvoient se lasser.

Après maints tours de passe-passes,
Ils ne savoient que dire et que penser.
Leurs yeux, frappés de ce rare spectacle
Prenoient pour autant de miracle
Chaque parole et chaque changement :
Ils ne concevoient pas comment
Sans y toucher, une muscade,
Par le pouvoir du seul commandement,
Alloit joindre sa camarade....
Allons, messieurs, à ce tour-ci :
Par la vertu de ma baguette
Je vais changer cet écu que voici
En plomb..... Partez..... La chose est faite;
Le voyez-vous? Çà, maintenant
Que le plomb redevienne argent;
Soufflez dessus... Chaque maroufle
Tour à tour de bonne foi souffle,
Et l'écu paroît de nouveau.
Ah! mon Dieu, Seigneur! que c'est beau!
Quel esprit! c'est pire qu'un homme
Que cet homme-là... Çà, messieurs,
Leur dit Escroquillard, le temps m'appelle ailleurs.
A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
Son départ fut son dernier tour.
e village long-temps parla de l'homme habile.

Que de villageois à la ville!
Que d'escamoteurs à la cour!

VERNES.

Jacob Vernes, né à Genève en 1728, nommé pasteur de cette ville en 1770, mourut le 22 octobre 1791, emportant des regrets universels. Il avait fait la romance que nous donnons ici à l'occasion de la mort de sa première femme.

ROMANCE.

N'est-il, Amour, sous ton empire,
Que des rigueurs?
S'il faut prévoir quand on soupire
Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.

J'aimois une jeune bergère,
Belle à ravir;
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir.
Que d'efforts il me fallut faire
Pour les bannir!

J'obtins enfin par ma constance
Un tendre aveu:
Ce moment seul, lorsque j'y pense,

Combla mon feu;
Mais cette douce jouissance
Dura bien peu.

Un mal affreux pour une belle
Un jour la prend :
Dieux! m'écriai-je, sauvez celle
Que j'aime tant;
Qu'elle vive laide et fidèle,
Je suis content.

Le mal qui porte son ravage
Jusques au bout,
Changea les traits de son visage,
Mais non mon goût :
Ah! la beauté n'est qu'une image;
Le cœur est tout.

Après tant de maux et de larmes
J'étois en paix;
Mais il falloit d'autres alarmes
Sentir les traits.
Cruel amour! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits?

Après dix ans de mariage,
Instants trop courts,
Elle alloit me donner un gage
De nos amours;

La Parque cruelle et sauvage
Trancha ses jours.

Cette jeune et tendre bergère,
Prête à mourir,
Me dit : Ferme-moi la paupière,
Prends ce soupir ;
Garde de ma flamme sincère
Le souvenir.

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteste,
Je m'en souvien.
Le souvenir cher et funeste
D'un doux lien
Est le seul trésor qui me reste :
C'est tout mon bien.

Vous que jamais l'Amour ne blesse
D'un trait vainqueur,
Le calme et la paix sont sans cesse
Dans votre cœur :
Mais, hélas ! vivre sans tendresse
Est-ce un bonheur ?

BORDES.

Charles Bordes, né à Lyon en 1731, fut membre de l'Académie de cette ville. Il mourut en 1781. Bordes écrivait également bien en vers et en prose; ses productions les plus estimées sont ses pièces fugitives dont le ton est si agréable qu'on en attribua quelques-unes à Voltaire.

ÉPIGRAMME.

Ça, m'aimez-vous un peu? voyons où nous en sommes,
Dit Éraste à Doris.—Monsieur, de tous les hommes
Vous êtes le dernier que mon cœur choisira.
—Parbleu! j'en suis ravi, mon tour arrivera.

AUTRE.

On met l'Amour au rang des Dieux;
J'avois cru long-temps cette fable;
Églé m'a fait sentir ses feux,
Ce n'est pas un Dieu, c'est un diable.

Chloé et le Papillon.

FABLE.

Sous un ciel serein et tranquille,
Au sein d'un champêtre séjour;

Loin des vains plaisirs de la ville,
Et loin des piéges de l'Amour,
Chloé, naïve, jeune et belle,
Voyoit couler ses jours heureux,
Aussi beaux, aussi simples qu'elle.
Là, dérobée à tous les yeux
Par les soins d'une tendre mère,
Chloé, sans désirs, sans regrets,
Respiroit un air salutaire
A ses mœurs comme à ses attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'est que le teint de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poison enchanteur
Des soupirs, des tendres alarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et soupçonne à peine ses charmes.
Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cristal d'une onde pure,
Elle assortissoit un bouquet
Pour en composer sa parure:
La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lis et la rose à son teint,
Et sourioit à son image.

Un papillon au même instant
Déployoit ses ailes légères,

Et de ses ardeurs passagères
Promenoit l'hommage inconstant:
Tout l'attire, et rien ne l'arrête;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur:
Ici son audace indiscrète
De la timide violette
Caresse la vive fraîcheur;
Là, du sein de la tubéreuse,
Sa témérité plus heureuse
Presse l'orgueilleuse blancheur.
Aussitôt d'une aile infidèle
Il court à la rose nouvelle;
Il baise son bouton naissant;
Et, toujours brillant et frivole,
Il paroît, jouit et s'envole.

Chloé voit l'insecte éclatant;
Et sa parure, étincelante
D'azur, de pourpre et de rubis,
Enchante ses yeux éblouis:
Sa petite âme impatiente
Brûle aussitôt de s'en saisir;
Dans le vif transport qui l'agite
De son jeune sein qui palpite
S'échappe son premier soupir.

Aussi légère que les Grâces,

Du rival errant du Zéphyr
Elle poursuit long-temps les traces.
Souvent dans son vol incertain
Il s'arrête : la nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main;
Mais le superbe volatile
Dans les airs s'élance soudain.
Tour à tour flattée et trompée,
Elle suit sa proie échappée.
L'infidèle se fixe enfin
Sur la belle et pâle jonquille.
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de son vainqueur
Le foible éclat dont elle brille.
Du triomphe il goûte le prix.
Chloé vole, approche : il est pris.

S'agitant, débattant de l'aile
Pour briser sa captivité :
Rendez-moi, dit-il à la belle,
Ah! rendez-moi la liberté;
Rougissez de votre victoire.
Qu'attendez-vous de mes liens?
Mes ailes font toute ma gloire;
Quelque éclat, voilà tous mes biens;
Éblouir est ma destinée;
Je vis sans projets, sans amour;
Et mon existence bornée

N'est que l'amusement d'un jour.
A ces mots, la nymphe ingénue
S'attendrit pour son beau captif;
Le trouble de son âme émue
Favorise le fugitif:
Il s'échappe, Chloé soupire;
Sur les boucles de ses cheveux,
Balançant son vol amoureux,
Voici ce qu'il ose lui dire:
Seule en ces lieux vous respirez,
Chloé, la paix et l'innocence;
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez;
C'est là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidèle,
Et paré de mille couleurs;
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleurs en fleurs,
Et je suis en tout son modèle.
Ah! si vous laissant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une si folle ambition,
Chloé, quelle sera la gloire?
Vous aurez pris un papillon.

BALZE.

..... Balze, avocat, né à Avignon en 1733, mort dans la même ville en 1792, est auteur d'une tragédie de *Coriolan* où l'on trouve plusieurs traits admirables, et d'un *recueil de contes* qui ne manquent ni de sel ni d'originalité.

LE SUBLIME POÉTIQUE.

A M. l'abbé Arnauld.

Qu'armés des foudres de la guerre,
Suivis de soldats indomptés,
Les Césars enchaînent la terre
Sous leurs drapeaux ensanglantés :
Heureux les mortels qu'Uranie
Dans le palais de l'Harmonie,
Place sur le trône des arts!
Le temps raffermit leur couronne,
Et dans la nuit qui l'environne
Il plonge celle des Césars.

Mais si les maîtres de la rime
Sont les arbitres des humains,
Un poète élevé, sublime,
Est le roi de ces souverains.

Peignons aujourd'hui son empire,
O toi! dont la verve m'inspire,
Arnauld, vole, sois mon soutien;
De tes feux embrase ma veine;
Dans mon cœur verse l'Hippocrène;
Que mon triomphe soit le tien.

Au sein de la terre qui s'ouvre
Par un pénible et long travail,
L'œil du vulgaire ne découvre
Que l'éclat d'un riche métail.
Cochin dans ses vastes ruines
Démêle les traces divines
Des arts engloutis par le temps;
Et son active vigilance
Donne une seconde existence
A leurs chefs-d'œuvres éclatants.

Ainsi dans les tombeaux antiques
Des auteurs les plus renommés
Reposent les feux poétiques
Dont leurs cœurs furent allumés.
C'est de leurs urnes immortelles
Que jaillissent les étincelles
Dont s'embrasent tous mes esprits.
Cette vive et puissante flamme
De leurs cendres passe en mon âme,
De mon âme dans mes écrits.

Rempli d'Apollon qui m'agite,
J'échappe aux profanes regards;
La passion me précipite
Dans le délire et les écarts:
Impérieuse souveraine,
L'imagination m'entraîne:
Sa force asservit ma raison;
La fougue presse mes pensées,
Et les figures entassées
Se soutiennent sans liaison.

C'est alors qu'auprès de l'Alphée,
Mêlant les lauriers et les fleurs,
J'en pare l'immortel trophée
Que ma main élève aux vainqueurs.
J'entends dans le camp des Atrides
Se joindre aux clameurs homicides
Que jette la fière Pallas,
Les cris que des tours de Pergame,
Dans la colère qui l'enflamme,
Pousse le démon des combats.

Mon âme, alors trop resserrée
Dans l'enceinte de l'univers,
Rompt ses liens, s'envole, crée
Une chaîne d'êtres divers:
Tant que l'enthousiasme dure
Ma voix commande à la nature;

Elle s'agrandit sous mes mains.
Cesse-t-il, mon trône s'écroule;
Mortel je rentre dans la foule
Où rampent les foibles humains.

Si les défauts sont une dette
Attachée à l'humanité,
Je les ai; mais je les achète
Par une sublime beauté.
Qu'au fameux chantre de la Grèce
Des Aristarques du Permesse
Reprochent un léger sommeil;
Sa muse, en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'Olympe à son réveil.

Toujours un sublime poète,
Que frappe un sublime sujet,
Imprime à l'ouvrage qu'il traite
L'esprit même de son objet;
Par des images énergiques
De ses modèles magnifiques
Il reproduit la vérité;
Et des beautés de la nature
Il présente moins la peinture
Qu'il n'offre la réalité.

Ainsi près d'un écrit sublime
S'effacent les autres écrits;

Un esprit que le grand anime
Éclipse les autres esprits.
Telle dans une nuit tranquille
Des astres la clarté débile
Peut blanchir le trône des airs;
Mais quand le dieu du jour s'avance,
Les cieux, remplis de sa présence,
Ne sont que de vastes déserts.

Que les La Fares, les Chapelles
Cueillent les myrtes de Paphos;
Que le feu des roses nouvelles
Brille sur le front des Saphos.
Je chéris ce feuillage antique
Dont une muse pindarique
Couvre son front audacieux;
Et, m'élançant loin de la terre,
Dans la région du tonnerre
Je vais ravir le feu des cieux.

En vain la raison me retrace
De Phaéton le triste sort;
J'admire sa bouillante audace,
Sans être effrayé de sa mort.
Au repos obscur du vulgaire
Ma muse orgueilleuse préfère
Un sanglant, mais fameux revers.
Dans la folle ardeur qui m'égare

Tombons, s'il le faut, comme Icare;
Mais tombons du plus haut des airs.

Sous mes pieds foulant les étoiles,
La terre à mes yeux n'est qu'un point.
Du temps je déchire les voiles;
Mais bientôt le temps les rejoint.
Dans ce palais inaccessible,
Où des dieux la grandeur visible
S'offre sous des traits radieux,
Je chante : l'Olympe m'écoute,
Et mon hymne immortel ajoute
Un plaisir aux plaisirs des dieux.

A ma voix, de joie enivrée,
Latone me prend pour son fils.
L'aigle du tranquille empyrée
Sent calmer ses bouillants esprits :
Cédant au sommeil qui la presse,
Le poids de ses ailes s'abaisse,
De pavots ses yeux sont couverts;
Elle dort : de sa vaste serre
S'échappe le triple tonnerre
Dont le bruit remplit l'univers.

Malheur à l'ennemi barbare
Des divins accords de Phébus!
L'affreuse Erinnys lui prépare
Le sort du frère de Rhæcus

Du brûlant Etna qui l'accable
En vain ce tyran redoutable
Soulève les flancs calcinés;
Sous des montagnes entassées
Ses cent têtes sont écrasées,
Et ses cent bras sont enchaînés.

Mais les amants de l'harmonie,
Immortalisés dans mes vers,
De ma sublime symphonie
Recevront les doctes concerts :
Pour eux le laurier du Permesse
Dans les cieux élève sans cesse
Un front des hivers respecté;
Et mes vers, tel qu'un trait rapide
Décoché par le bras d'Alcide,
Volent à l'immortalité.

THOMAS.

Léonard-Antoine Thomas, orateur et poète, membre de l'Académie française, né à Clermont en Auvergne, le 1er octobre 1732, mort dans le château d'Oulins, près de Lyon, le 17 septembre 1785, se recommande à la postérité par son *Essai sur les éloges*, par son éloge de Marc-Aurèle, par des odes et des fragments épiques dignes de l'admiration des amateurs de la poésie. Sa versification est quelquefois monotone et emphatique.

FRAGMENTS DE LA PÉTRÉIDE.

Le Czar Pierre à l'Hôtel des Invalides.

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire,
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats :
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.
« Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,
Lui dit Le Fort : jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissants secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avoit pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir :
L'État qu'il a vengé daigne enfin le nourrir.
Louis à tous les rois y donne un grand exemple. »
« — Entrons, » dit le héros. Tous étoient dans le temple.
C'étoit l'heure où l'autel fumoit d'un pur encens;
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres flétris par l'âge et de sang épuisés,

Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile,
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,
Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchoient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis rouloient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contempla long-temps.
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants!
Ces bras victorieux, glacés par les années,
Quarante ans, de l'Europe, ont fait les destinées.
Restes encor fameux de tant de bataillons,
De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
Que vous me semblez grands! Le sceau de la victoire
Sur vos ruines même imprime encor la gloire;
Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés:
Temples de la valeur, vos débris sont sacrés. »
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,
Où d'un repas guerrier la frugale abondance
Aux dépens de l'État satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge; et, fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats;
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage;
Car je suis un guerrier, un soldat comme vous. »
D'un regard attentif ils le contemploient tous,

Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout-à-coup le monarque approchant de leur table
Du vin dont leurs vieux ans réchauffoient leur langueur,
Dans un grossier cristal épanche la liqueur;
Et, la coupe à la main, debout, la tête nue :
« Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue! »
Il boit en même temps. Les soldats attendris,
A ce noble étranger répondent par des cris.
Tous ignoroient son nom, son pays, sa naissance;
Mais de son fier génie ils sentoient la puissance.
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas :
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

L'Anatomie.

Ruych, de l'anatomie empruntant le secours,
Interrogeoit la Mort pour conserver nos jours.
La Mort obéissant sous cette main savante,
Dévoiloit à ses yeux la nature vivante,
Ces muscles, cet amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des nerfs les mobiles faisceaux,
Organes où circule une invisible flamme,
Rapides messagers des volontés de l'âme.
Les corps inanimés, par ses heureux travaux,
Paroissoient se survivre, échappés des tombeaux.

O prodige de l'art! dans leurs veines flétries
Lorsque d'un sang glacé les sources sont taries,
Du cylindre odorant qui le tient enfermé,
Jaillit un sang plus pur, de parfums embaumé.

Par le souffle de l'air la liqueur onctueuse
Poursuit, en bouillonnant, sa route tortueuse,
Se filtre, s'insinue, et court à longs ruisseaux
De l'aride machine inonder les vaisseaux.
Soudain tout se ranime, et la pâleur s'efface :
L'immobile beauté conserve encor sa grâce;
Un nouvel incarnat a peint son front vermeil,
L'enfant paroît plongé dans le plus doux sommeil.
On voit, par le même art, les plantes ranimées,
Déployer autour d'eux leurs tiges parfumées,
Et suspendre en festons leurs fleurs et leurs rameaux.
Tels on peint, chez les morts, ces tranquilles berceaux,
Ce riant Elysée, et, sous des myrtes sombres,
Le silence éternel et le repos des ombres.
Pierre, dans cette enceinte, où Ruych guide ses pas,
Voit ces êtres nouveaux dérobés au trépas;
Il les voit, il s'arrête, il contemple, il admire :
A son œil étonné la mort même respire;
Chaque pas, chaque objet ajoute à ses transports.
« Feu céleste, dit-il, descendez sur ces corps,
Ils vivront. » Tout-à-coup dans un touchant délire,
Il baise un jeune enfant qui sembloit lui sourire.

L'Histoire.

Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,
Soudain le héros vit une Déesse austère.
Par sa voix appelés, renaissants tour à tour,
Tous les siècles rangés venoient former sa cour.

Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,
De leurs crimes encore épouvantoient la terre;
Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,
Ils se traînoient au bruit des armes et des fers.
D'autres sembloient plus doux; déjà leurs traits moins sombres
D'un front demi-barbare éclaircissoient les ombres.
Quelques-uns de rayons sembloient étincelants.
Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs,
Remontoit en arrière aux jours de sa jeunesse.
Il dérouloit encore aux yeux de la déesse
Le long cercle des ans mesurés par ses pas..
Les races qu'il fit naître et rendit au trépas,
En sortent à sa voix; chaque peuple respire;
Les tombeaux sont déserts; la Mort n'a plus d'empire.
Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnoissant
Proclamoit les vertus d'un maître bienfaisant.
Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée
S'élevoit comme une ombre auguste et désolée;
De ses lambeaux sanglants elle essuyoit ses pleurs;
Les peuples opprimés racontoient leurs malheurs.
L'Histoire présidoit à ces pompeux spectacles,
La balance à la main prononçoit ses oracles;
Et de la Vérité l'inflexible burin
Les gravoit aussitôt sur des tables d'airain,
D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte,
De la Postérité l'image auguste et sainte
Répétoit ces accents dont le long souvenir

Alloit rouler au sein de l'immense avenir,
Et d'échos en échos retentir dans les âges.
Différentes de voix, d'aspect et de visages,
Près du trône siégeoient deux Immortalités :
L'une de Némésis a les traits redoutés;
Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,
Jette un jour éternel sur le front des coupables,
Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,
Et les montre de loin, aux yeux de l'univers,
Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.
Mais l'autre aux ailes d'or, éblouissant Génie,
Ornant de rayons purs son front majestueux,
Accompagne les noms des mortels vertueux,
Et leur offre à jamais de renaissants hommages.

L'Étude et la Méditation.

Dans sa majestueuse et sainte obscurité,
Soudain s'ouvre un palais par l'Étude habité :
Là tout se tait; nul son n'importune l'oreille;
Mais le calme est actif et le silence veille,
Des soins, des passions la turbulente voix
Expire en approchant de ses paisibles toits.
Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie,
La Méditation, assise et recueillie,
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,
Et son front taciturne est penché sur sa main.
Elle ne quitte point ce solitaire asile;
Le regard incliné, la paupière immobile,

D'un invisible objet que poursuit son ardeur,
Son œil semble de loin percer la profondeur.
Au ravage du jour les Heures échappées
Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées;
L'astre des nuits préside à des travaux constants,
Et la seule pensée y mesure le temps.

La Tragédie.

D'un génie imposant la sombre majesté,
Triste, et le front couvert d'un voile ensanglanté,
Apparut en traînant des ornemens funèbres;
Sa redoutable voix évoqua des ténèbres
Ces antiques héros dont la mâle vigueur
Des âges dégradés accuse la langueur.
Ils s'avancent. Le Czar croit errer dans Athène;
Il assiste aux conseils de la grandeur romaine.
« O César, ô Pompée! est-ce vous que j'entends?
Horace, avec respect je vois tes cheveux blancs.
Oh! dans ta noble erreur, accents dignes de Rome!
Paternelle fureur, et courroux d'un grand homme!
Oui, mon cœur, je le sens, eût pensé comme toi. »
A son lâche assassin ici pardonne un roi.
Par l'auguste malheur la vertu consacrée
Lève du sein des fers une tête adorée.
Des spectres menaçans vengent d'illustres morts,
Et le crime éperdu fuit devant les remords.
L'amour, l'amour aussi redemande des larmes.
Que de malheurs cruels empoisonnent ses charmes!

Ce n'est plus cet amour de myrtes couronné :
De poignards, de poisons, il marche environné.
Un peuple épouvanté goûte un plaisir austère;
Tantôt, dans une horreur muette et solitaire,
Il palpite; tantôt, des transports ravissants
S'exhalent de son sein en rapides accents.
Dans une seule voix mille voix se confondent;
Tous les sens sont émus, tous les cœurs se répondent;
Les passions, errant sur ce peuple assemblé,
Offrent les vastes flots d'un océan troublé,
Qui frémit et qui gronde, et roule sur lui-même;
Mais à leur mouvement préside un art suprême.
Leur utile tempête, en agitant les cœurs,
Souffle le germe heureux des vertus et des mœurs.
On pleure l'infortune, on déteste les crimes,
Et des plaisirs touchants sont des leçons sublimes.
Le monarque étonné s'instruit en s'effrayant.

La Comédie.

Mais bientôt un génie, au visage riant,
Magistrat enjoué de l'humaine nature,
Citoit au tribunal d'une adroite censure
Les vices échappés à la rigueur des lois.
Chacun vient s'accuser d'une indiscrète voix;
Sous le choc irritant des intérêts contraires,
On voit, en traits hardis, jaillir les caractères,
De leurs penchants secrets éloquents délateurs,
Les ris, d'un peuple doux malins réformateurs,

Poursuivent l'ennemi dénoncé sur la scène;
Le mépris vient sauver des tourments de la haine;
Le coupable rougit, et ce vivant miroir
Présente l'homme à l'homme étonné de s'y voir.

Le Français et l'Anglais.

Peut-être, dit Le Fort, leur berceau fut commun,
Mais ils diffèrent plus que si la mer profonde
Eût entre leurs climats mis la moitié du monde :
Tant la nature en eux grava des traits divers!
Tu croiras, tout-à-coup, voir un autre univers.
Ici, ce ne sont plus ces mœurs républicaines
D'un peuple enorgueilli d'avoir brisé ses chaînes;
Ce n'est plus la rudesse et l'austère âpreté,
Fruits sauvages d'un sol où croît la liberté;
Tout est plus doux, l'esprit, les vertus, le langage.
A peine on a touché sur cet heureux rivage,
S'offrent le goût des arts, les talents séducteurs,
Et l'aimable souplesse, et la grâce des mœurs.

Le Breton, frémissant au nom de servitude,
Nourrit une éternelle et vague inquiétude.
Le ciel le plus serein lui paroît orageux;
Le citoyen français, moins fier et plus heureux,
Pour le républicain objet digne d'envie,
D'un charme renaissant sait embellir la vie,
Sait jouir des succès, rit au sein des malheurs,
Et sa chaîne, à ses yeux, est couverte de fleurs.
L'Anglais, calme au-dehors, couve dans le silence

Des grandes passions la sourde violence :
Sous sa cendre ce feu ne peut être amorti ;
Chez lui tout est fureur et tout devient parti,
Intérêt de l'État, culte, amusement même ;
S'il n'est indifférent, il faut qu'il soit extrême.
Le Français, plus actif, et bien moins emporté,
Échappe aux passions par sa légèreté :
Elle l'assujettit à ses divers caprices,
Et borne également ses vertus et ses vices.
L'un né compâtissant et cruel à la fois,
Féroce dans ses mœurs, est humain dans ses lois ;
L'autre n'offre pas moins de contrastes bizarres,
Et ce peuple si doux maintient des lois barbares.
Dans le sein des combats l'un et l'autre fut grand :
Leur courage est fameux, mais il est différent.
La valeur de l'Anglais est intrépide et sombre ;
De ses fiers ennemis il calcule le nombre,
Du choc, sans s'émouvoir, soutient la pesanteur,
S'anime par degrés, s'acharne avec lenteur,
Menace en expirant l'ennemi qui l'accable,
Et son dernier moment est le plus redoutable.
Le Français, plus terrible à son premier effort,
Où la gloire paroît, n'aperçoit pas la mort ;
Il s'élance : pour lui les combats sont des fêtes ;
Il change de plaisirs, en volant aux conquêtes.
Par la seule lenteur on peut lui résister ;
Et, s'il domptoit sa fougue, il pourroit tout dompter.
Par leur gouvernement plus divisés encore,

Ce qu'on redoute à Londres, à Paris on l'adore;
Là, le noble, du peuple autorisant les droits,
S'en fit un allié pour combattre les rois :
Le despotisme alors recula d'épouvante.
Moins magnanime ici, peut-être moins prudente,
Sous ses pieds dédaigneux foulant le plébéien,
La noblesse fut tout, le peuple ne fut rien :
Mais le pouvoir des rois s'avançoit en silence;
La force souveraine emporta la balance,
Et les grands ont connu, de leur chute étonnés,
Qu'en enchaînant le peuple ils s'étoient enchaînés.
L'Anglais, dans les fureurs des discordes civiles,
Sut rendre à son pays ses fureurs même utiles :
Chaque goutte de sang fut pour la liberté;
Chaque malheur public fut pour l'humanité.
Ici la nation ardente, mais légère,
Laisse errer au hasard sa fougue passagère,
Et, formant des complots, jamais de grands desseins,
L'intérêt d'un moment toujours arma ses mains.
Que dis-je? le Français, dans les jours d'anarchie,
En combattant les rois aimoit la monarchie,
Et, vers les factions par caprice emporté,
Chercha le mouvement plus que la liberté;
Il méconnut des lois le savant équilibre!
Malheur au fier Anglais, s'il cessoit d'être libre!
Car, s'il perdoit ses lois, il seroit sans appui;
Le despotisme alors, se déchaînant sur lui,
Seroit aussi fougueux que la liberté même.

Le Français, rassuré sous le pouvoir suprême,
D'un maître impérieux redoute moins les droits.
Les mœurs, auprès du trône, ont remplacé les lois.
Quand l'honneur a parlé, la force doit se taire.
C'est lui qui du Français maintient le caractère.
A la voix de l'honneur le Français ennobli,
Même en obéissant, ne s'est point avili;
Sous des rois qui sont grands, il sait l'être lui-même;
Orgueilleux d'embellir l'éclat du diadême,
La gloire est à ses yeux plus que la liberté.
Prince, tel est ce peuple aimable et redouté.
De son fier ascendant l'Europe convaincue,
Par lui fut à la fois éclairée et vaincue.
L'Europe admire, craint, imite le Français;
A ses voisins altiers qu'offensent ses succès,
Il donne les leçons des arts et du courage,
Et leur haine jalouse est un nouvel hommage.

Cromwel.

Quel est donc ce mortel si fier et si terrible?
S'écria le héros; sa hauteur inflexible
Semble braver les rois troublés à son aspect:
Il m'inspire à la fois l'horreur et le respect.
Quel est-il? — C'est Cromwell, répliqua la déesse:
Mélange redoutable et de force et d'adresse,
Assassin de son roi, tyran de ses égaux,
On le vit dans sa marche écarter ses rivaux
Par le poids de sa gloire et de sa renommée,

Le roi par le sénat, le sénat par l'armée,
Les chefs par les soldats; dans ses grands mouvements,
Employer tour-à-tour, briser ses instruments;
Souffler le fanatisme, en maîtriser la rage,
Et par la liberté mener à l'esclavage.
Quand le roi, le sénat, les grands furent proscrits,
Vainqueur, il resta seul debout sur des débris:
Son despotisme alors sortit de l'anarchie;
Mais, des divisions l'Angleterre affranchie,
Sous ce maître imposant reprit de la splendeur;
Il ennoblit son crime à force de grandeur,
Roi plus habile encor que sujet redoutable,
Le plus grand des mortels, s'il n'est le plus coupable.

Portrait de Richelieu.

Un homme en qui l'audace aux talents fut unie
Sujet par sa naissance, et roi par son génie,
Avoit du nom français commencé la splendeur,
Et préparé pour moi ce siècle de grandeur.
Cet homme est Richelieu, ministre despotique,
Profond dans ses desseins, fier dans sa politique,
Qu'il fallut à la fois admirer et haïr;
Qui, parmi les complots, sut se faire obéir;
En dégradant son roi, releva la couronne;
Du pouvoir d'un sujet fit hériter le trône;
Combattit et l'Espagne, et l'Autriche et les grands,
Et, sans aimer le peuple, écrasa ses tyrans.
Il ébranla l'Europe, et sut calmer la France.

Tandis que des Césars il sapoit la puissance,
La mort l'interrompit dans son vaste projet.
Son maître, qui ne fut que son premier sujet,
Qui, foible dans sa cour, partout ailleurs fut brave,
Sans oser être libre, indigné d'être esclave,
A ce ministre-roi donnant peu de regrets,
Dans la nuit du tombeau l'avoit suivi de près.

Condé.

Le premier, dit Louis, de ces noms éclatants
Est ce fameux Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros plus qu'un sujet fidèle.
Lui seul de son génie il connut le secret;
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de périls, le grand homme ordinaire
Balance les hasards, consulte, délibère;
Pour lui, voir l'ennemi, c'étoit l'avoir dompté;
En mesurant l'obstacle, il l'avoit surmonté;
Sa prudence, sortant de la route commune,
Par l'excès de l'audace, enchaînoit la fortune.
Pour guider des Français le ciel l'avoit formé;
Mais, ce feu dévorant dont il fut animé,
Fit ses égarements, ainsi que son génie;
Il ne put d'un affront porter l'ignominie :
Maître de la victoire, et non maître de soi,
Pour punir un ministre, il combattit son roi!
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire.

Turenne.

TURENNE, ainsi que lui, formé par la victoire,
Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,
Différant le succès pour le mieux assurer,
Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,
Ou vainqueur, ou vaincu, fut toujours redoutable.
Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,
Tantôt victorieux, sans livrer de combats,
De vingt peuples ligués spectateur immobile,
Son génie enchaînoit leur valeur inutile.
Bourbon dut son succès à son activité:
L'ennemi de Turenne a souvent redouté
Sa lenteur menaçante et son repos terrible.

Luxembourg.

LUXEMBOURG, fier, actif, et comme eux invincible,
Eut l'âme de Condé, l'éclair de son regard,
Et le génie ardent qui sait maîtriser l'art.
Sa main à mon empire ajouta des provinces.
Admirez cependant quel est le sort des princes!
A mes ressentiments si mon cœur eût cédé,
Peut-être Luxembourg n'eût jamais commandé.
Peu chéri de ma cour, mais grand dans une armée,
L'éclat de ses hauts faits et de sa renommée
Fut un ordre pour moi d'employer sa valeur:
La justice une fois tint lieu de la faveur.
J'appris qu'un courtisan qui déplaît à son maître,

N'est pas moins un héros, lorsqu'il est né pour l'être;
Que souvent le monarque a besoin du sujet;
Et ce fier Luxembourg, que son roi négligeoit,
Rendu par ses talents nécessaire à la France,
Força son souverain à la reconnoissance.
Mon cœur, né généreux, sut en porter le poids;
J'honorai son génie, et payai ses exploits.

Louvois.

Tels étoient ces grands chefs. Tandis que leur courage
Faisoit trembler le Rhin, le Danube et le Tage,
Du sein de mon palais un ministre fameux
Secondoit par ses soins leurs travaux belliqueux:
C'étoit ce fier Louvois, actif, infatigable,
De mes droits offensés vengeur inexorable,
Esclave des grandeurs plus qu'ami de son roi,
Mais par ambition servant l'État et moi.
Je connus ses défauts; je vis son caractère
S'endurcir par degré dans un long ministère:
Ses yeux importunés d'un éclat étranger
N'aimoient que les talents qu'il pouvoit protéger.
Foiblesse avilissante, et pourtant trop commune!
Mais son jaloux orgueil servit à ma fortune:
Par ses savantes mains les plans étoient tracés,
Tous les hasards prévus, tous les ordres fixés.
Un silence profond précédoit la conquête;
Avant que l'ennemi pût prévoir la tempête,
Le coup inévitable étoit déjà porté.

Le prince Eugène.

Des rives du Danube aux rives de la Seine,
La renommée alors vantoit le nom d'Eugène :
Ce guerrier, du Germain guidant les étendards,
Enchaînoit la victoire au trône des Césars.
Louis, souvent trompé par quarante ans d'ivresse,
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse ;
Il ne crut voir en lui qu'une indiscrète ardeur,
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.
Un sujet dédaigné fut terrible à son maître :
Eugène méconnu devint plus grand peut-être ;
Et son roi, sur un trône entouré de débris,
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.
Politique, guerrier, ministre, capitaine,
Les dons les plus heureux s'unissoient dans Eugène ;
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter,
On admiroit en lui, dans un jour de carnage,
Ce calme redouté, ce tranquille courage,
Ces secrets du génie et ces grands mouvements,
Cet art qu'ont les héros de saisir les moments :
Ce coup d'œil étendu qui mesure en silence,
Et va fixer au loin le destin qui balance ;
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,
Joignant le goût des arts aux talents des héros.
La fortune à son choix eût fait de ce grand homme,
Ou Colbert à Paris, ou Scipion à Rome.

Le beau Café ou le Spectacle forain.

Tandis que de nos bocages
L'hiver ternit les couleurs,
Quel art a sous ces ombrages
Créé des berceaux de fleurs !
Ah ! je ne puis méconnoître
Le Dieu qui les reproduit :
Le plaisir les fait renaître
Lorsque l'hiver les détruit.

Ici, le plaisir rassemble
Bacchus, l'Amour et les Jeux ;
Ici, folâtrent ensemble
Les plus aimables des Dieux ;
Sous cet éclatant feuillage
Cent beautés que j'aperçois,
Sont des roses du même âge ;
L'œil hésite sur le choix.

Parcourez ces fleurs nouvelles,
Vous dont le cœur sait aimer ;
Au milieu de tant de belles,
Il est doux de s'enflammer ;
Propos tendres, soins aimables,
Prodiguez tout en un jour
Et semez autour des tables
Les jolis riens de l'amour.

Le jeune Zéphyr caresse
Trente roses à la fois ;
Comme lui volez sans cesse ;
D'un café ce sont les lois.
Ne choisir qu'une bergère,
C'est être injuste envers cent,
Lorsque toutes savent plaire,
C'est vertu d'être inconstant.

Aux clartés étincelantes
De ces flambeaux allumés,
Les beautés sont plus brillantes,
Leurs yeux sont plus animés ;
Par de secrètes magies
Tous les sens sont excités :
Le jour tremblant des bougies
Est le jour des voluptés.

Ici, la coquette attire,
La dédaigneuse sourit,
L'indifférente soupire,
La rêveuse s'attendrit ;
La nymphe, sans rien connoître,
Cependant se sent charmer,
Et son cœur commence à naître,
Car c'est naître que d'aimer.

Belles, l'amour sur vos traces
Fait pétiller son flambeau ;

Pour mieux contempler vos grâces,
Il soulève son bandeau.
Dans vos yeux mettez sa flamme,
Dans vos pas, ses mouvements,
Par l'esprit, régnez sur l'âme;
Par les charmes, sur les sens.

Surtout désirez de plaire,
Vous plairez par ce désir :
Il fixe une âme légère,
Il enchaîne le plaisir.
A cet ordre est-on rebelle,
L'esprit perd de son ressort;
La beauté même est moins belle
Et l'amour bâille et s'endort.

L'amour, qui, dans cette fête,
Pas à pas suit la beauté,
Peut trouver le tête à tête
Au sein de la liberté :
Souvent le dieu du mystère
Dans le bruit vient s'arrêter,
Et la foule est solitaire
Pour qui sait en profiter.

Laissez la raison boudeuse
Seule à l'écart dans un coin,
Ou du moins, si la grondeuse
Vous suit, que ce soit de loin.

Le Dieu qui pour la jeunesse
Créa les tendres désirs,
Fit le jour pour la sagesse,
Mais la nuit pour les plaisirs.

Entretien moral et philosophique sur les devoirs de la Société.

Réveille-toi, mortel, deviens utile au monde,
Sors de l'indifférence où languissent tes jours:
Le temps fuit, hâte-toi; demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Quoi? tu prétends penser et ta folle sagesse
Dans un lâche repos s'avilit et s'endort?
L'homme est né pour agir; ramper dans la paresse,
C'est être déjà mort.

Regarde autour de toi, contemple tout l'espace,
Par quel divin accord le monde est gouverné!
Nul être n'est oisif; tout occupe sa place,
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes;
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu;
Les germes sont féconds, le feu nourrit les mondes
Et tout nourrit le feu.

Et toi, qui te connois, dont l'âme est immortelle,
Sur ce globe au hasard tu te croirois jeté?

Toi seul indépendant de la chaîne éternelle
Et sans activité?

Les hommes t'ont servi même avant ta naissance,
Ils t'ont créé des lois et bâti des remparts,
De vingt siècles unis la lente expérience
T'a préparé les arts.

La maison qui te couvre et qui te sert d'asile,
Le pain qui te nourrit, tes plaisirs, tes besoins,
Tout impose à ton cœur le devoir d'être utile,
Tout réclame tes soins.

Réponds-moi; qu'as-tu fait pour servir ta patrie?
Que ce nom dans ton âme excite le remord.
Quoi! faudra-t-il un jour qu'elle pleure ta vie
Loin de pleurer ta mort?

O honte de l'Europe et du siècle où nous sommes!
Devoir de citoyen, vous êtes méconnu,
Titre cher et sacré qui fîtes les grands hommes,
Qu'êtes-vous devenu?

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance;
Les ministres des lois te font des jours heureux,
Les guerriers teints de sang meurent pour ta défense
Et que fais-tu pour eux?

Les noms, ces tendres noms et de fils et de père,
O homme! seroient-ils étrangers à ton cœur?

Le sauvage Huron dans son sanglant repaire
En connoît la douceur.

Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse;
Son père à ses côtés repose en cheveux blancs,
A son cou suspendu, son jeune fils le presse
De ses bras innocents.

Et toi, dans la nature, égaré, solitaire,
Ton être à l'univers ne tient par aucuns nœuds,
Dans ton âme glacée et tristement austère
Tu sens un vuide affreux.

Si du moins l'amitié réchauffoit de sa flamme
Ces stoïques langueurs d'un sage inanimé!
Mourras-tu sans goûter ce doux plaisir de l'âme,
Ce plaisir d'être aimé?

Apprends que l'amitié veut des âmes actives,
Dans l'ombre d'un désert l'amitié ne vit plus;
Son repos est un crime et les vertus oisives
Ne sont pas des vertus.

L'homme se doit à l'homme, en tout rang, à tout âge;
Sur le riche orgueilleux l'indigent a des droits,
Le foible sur le fort; l'imprudent sur le sage;
Les sujets sur les rois.

Tu dors, et les mortels auprès de toi gémissent,
La terre ensanglantée est en proie au malheur!

Tu dors, et nous pleurons! et partout retentissent
Les cris de la douleur!

Que d'orphelins plaintifs! de mères expirantes!
De vieillards vertueux consumés par la faim!
D'innocents dans les fers! de familles errantes
Qui demandent du pain!

Ah! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées
Venir en gémissant te reprocher leur mort;
Crains cet effroi vengeur des âmes tourmentées
Par les cris du remord.

« Qui! moi! pour des ingrats que je me sacrifie!
Zélés par intérêt, perfides avec art,
Au sein du bienfaiteur qui leur donna la vie
Ils plongent le poignard.

Tout est chez les humains ou tyran ou victime;
Sous le coupable heureux le juste est abattu,
On étouffe l'honneur et les succès du crime
Fatiguent ma vertu.

Laisse-moi donc mourir dans mon obscur asile. »
Ainsi tu crains le vice et fuis les cœurs pervers;
Mais quoi! loin des humains si la vertu s'exile
Que fera l'univers?

Doit-elle se cacher dans une nuit profonde
Tandis qu'on voit régner le vice fastueux?

Ah! le plus grand objet qui puisse orner le monde
C'est l'homme vertueux.

Ces antiques héros, ces sages qu'on renomme
Servoient le genre humain et ne l'estimoient pas;
Plutôt que de manquer à servir un seul homme,
Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnoissance?
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus et ton cœur?
Ta gloire en est plus pure, et l'ingrat qui t'offense
Ajoute à ta grandeur.

L'homme, par ses forfaits, irritant le tonnerre,
Du dieu qui l'a créé semble insulter l'amour,
Et Dieu prodigue à l'homme et les fruits de la terre
Et les rayons du jour.

MARNESIA.

Claude-François-Adrien, marquis de Lezay-Marnesia, né à Metz le 24 août 1735, et mort à Paris en 1800, cultiva la littérature et publia divers ouvrages estimés. Ses poésies ont de la douceur et de l'harmonie.

ÉPITRE A MON CURÉ.

Patriarche de mon village,
Pasteur d'innocentes brebis,

Guide éclairé, prêtre doux, ami sage,
Je quitte les pompeux lambris
Pour voler dans mon ermitage.
Loin des méchants et loin des sots,
Je vais dans mon manoir tranquille
Goûter des plaisirs purs, ignorés à la ville,
Jouir de l'amitié, me livrer au repos.

Je vois déjà la nature sourire;
Son front est couronné de fleurs :
Je sens déjà qu'elle m'inspire
Des vers plus doux et de plus douces mœurs.
Ne crois pas que, semblable aux riches imbéciles
Qui traînent dans les champs leur faste et leurs soucis,
J'aille porter dans nos asiles
Le luxe et le ton de Paris.
Suivis de coquettes futiles,
D'artistes et de beaux esprits,
Ils changent bien de domiciles,
Mais ils ne changent pas d'ennuis.

Sur la foi d'un rimeur qui, dans sa case obscure,
Entasse les rubis, les perles, les saphirs,
Et croit avoir peint la nature,
Lorsque, dans ses vers pleins d'enflure,
Il a fait lourdement voltiger les zéphyrs :
Dans sa calèche surdorée
Un financier, de tous les plaisirs las,

S'en va dans sa terre titrée
Chercher les jours de Saturne et de Rhée.

Ah! ces beaux jours, ces jours si pleins d'appas
Ne luisent plus sur la France éplorée :
L'âge d'or étoit l'âge où l'or ne régnoit pas :
Mais dans notre demeure agreste,
Où l'on ne voit ni riches ni seigneurs,
Le crépuscule nous en reste,
Et son feu réchauffe nos cœurs.
J'y sens le charme d'être père,
J'y sens la douceur d'être époux;
Et chacun des jours qui m'éclaire
M'y promet des jours aussi doux.
Il faut en convenir, la nature nous donne
De vrais plaisirs dans tous les temps.
Dédommagé par les fruits de l'automne,
Je ne regrette pas les roses du printemps.
Si je n'ai plus les feux du premier âge,
Si par des yeux fripons, par un gentil corsage
Je ne me laisse plus charmer,
Plus libre, plus heureux, plus sage,
J'aime ce que je dois aimer.

La tendre amitié qui t'enflamme
Te fait jouir de mon bonheur;
Chaque sentiment de mon âme
Est un sentiment pour ton cœur.

Mais tes plaisirs sont aussi mon partage :
De tendres pleurs inondent mon visage
Quand je te vois aider un malheureux.
O bon pasteur! dans ta triste chaumière
Tu ne te bornes pas à porter la lumière;
Le pauvre en te voyant ne forme plus de vœux;
Tu deviens son ami, son compagnon, son frère;
De lui tes soins écartent la misère;
Il s'attendrit, soupire et renaît sous tes yeux.
Mais déjà tu rougis : la vérité te blesse
Quand elle peint tes sentiments.
Il faut bien me prêter à ta délicatesse :
Parlons, si tu le veux, de nos prés, de nos champs.
Rappelle-toi ces fraîches matinées
Où l'hiver règne encor sur les plantes fanées,
Où l'éclatant soleil fait briller les glaçons;
En vrais amants de la nature
Nous allions, bravant la froidure,
Espérer une feuille, épier des bourgeons.
Chaque instant sembloit nous promettre
Pour le lendemain un plaisir :
En nous chaque instant faisoit naître
Un nouvel intérêt, un espoir, un désir.
Heureux, cent fois heureux l'homme simple et champêtre!
Son bonheur n'est jamais suivi du repentir.

Coulez rapidement, volez, heures trop lentes;
Rendez-moi les objets d'un innocent amour :

Rendez-moi ces berceaux, ces retraites charmantes
Qui modèrent les feux du brillant dieu du jour.
On y jouit du spectacle sublime
Des monts qui s'élèvent aux cieux,
On y voit le Jura, dont l'orgueilleuse cime
Arrête la foudre des dieux.
Tandis que des ardeurs cruelles
Brûlent la terre aux longs jours de l'été,
L'œil de ses neiges éternelles
Contemple avec respect l'éclatante beauté.
L'esprit, plus fier à l'aspect des montagnes
Plane, vole sur leurs sommets;
Errant sur les vastes campagnes,
Il s'occupe de grands objets.
Guidé par des lois incertaines,
Il voit dans les pays divers
L'homme, accablé sous le poids de ses chaînes,
Déplorer lâchement ses ennuis et ses peines.
Un peuple, un peuple seul a su briser ses fers.
Ah! sois toujours, respectable Helvétie,
L'asile du bonheur, le temple des vertus:
Qu'il soit toujours au monde une patrie
Pour ces mœurs qu'on regrette et qu'on ne connoît plus.

Mais je m'élève trop, je prends un vol superbe:
La prudence le veut; cher pasteur, descendons.
Sous nos verts peupliers foulons humblement l'herbe,
Et *revenons à nos moutons*.

Ils sont conduits par des bergères
Douces, innocentes comme eux.
Ah! permets-leur, sous les yeux de leurs mères,
La danse, la gaîté, les jeux.
Soyons sages, si tu le veux;
Mais ne soyons jamais sévères :
Sous les rustiques toits appelons le plaisir :
Qu'il vienne aux doux sons des musettes;
Pour les hameaux embellissons les fêtes,
C'est aux hameaux qu'on a droit d'en jouir.
Les habitants de mon village,
La bêche en main, ont orné mon séjour,
C'est par leurs soins qu'il me plaît davantage.
Je leur dois des soins à mon tour :
Je dois éloigner d'eux la douleur, la misère,
Les consoler, les aimer, les servir.
Ainsi que toi le ciel m'a fait leur père...
A ce nom seul, je me sens attendrir.

O mon pasteur! ma plus douce espérance
Est de couler au sein de l'innocence
Mes paisibles jours avec eux.
D'un Dieu juste, mais bon, en les rendant heureux
Il faut, hélas! mériter la clémence.
Ah! sans doute, ce dieu pardonne aux foibles cœurs:
Un jour vient où lui seul leur fait verser des larmes;
Touché de leurs tendres alarmes,
Il ouvre son sein à leurs pleurs.

Unissons, s'il se peut, les vertus et les grâces;
Allions la sagesse et l'innocent plaisir;
Laissons de nous un tendre souvenir;
Qu'à nos bienfaits on connoisse nos traces;
Portons aux foibles des secours;
Formons des nœuds pour l'aimable jeunesse.
Aux autels de l'Hymen, conduits par les amours,
Les couples fortunés nous béniront sans cesse.
De la folâtre enfance animons tous les jeux,
Embellissons encor les instants du bel âge;
Ouvrons nos cœurs aux vieillards vertueux,
Et le bonheur de tous sera notre partage.

SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin, auteur de la tragédie de *Spartacus*, mort à Paris le 17 novembre 1781, était membre de l'Académie française. Il a laissé, outre plusieurs autres ouvrages dramatiques estimés, de petites pièces de poésie remarquables par une tournure originale et piquante.

ÉPIGRAMME.

Alceste encor parle assez bien d'aimer:
Chloé se plaît à l'entendre; et du reste,
Près d'elle on dit qu'un marquis jeune et leste

Sait, sans parler, encor mieux s'exprimer.
Or, savez-vous à qui ressemble Alceste?
A ces acteurs qu'on faisoit déclamer,
Tandis qu'un autre étoit chargé du geste.

ODE.

Épicure.

Vous qui du vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide,
Et la nature pour flambeau :
S'ils n'inventent point de systèmes,
Ils ne font que bannir l'erreur;
Et si nous rentrons en nous-mêmes,
Épicure est dans notre cœur.

La nature prudente et sage
N'a jamais rien produit en vain;
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin :
Pour nous l'enseigner, la nature
Nous a fait présent du désir;
C'est une route toujours sûre
Pour nous mener droit au plaisir.

Mais ce plaisir cesse de l'être
Dès qu'il cesse d'être goûté :
La débauche ne peut paroître

Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendresse
Amour soit fils du sentiment;
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur est épris de Thémire;
Thémire est sensible à son tour;
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'amour.
A sentir de si douces flammes
Employez le reste des ans,
Et qu'à l'ivresse de vos âmes
Succède celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
Se tempèrent avec Vénus;
Que les glaçons de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus.
Jouissons de l'instant qui passe,
Il va malgré nous s'envoler;
Remplissons-en du moins l'espace,
Ne pouvant plus le reculer.

A mon vieux Ami.

Toi qui du temps bravant l'affront,
Couvres des lauriers de Thalie
Les traits qu'imprime à notre front

De ce Dieu la main ennemie;
Collé, dont l'heureux enjoûment
Sans peine accorde à ta vieillesse
Ce que promet si vainement
L'austère et pénible sagesse,
Permets que dans ces vers sans méthode et sans art,
Ton ami librement avec toi s'entretienne;
Permets que dans ton âme il épanche la sienne,
Et que, laissant errer ma pensée au hasard,
A l'amitié toujours fidèle
Mon Apollon vieilli, peut-être un peu bavard,
Consacre de son feu la dernière étincelle.
Phébus sur ton berceau répandit les talents,
Mais l'aveugle Plutus qui comble de richesses
Tant d'indignes mortels, tant de vils importants,
Sur toi versa peu ses largesses;
Trop rarement ces Dieux unissent leurs présents.
Long-temps appelé par Thalie
A la succession de ton cousin Renard,
L'impérieux besoin enchaîna ton génie;
Tu l'as recueillie un peu tard:
Mais cette gaîté peu commune,
Qui loin de ta vieillesse écarte les ennuis,
De tes beaux ans du moins consola l'infortune.
Combien de fois j'ai vu les ris,
S'introduisant avec audace
Chez ton notaire à cheveux gris,
Malgré lui, dérider sa face,

Et sur ton pupître surpris
Mettre *Rabelais* à la place
De la *Coutume de Paris!*
Combien j'ai lu de fois une plaisante épître
Ou bien un couplet libertin
A la marge du parchemin
Où ta main griffonnoit un titre
Pour quelque fortuné faquin!
O l'heureux temps de notre vie,
Où pour tout bien ne possédant
Qu'un peu de joyeuse folie,
Dédaigné du fat opulent,
Nous lui faisions pourtant envie!
Vainement, l'or en main, poursuivant les plaisirs,
Dans son stérile cœur, il cherchoit des désirs,
Lorsque notre gaîté sans faste, sans dépenses,
Inventive dans ses transports,
Créoit pour nous des jouissances
Que ne donnent point les trésors.
Ces jours de bonheur et d'ivresse
Comme un vain songe, hélas! se sont évanouis:
Mais, bien que mêlés de tristesse,
Leur souvenir dont je jouis
Est un plaisir pour ma vieillesse.
Je rappelle souvent à mon esprit charmé
Ce *caveau*, malgré nous, bien trop tôt renommé,
Dont enfin nous chassa la bonne compagnie,
(J'entends celle qui prend ce nom)

Où, présidant sans flatterie,
L'amitié nous donnoit le ton;
Où d'un vin champenois qui croissoit dans la Brie,
La mousse pétillante échauffant nos propos,
Faisoit voler ensemble et bouchons et bons mots.
Là, de notre verve allumée
Le feu rapide, étincelant
Tel qu'un artifice brillant
Mêloit l'éclat et la fumée;
Nous possédions le Dieu du chant;
Jelyotte étoit notre Orphée;
Et quand partant tous à la fois,
Sous un vain bruit de mots la raison étouffée
Ne pouvoit réclamer ses droits,
Il chantoit, et soudain à sa douce harmonie,
Plus farouches souvent que les monstres des bois,
L'amour-propre laissoit désarmer sa furie,
Et la confusion se taisoit à sa voix.
Dans ce caveau, fâcheuse école
Pour les présomptueux talents,
On ne s'érigeoit point d'idole;
Sévères dans nos jugements,
Jamais la perfide Hyperbole
Ne prodiguoit un faux encens
A celui qu'absent on immole:
Mais en public, toujours ardente,
A se protéger l'un et l'autre
On ne savoit pas à demi

Se déclarer pour un ami,
Et son succès étoit le nôtre.
Chacun de nous se fit l'apôtre
Du jeune Crébillon et de son Tanzaï,
Tandis que du père d'Atrée
La muse alors en cheveux blancs
Sur un tas de lauriers sanglants,
D'une meute de chiens reposoit entourée,
Que prodiguant ses soins pour eux,
Et négligeant sa renommée,
Ce tragique à jamais fameux,
Du tabac dans les airs exhaloit la fumée;
Son fils jeune et brillant sur les pas d'Hamilton,
Marchoit au temple de mémoire,
Et déjà par son *écumoire*
Ayant acquis un grand renom,
A Vincenne expioit la gloire.....
De Dardanus, auteur charmant,
Ta lyre harmonieuse et tendre
Respiroit grâce et sentiment :
Nous avons pleuré sur ta cendre
Et ma muse dans ce moment
Prend plaisir encore à répandre
Quelques fleurs sur ton monument.
Combien du temps la faux cruelle
Qui menaçant mes cheveux gris,
Déjà sur ma tête étincelle
A moissonné de nos amis!

Du Dieu de la vendange aimable favori,
Et de nos premiers ans le compagnon chéri
Qui seul de la gaîté te disputant la pomme,
Davoust qu'aucun de nous n'égaloit en bonté;
Lussan dont nous aimions la douce urbanité,
Enfin l'illustre auteur de la *Métromanie*
Qui d'un enfant malin eut la naïveté,
Et peut-être un peu trop négligeant l'harmonie
Ne joignit pas du goût toute la pureté
A la richesse du génie;
Mais, qui, dans le temple immortel,
Qu'à Molière éleva Thalie,
Aura sûrement un autel;
Du moins plein de gloire et d'années
Il termina ses destinées.
Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment
Quand je me rappelle l'image
De ce gentil Bernard, que nous pleurons vivant
Et qui de nous fut le plus sage!
O vain esprit de l'homme! ô foiblesse! ô néant!
De l'auteur de *Castor* tel est donc le partage!
D'une pitié stérile objet humiliant,
Victime de l'amour dont il chanta l'empire,
Ce n'est plus qu'un fantôme errant,
Qu'une vaine ombre qui respire.
Étranger à son mal, moins il le sent, hélas!
Plus nous plaignons son infortune,

Notre douleur s'accroît de celle qu'il n'a pas [1].
Ecartons loin de nous cette idée importune,
Et sans nous consumer en regrets superflus,
Détournons nos regards d'un malheur sans remède.
Dans cet âge où des maux la foule nous obsède,
Où l'on possède encore, où l'on ne jouit plus,
Sous son propre fardeau la vieillesse succombe;
Mais par le bon esprit on le rend plus léger,
Et supportant gaîment ce qu'on ne peut changer,
On sème encor de fleurs le chemin de la tombe.

BLIN DE SAINMORE.

Adrien-Michel-Hyacinthe Blin de Sainmore, né à Paris le 15 février 1733, mort dans la même ville le 26 novembre 1809, s'est fait connaître par la tragédie d'*Orphanis* et par ses *Héroïdes* et ses poésies fugitives.

DIALOGUE.

MISIS.

Il est passé ce noir orage
Qui dans nos champs répandoit la terreur.

1 Bernard était tombé dans une espèce d'imbécilité. Il mourut dans cet état, le 1er novembre 1775.

Le tonnerre qui gronde et les vents en fureur
Ne font plus de leur bruit retentir le bocage.
On ne voit plus de rapides éclairs,
Perçant la profondeur d'un funèbre nuage
En longs-sillons de feu serpenter dans les airs:
Viens, Daphné, ne crains rien; déjà dans la prairie
Le jeune Alcimedon ramène ses troupeaux,
Déjà sa voix fait redire aux échos
Le nom cher à son cœur, le doux nom d'Egérie;
Suis-moi, viens contempler l'astre dont le retour
Sur nos champs obscurcis répand l'éclat du jour.

DAPHNÉ.

O mon ami, que la campagne est belle!
De cette onde qui fuit que le cristal est pur!
Dans les plaines du ciel, vois-tu ce bel azur?
Sens-tu dans l'air cette fraîcheur nouvelle?
Les rayons du soleil percent de tous côtés:
Comme il darde sur nous sa flamme étincelante
Entre l'obscurité tremblante
De ces nuages écartés!
Comme l'air qui les chasse
Offre à nos yeux sans cesse
Un spectacle mouvant d'ombres et de clartés!
Comme un rideau léger, vois-tu fuir l'ombre épaisse
Et courir à travers ces vallons humectés?
Vois la lumière ensuite éclairer la richesse
De nos sillons ressuscités!

MISIS.

Qu'à mes yeux comme aux tiens la nature est riante !
Oui, ma chère Daphné, tout charme ici les yeux :
Regarde au loin cette écharpe brillante
Dont le cercle éclatant ceint la voûte des cieux !
Vois sur nos plaines arrosées
Cet arc resplendissant s'étendre et se courber ?
Vois ses extrémités tomber
Sur les collines opposées :
De ce vaste tableau que mon œil est flatté !
Et que de ces couleurs l'étonnant assemblage
Du voile épais de ce nuage
Embellit bien l'obscurité !
Ah ! sans doute le ciel par cet heureux présage
Annonce à nos cantons épargnés par l'orage
L'abondance, le calme et la sérénité.

DAPHNÉ.

Quel doux parfum la terre exhale !
Que l'air est frais et que le ciel étale
De diverses beautés un riche assortiment !
Vois ces gouttes de pluie, en perles transformées,
Mêler l'éclat du diamant
Au verdoyant éclat des plantes ranimées !
Remarques-tu ces insectes divers,
Ces papillons brillants, ces abeilles dorées ?
Entends-tu le zéphir soupirer dans ces fleurs ?

Comme tout reverdit dans ces vastes contrées !
    Nos campagnes désaltérées
Recouvrent du printemps les flatteuses couleurs.
Vois ces saules mouillés étaler leur feuillage
Sur les bords du canal qui baigne ce séjour,
    Comme ces eaux réfléchissent l'image
De ce ciel embelli par l'éclat d'un beau jour!

MISIS.

Embrassez-moi, Daphné ; quelle vive allégresse
J'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux !
    Qu'autour de moi tout m'intéresse!
Depuis l'astre fécond qui règne dans les cieux
Jusqu'au moindre arbrisseau, tout étonne mes yeux.
Quel délire enchanteur me saisit et m'entraine,
Quand du haut de ce mont, élevé dans les airs,
Je plonge mes regards sur cette immense plaine !
Quand, mollement assis sur ces prés toujours verts,
A de moins grands objets fixant ma rêverie,
Des arbres et des fruits, des plantes et des fleurs,
J'observe le parfum, le goût et les couleurs!
Et ces êtres nombreux dont la forme varie !
Enfin, lorsque d'un dieu, timide adorateur,
J'admire des saisons la marche toujours sûre,
De ce dôme azuré l'éternelle structure,
    Le chef-d'œuvre du créateur
    Et les trésors de la nature!
    Alors étonné, confondu,

Par ces merveilles entassées,
Entre une foule de pensées
Mon esprit reste suspendu.
Je m'arrête en silence et des larmes pressées
Te rendent, Dieu puissant, l'hommage qui t'est dû!
Oui, les transports que ce tableau fait naître
D'un torrent de plaisirs m'enivre malgré moi;
Mais, Daphné, tu m'as fait connoître
Un charme encor plus doux, c'est d'être aimé de toi.

DAPHNÉ.

Misis, mon cher Misis, l'ivresse qui t'enflamme
Me pénètre de joie en passant dans mon âme.
Tous deux unis par des nœuds si touchants,
Admirons de la nuit l'astre clair et paisible,
Et l'aurore naissante et le soleil couchant.
Partout d'un être immortel et puissant
Reconnoissons la main visible;
Qu'avec ma voix, ta voix d'accord
Pour rendre grâce au ciel toujours se fasse entendre.
Ah! quel ravissement! quand un pareil transport
Se mêle aux doux accents de l'amour le plus tendre!

BARBE.

N. Barbe, prêtre de la doctrine chrétienne, vivait dans le dix-huitième siècle. On a de lui des fables qui ont eu des succès.

FABLE.

Les deux Intérêts.

Quand la mort eût frappé *Turenne*,
Le plus grand de nos généraux,
Les cartes à la main, *Doris* et *Célimène*
Pleurèrent ainsi ce héros:
Madame, savez-vous une triste nouvelle ?...
Faites, madame. Quelle est-elle ?...
Turenne est mort. *Coupez.* C'est un très-grand malheur,
Si j'avois eu le roi de cœur,
J'aurois compté soixante. Il avoit bien du zèle !...
Parlez, madame... Ah ! j'ai mal écarté ;
Mes trèfles sont à bas. La funeste campagne !
J'avois le dix : pourquoi l'ai-je jeté !...
Quel triomphe pour l'Allemagne !
Trois trèfles sont venus ; qui s'en seroit douté ?
Mais comment est-il mort ? *Une tierce majeure,*
Faute du point... Est bonne. Un boulet de canon...

Trois dames valent-elles ?... Non.
Quatorze de valets, trois dix... A la bonne heure.
Misérables valets !... Que va faire le roi ?...
Quatre du trèfle. Il aura de la peine
A remplacer ce fameux capitaine.
Lisette entre... Madame, un grand malheur... Hé quoi?
C'est que la petite Cybèle
N'a voulu rien manger depuis hier au soir...
O ciel ! elle est malade ! Il faut que j'aille voir.
Madame, excusez-moi. Quelle douleur mortelle !
Lisette, allons, partons. Je suis au désespoir [1].

AUTRE.

La Poule et le jeune Coq.

Voyez ce puits fatal... c'est là qu'un de vos frères,
En voulant essayer ses ailes téméraires,
S'est lui-même jeté dans les bras de la mort.
Si vous en approchez, craignez le même sort...
Dame poule autrefois adressa ce langage
Au coq son fils. Il promet d'être sage,
Tandis que dans son cœur il forme le désir
De s'approcher du puits et de désobéir.
A quoi bon l'ordre de ma mère ?

1 Cette fable est en action dans la comédie du CERCLE de Poinsinet, excepté qu'au lieu de TURENNE on parle du comte D'ORVIGNY, etc., et que l'on substitue un serin à la petite chienne.

Dit-il ; elle est vieille, elle a peur.
Mais dois-je respecter une vaine terreur ?
Un coq doit-il trembler comme une âme vulgaire ?
Le beau conseil ! suis-je un lâche à ses yeux ?
A-t-elle contre moi des soupçons odieux ?
Peut-être aussi qu'ayant du grain de reste
Ma mère l'a caché dans le fond de ce puits,
Et qu'elle le destine à ses plus jeunes fils.
Volons, volons vers ce lieu si funeste...
Il dit, il vole : il arrive d'abord
Au puits fatal, et, perché sur le bord,
Il se baisse, il voit son image...
Que vois-je ?... C'est un coq. Vraiment il se nourrit
Des grains cachés. Oh ! je l'avois bien dit.
Voyons qui de nous deux en aura davantage...
A l'instant il s'élance, et trouve, au lieu de grain,
La mort. Jeune étourdi qu'on avertit en vain,
Cette fable est pour vous, tâchez d'en faire usage.

FUMARS.

Etienne Fumars, né près de Marseille, le 22 octobre 1743, mort en 1806 à Copenhague, était professeur de belles-lettres françaises à l'Université de cette ville. Il est auteur de fables et de poésies diverses qui sont agréablement écrites.

FABLE.

L'Enfant dans un Bateau.

Un jeune enfant dans un bateau
Pour la première fois descendoit la rivière,
Rapidement porté sur le courant de l'eau:
Ah! ah! crioit-il à son père,
Le tirant par l'habit, le château qui s'en va!...
Cette maison qui marche! eh! je vois fuir l'église!...
Ah! monsieur le curé... quoi! vous demeurez là!...
Courez donc. Le curé sourit de la méprise;
Mais, pour l'honneur de la prêtrise,
Il se croit obligé d'expliquer à l'enfant
L'effet qui le surprend:
Il cherche en son cerveau ses cahiers de physique,
Parle toujours en attendant
Et brouille tant qu'il peut les règles de l'optique.
Par bonheur un vieillard, le doyen du canton,
Ennuyé d'écouter, plus encor de se taire,
Soulève un peu son dos, et, frappant du bâton,
Branlant cinq ou six fois sa tête octogénaire,
Montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon.
Quoi! vous riez, dit-il aux gens de son village,
Quand ce marmot croit voir remonter le rivage!
Examinons un peu, sommes-nous moins nigauds?
Tenez, lorsque, oubliant nos pénibles travaux,
Nous chômons le dimanche ou bien les bonnes fêtes,

Qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes,
Chacun rit, fait un conte, ou dit quelques chansons:
Dans ces instants trop courts que le plaisir entraîne,
Sommes-nous pas l'enfant emporté sur la Seine?
Si l'heure sonne, alors nous nous disons:
Ah! comme le temps passe! et c'est nous qui passons.

AUTRE.

L'Aigle et le Cerf-Volant.

Un frêle cerf-volant
Bien doré, bien luisant,
Bouffi d'impertinence,
Encor plus que de vent,
Vouloit passer dans l'air pour oiseau d'importance,
Caracoloit, planoit, se perdoit dans les cieux,
Alloit, venoit, brilloit, faisoit voler sa queüe,
Et jaune, et rouge, et bleüe,
Sur le bec de l'oiseau du souverain des dieux:
L'aigle rit, et lui dit: Étranger assez leste,
Je t'aurois cru né dans ces lieux;
Mais ce ton insolent que tout vrai grand déteste,
Ce fil un peu terreux à ta suite emporté,
Ont démenti ton air céleste,
Et m'ont appris la vérité.

AUTRE.

La Lune.

Dans les bras de Téthys Phébus est descendu :
Mortels, consolez-vous, je vous rends sa lumière :
Voyez ! vous n'avez rien perdu ;
Pas le moindre rayon ; la voilà tout entière.
Traducteurs, votre art est pareil ;
La lune a beau briller, ce n'est pas le soleil.

VERS

Pour mettre au bas d'une estampe représentant des patineurs.

Sur ce mince cristal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice est sous la glace :
Telle est de nos plaisirs la légère surface ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

FABLE.

L'Enfant et le Moineau.

Fanfan couroit tout désolé ;
Son moineau s'étoit envolé.
Dans le fond d'un sombre bocage
Il suivit son ami volage,
Et lui chanta cette chanson :
Reviens dans ta maison déserte,

Reviens becqueter dans ma main,
A tes besoins toujours ouverte,
Le millet choisi grain à grain.
Cher moineau, quitte ces demeures
Où te poursuit mon amitié:
Loin de toi je compte les heures;
Ah! cède au moins à la pitié.
Ta maisonnette est si gentille!
Veux-tu la quitter pour jamais?
Moi-même j'en dorai la grille;
J'en ai fait un petit palais.
— Je trouve en ce bois solitaire
Ma liberté qui m'est plus chère;
J'y veux mourir, reprit l'oiseau.
— L'ami, ton discours est fort beau,
Mon palais aussi. — Quel dommage
Que ce palais soit une cage!

AUTRE.

La Taupe et le Rat.

Un rat de cervelle profonde
Arrangeoit dans son trou le système du monde:
Voyez-vous ce globe brillant
Qui dans la nuit nous illumine?
Disoit un soir notre savant
A dame taupe sa voisine;
C'est un monde où les animaux

Doivent jouir d'une autre vie :
C'est là que de nos fiers rivaux
Nous punirons la tyrannie ;
A leur tour on verra les rats
Dans ce pays prendre les chats.
Pour excuser la Providence
Qui nous soumet à cette engeance,
Je ne sais, moi, que ce moyen.
Qu'en dites-vous, voisine ? — Rien.
Très-volontiers je vous écoute;
Mais je me tais, je n'y vois goutte.
Ah ! que je vous plains ! dit le rat;
Tant de merveilles naturelles,
Ces feux, ces lampes éternelles,
N'ont donc pour vous aucun éclat ?
Le pis de votre destinée,
C'est que vous êtes, par état,
A l'ignorance condamnée.
Ma science est assez bornée,
Reprit la taupe; heureusement
De chaque obstacle qui m'arrête
Je me dépêtre en tâtonnant :
Ce qui se passe sur ma tête
Ne m'intéresse nullement ;
Comme il échappe à ma visière
Je sais m'en taire ; est-ce un malheur ?
Avec vos yeux à la légère
(Comme maint autre raisonneur)

Vous pourriez bien juger, compère,
Voyant peu, je ne juge guère:
J'en suis moins sujette à l'erreur.

BERQUIN.

Arnaud Berquin, né à Bordeaux, vers 1749, mort à Paris le 21 décembre 1791, est auteur d'*Idylles* et de *Romances* pleines de facilité, de douceur et de sensibilité. C'est encore à lui qu'on doit l'*Ami des Enfants*, ouvrage qui présente des instructions intéressantes sous des formes variées en dialogues, en récits et en actions.

IDYLLES.

Le Torrent.

Orgueilleux enfant de l'orage,
Dans tes flots, rapide torrent,
Ouvre-moi, de grâce, un passage,
Je vole à Chloris qui m'attend.
Chloris, au lever de l'aurore,
Doit se rendre sur ces coteaux.
Tu vois quel ennui me dévore,
Et tu sembles grossir encore
Le courant fougueux de tes eaux!
Ai-je mérité ta colère?
Sur tes bords, moi, qui tous les jours

Prends soin d'amener ma bergère,
Au bruit de ton onde légère,
Moi, qui viens chanter mes amours !
Fiers de leur antique mémoire,
Si déjà cent fleuves féconds
Deviennent jaloux de ta gloire,
Tu ne le dois qu'à mes chansons.
Lorsque l'été, dans nos bocages,
Verse ses bouillantes ardeurs,
Si tes nymphes, sur leurs rivages,
Du sommeil goûtent les douceurs,
Elles me doivent ces ombrages !
Un moment suspends tes fureurs :
Hier, à peine de ta source
Tu coulois, timide ruisseau ;
Détaché d'un humble arbrisseau,
Un feuillage eût borné ta course !
Aujourd'hui, torrent orageux,
Tu répands l'effroi sur tes traces ;
Dans ces champs témoins de nos jeux
Tu roules tes flots écumeux !
Ma voix te conjure et tu passes.
Eh bien ! hâte-toi de jouir
De cette grandeur étrangère !
Telle qu'une ombre mensongère
Tu vas la voir s'évanouir.
Et moi, sur ta rive honteuse,
D'un seul pas franchissant ton lit,

Je te verrai, dans ton dépit,
Ne traîner qu'une onde bourbeuse
Jusqu'au fleuve qui t'engloutit.

L'Oiseau.

Milon, dans un bosquet avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains il lui forme une cage ;
Et courant tout joyeux rejoindre son troupeau,
Il pose à terre son chapeau,
Et par-dessous met le chantre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'osier.
Attends-moi là. Dans moins d'une heure
Je te promets, mon petit prisonnier,
Une plus riante demeure.
Quel plaisir d'offrir à Chloris
Ce nouveau gage de tendresse !
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix.
Qu'elle m'en donne un seul ! avec un peu d'adresse
Ne suis-je pas bien sûr d'en voler cinq ou six ?
Oh ! si déjà la cage étoit finie !
Il dit, part, s'éloigne à grands pas,
Court au lac, trouve un saule et rentre en la prairie,
Un faisceau d'osier sous le bras.
Mais de quelle douleur son âme est accablée !
Un vent perfide avoit retourné le chapeau,
Et sur les ailes de l'oiseau
Tous les baisers avoient pris la volée.

Les Grâces.

C'ÉTOIT un beau jour de printemps,
Les Grâces folâtroient sous la feuille nouvelle,
Quand, tout à coup, des trois sœurs la plus belle,
Aglaé disparut. On la chercha long-temps,
Ce fut en vain. Depuis l'autre feuillage,
Tu le sais, Pan la guette : ah ! ma sœur, quel dommage
S'il la surprend seule sous un buisson !
Ce Pan est si fougueux, dit-on,
Et la forêt est si sauvage !
Euphrosine en ces mots exhaloit sa douleur ;
Et cependant, Thalie errant dans le bocage,
Sous les moindres halliers cherche sa jeune sœur ;
Va, vient, frappe un buisson et soulève un branchage;
Avance un pas, recule de frayeur,
Craignant toujours à son passage
De rencontrer le ravisseur.
Enfin, d'un pied léger apercevant les traces,
Les deux nymphes soudain volent vers un bosquet
Où, dans mes bras, Danaé reposoit.
Eh ! qui n'auroit cru voir la plus belle des Grâces !
N'est-ce pas elle trait pour trait ?
Te voilà donc, ma sœur, lui dit Thalie !
Tu ris de nous causer un si cruel chagrin ?
Chacun alors la saisit par la main
Et ma bergère m'est ravie.
J'ai beau crier : arrêtez ! arrêtez !

Ce n'est point votre sœur; est-elle aussi jolie?
Elles, de fuir toujours à pas précipités.
Désespéré, je m'élance; on m'appelle :
Où vas-tu? dit la voix. Arrête, Lycidas!
Insensé! vole dans mes bras;
Viens, sois l'amant d'une immortelle!
Je me retourne et je vois Aglaé,
Et je la prends pour ma maîtresse,
Comme ses sœurs, pour elle avoient pris Danaé.
Mon œil y fut trompé, mais non point ma tendresse.
Qui, moi, changer d'amour! quitte ce fol espoir,
Lui dis-je; si Vénus aspiroit à me plaire,
Vénus y perdroit son pouvoir;
Mon cœur est tout à ma bergère.
Dans mes bras aussitôt, malgré ses cris perçants,
J'emporte vers ses sœurs la nymphe palpitante;
Entr'elle et Danaé on balança long-temps,
Et sans le feu de nos embrassements
On n'eût jamais reconnu mon amante.

Le Pêcheur.

Près des bords fleuris où le Tage
Avec orgueil roule ses flots,
Indifférent encore, un pêcheur en ces mots
Insultoit à l'amour sur sa flûte sauvage :
Dieu méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;

Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

Lorsque de la plaine liquide
J'ai surpris un jeune habitant,
Ainsi, dis-je, l'amour, aux piéges qu'il me tend,
Voudroit faire tomber ma jeunesse timide.
Non, méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

J'ai vu l'amant de Glycérie,
Hélas! le pauvre infortuné!
J'ai cru voir un navire aux vents abandonné,
Déplorable jouet des ondes en furie.
Ah! méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

Néris alors sur le rivage
Promenoit sa tendre langueur;
Elle approche, elle entend l'insensible pêcheur
Chanter avec fierté sur sa flûte sauvage:
Dieu méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor, c'est ma nacelle,
Mes filets sont tout mon amour.

D'un œil où se peint la tendresse,
Elle l'appelle; il suit ses pas :
Il la suit ébloui de ses jeunes appas;
L'imprudent, de ces bords croit suivre la déesse,
L'imprudent, hélas! dès ce jour
Il va subir la loi cruelle:
Adieu, filet, adieu, nacelle,
Le pêcheur est pris par l'amour.

Clémentine et la Rose.

Jeune reine des fleurs, l'orgueil de la nature,
Toi, que pour Psyché même auroit cueilli l'amour!
Prends ta robe vermeille, enrichis ta parure,
Tu vas de Clémentine habiter le séjour.

Ton front se réjouit d'étaler auprès d'elle
L'éclat de ta beauté qui te soumet tes sœurs;
Moi, je triomphe aussi de te trouver si belle
Pour te voir lui céder des tributs plus flatteurs.

Que le zéphir léger, sur ta tige orgueilleuse,
Te balance avec grâce en son vol caressant,
De ton sein qui frémit sous sa bouche amoureuse,
Exhale en tes soupirs un parfum ravissant.

De ta tige flexible imitant la mollesse,
Voluptueuse et fière, aisée avec grandeur,
Sa taille et ses contours vont prendre ta souplesse,
Et son souffle embaumé nourrira ta fraîcheur.

Toujours belle, jamais d'une plus vive flamme
Tu ne vois s'animer tes tranquilles attraits!
Tout, jusques aux désirs, captivés dans son âme,
Varie à chaque instant le charme de ses traits.

De cent bras épineux, le ciel, pour ta défense,
Eut besoin de t'armer contre tes ravisseurs;
Son cœur simple et naïf, par sa seule innocence,
Échappe sans détours aux piéges séducteurs.

De ces tendres boutons que ton sein fit éclore,
Tu ne dois jamais voir la fleur s'épanouir:
De ses nombreux enfants un jour plus belle encore,
Elle verra ses traits dans leurs traits s'embellir.

Croissez, ô jeunes fleurs! et noblement rivales!
Formez-vous l'une à l'autre un plus brillant destin,
Clémentine avec toi ne craindra plus d'égales,
Et tu n'en auras plus en régnant sur son sein.

Plaintes d'une Femme abandonnée par son amant, auprès du berceau de son fils.

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur:
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque par de douces tendresses
Ton père sut gagner ma foi,

Il me sembloit, dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi.
Je le crus : où sont ses promesses?
Il oublie et son fils et moi.
Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Qu'à ton réveil un doux sourire
Me soulage dans mon tourment!
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement;
Qu'il connoissoit bien son empire
Et qu'il en use méchamment !
Dors, etc.

Le cruel, hélas! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui;
Je l'aimois tant avant sa fuite,
Oh! je l'aime encore aujourd'hui!
Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
Mon amour habite avec lui.
Dors, etc.

Oui, le voilà : c'est son image
Que tu retraces à mes yeux;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front, son air vif et joyeux;
Ne prends point son humeur volage,

Mais garde ses traits gracieux!
Dors, etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots!
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos!
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.
Dors, etc.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à me secourir:
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrois-je recourir?
Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul tu les peux adoucir.
Dors, etc.

Mêlons nos tristes destinées
Et vivons ensemble toujours.
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours:
J'ai soin de tes jeunes années,
Tu prendras soin de mes vieux jours.
Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur;
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

RULHIÈRE.

Claude Carloman de Rulhière, historien et poète, membre de l'Académie française, mort le 30 janvier 1791, a écrit l'histoire comme Salluste, témoin l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne*. On fait aussi beaucoup de cas de ses *Eclaircissemens sur les causes de la Révocation de l'Edit de Nantes.* Rulhière a mis beaucoup d'esprit dans quelques petites pièces de poésie tournées d'une manière piquante, comme son excellent discours *sur les Disputes*, plusieurs, épîtres, sa définition poétique de l'*Apropos*, et quelques épigrammes.

DISCOURS EN VERS, SUR LES DISPUTES.

Vingt têtes, vingt avis : nouvel an, nouveau goût:
Autre ville, autres mœurs: tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point : les desseins éternels
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs; mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? Les torts et les travers des hommes.

Ici, c'est un synode, et là, c'est un divan;
Nous verrons le mufti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabbins, et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés;
Etes-vous disputeurs, mes amis ? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;
Et que dans le parterre un poète envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux.
Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?

Je hais surtout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode,
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
Un peu musiciens, philosophes, poètes,
Et grands hommes d'état formés par les gazettes;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediroient Voltaire sur le goût,

Montesquieu sur les lois, de Brogli sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant sans répondre jamais.
« Je ne céderois pas au prix d'une couronne.....
« Je sens..... le sentiment ne consulte personne.....
« Et le roi seroit là..... Je verrois là le feu.....
« Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
« Il ne m'importe point de plaire ou de déplaire... »

C'est bien dit : mais pourquoi cette morale austère?
Hélas! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinets lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveilloit avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment?
Il savoit mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citoit ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il auroit raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs, homme de sens, homme d'un vrai mérite;
Mais son meilleur ami redoutoit sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardoit, en l'écoutant un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter, de furie;
Et rejetant la porte à son double battant,

Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachoit l'espérance,
Avoient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir; »
Et, parmi cent vertus, cette unique foiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté, sans avoir contredit;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisoit disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre!

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre;
L'enthymème serré, les dilemmes pressants,
Poignards à double lame, et frappant en deux sens;
Et le grand syllogisme en forme régulière,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière;
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs;
De pauvres Hibernois complaisants disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,

Viennent vivre à Paris d'arguments et de messes;
Et l'honnête public qui, même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les arguments sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputoit jusque dans les festins,
Et tout nu quelquefois, argumentoit aux bains.
Etoit-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui dans la dispute, à chaque repartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit point sentie.
C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici:
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche:
Ce mot, j'ai tort, ce mot nous déchire la bouche.
On s'aigrit, on s'irrite, et c'est battre le vent;
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de saison;
Et le plus grand des torts c'est d'avoir trop raison.

Autrefois, la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent long-temps connues;
Elles régnoient en sœurs: mais on sait que depuis

L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne sur tous les âges.
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins
Sont au pied de son trône; et tenant dans leurs mains
Mille riens enchantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En bulles de savon, sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats, le temple et la déesse.
Elle fuit et revient. Elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinous eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante et dont l'éclat étonne,
Les François la peindront sous les traits de Brionne,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or fut souvent adoré.
Ainsi, l'opinion changeante et vagabonde
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi, dans l'univers ses magiques effets,
Des grands événements sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour, aux pieds d'un sage,
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,
Et que la Vérité, se montrant aussitôt,

Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut?

Il est pour les savants et pour les sages même
Une autre illusion : cet esprit de système
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.
C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;
L'auteur du mécanisme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement;
L'un, du soleil éteint veut composer la terre;
« La terre, dit un autre, est un globe de verre. »
De là, ces différends soutenus à grands cris;
Et souvent, sur un tas d'inutiles écrits,
La dispute s'assied dans l'asile du sage.

La contrariété tient souvent au langage;
On peut s'entendre moins, formant un même son,
Que si l'un parloit basque et l'autre bas-breton.
C'est là, qui le croiroit? un fléau redoutable;
Et la pâle famine et la peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les malentendus sèment dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les discordes funestes,
Les saints emportements de ces âmes célestes?
Le fanatisme, au meurtre excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains,
Nos villages déserts, nos villes embrasées,

Sous nos foyers détruits nos mères écrasées,
Dans nos temples sanglants, abandonnés du ciel,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel;
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage,
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage,
Sur des corps expirants d'infâmes ravisseurs
Dans leurs embrassements reconnoissant leurs sœurs;
L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie;
Les pères conduisant leurs enfants aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds?...
Dieu puissant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour, par nos neveux, soient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur;
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur;
Et son austérité, pleine de l'Évangile,
Paroît offrir à Dieu le venin qu'il distile.
« Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison;
« Personne, selon vous, n'a ni tort, ni raison;
« Et, sur la vérité n'ayant point de mesure,
« Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature! »
— « Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela... »
— « Oh! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
« En vous interprétant, la chose devient claire... »
— Mais, en terme précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord;
Qui discute a raison et qui dispute a tort.

Voilà ce que j'ai dit; et d'ailleurs, qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire...
— « Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens;
« Je distingue... » — Monsieur, distinguez, j'y consens.
— J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...
— « Mon fils! nous vous avons défendu de penser;
« Et, pour vous convertir, je cours vous dénoncer. »

Heureux! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des causeurs importuns et des jaloux critiques,
En paix, sur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel à l'abri des piqûres.

ENVOI DU DISCOURS SUR LES DISPUTES,

*A Madame ***.*

Un jour, on disputoit sur ce qui plaît d'abord
Et qui plaît toujours davantage.
L'un dit : C'est un air noble. — Oh! non, vous avez tort,
C'est un air fin. — Et moi, j'aimerois fort
Un air de volupté joint avec un air sage.
On citoit, on nommoit, on disputoit encor
Quand on vous vit paroître, et parler et sourire :
Messieurs, voilà ce que j'ai voulu dire,
S'écrièrent tous trois! Ils parurent d'accord,
Sans cesser de se contredire.

ÉPITRE A M. DE CHA.:...,

Sur le Renversement de ma Fortune.

Eh quoi ! dans mon malheur, c'est moi qui vous console !
Qu'a donc de si cruel l'honnête pauvreté?
La fortune me quitte et ne m'a rien ôté :
Qu'elle vienne, qu'elle s'envole,
Mon sort ne dépend point de sa légèreté.
Tant qu'a duré sa faveur passagère,
J'en ai joui : j'ai vécu très-heureux ;
Je la perds sans trouver mon destin rigoureux ;
Et comme on voit partir une aimable étrangère,
Qui nous a plu beaucoup, sans nous rendre amoureux.
N'essayez point d'affermir mon courage
Par ces illusions, le trésor du bel âge.
J'ai vu de près la suprême grandeur,
Et le crédit, enfant de la faveur,
Et la richesse, idole du vulgaire,
Et l'espérance, agréable chimère,
Qui va, cherchant un bien imaginaire,
De rêve en rêve et d'erreur en erreur.
En plein midi, dans un vaste parterre,
De tous côtés au soleil exposé,
Si vous voyez un taillis solitaire
Où les zéphyrs ont fui l'air embrasé,
Vous y courez, vous jouissez d'avance
D'un air plus pur, de l'ombre, du silence

Et du plaisir de respirer en paix ;
Vous arrivez sous ce feuillage épais ;
Vous admirez ces ombrages tranquilles ;
Mais d'humides vapeurs et d'odieux reptiles
Vous forcent aussitôt à vous en arracher ;
Les dieux des bois craignent d'en approcher.
C'est un tableau des illusions vaines ;
On dit de loin : « Ah ! qu'on est heureux là ! »
Nous y courons, et ce n'est plus cela :
Notre plus beau succès vaut rarement nos peines.
Ce n'est ni par orgueil, ni par austérité,
Qu'au sein de la richesse et des plaisirs d'Athènes,
Socrate chérissoit sa noble pauvreté :
Toujours environné d'une foule choisie,
Dînant chez Périclès, soupant chez Aspasie,
Employant, il est vrai, mais sans fiel, sans aigreur,
Sa piquante ironie à confondre l'erreur ;
Pardonnant presque tout aux grâces du jeune âge,
Lui-même s'étonna qu'un dieu l'eût nommé sage.
Je croirois en aveugle à son autorité.
« Remarquez, disoit-il, l'alliance éternelle
« De la douleur et de la volupté ;
« Ce sont deux sœurs : l'une à l'autre fidèle ;
« Quand l'une vient, l'autre suit ; et nos maux
« Naissent de nos plaisirs, nos biens de nos travaux. »
Demandez-vous un sage plus austère ?
Voyez Caton, ce fier républicain,
Il s'enivroit, le fait est très-certain,

Mais en causant de quelque grande affaire :
Car, à sa soif, il buvoit de l'eau claire,
A ses repas, il mordoit dans son pain,
Son appétit cessoit avec sa faim [1].
Le vil abri d'un mur où croissoit l'herbe,
Un simple toit allongé d'un auvent,
S'il défendoit de la neige ou du vent,
Lui paroissoit une maison superbe ;
Un vieux manteau dont il se pût vêtir,
Etoit pour lui de la pourpre de Tyr.
Inébranlable en ce mâle système,
De la vertu retranchant l'honneur même,
Faisant le bien sans l'attrait du plaisir,
La volupté n'effleura point son âme,
Et de Vénus, quand l'appas triomphant
L'aiguillonnoit à caresser sa femme,
C'étoit un citoyen qui créoit un enfant.
Le beau modèle ! le grand homme !
Hélas ! ce n'est pas lui que j'aurois imité ;
Il le fut peu, même dans Rome :
C'est beaucoup dans Paris que de l'avoir cité ;
Quiconque n'est pas foible y passe pour extrême.
Cherchons ailleurs : j'ai consulté
Ceux qui cherchent la vérité
Sous les ombrages d'Académe [2] ;

1 *Huic epulæ vicisse famem*, etc. LUCAIN.

2 *Inter silvas Academi quærere verum*. HOR. ép. 2, liv. 2.

Ceux qui, dans la mollesse et dans l'oisiveté,
Couchés sous les berceaux où rêvoit Épicure,
Prévenoient, irritoient l'instinct de la nature;
Les enfants plus chéris de ce maître vanté,
Qui possédoient l'art de la jouissance,
Ménageoient leurs plaisirs, et dans la tempérance,
Ne cherchoient que la volupté;
Ceux même qui suivoient les leçons d'Aristippe,
Ne laissant aux humains de règle, de principe,
Que l'intérêt. J'ai fréquenté
Le stoïque pareil au marbre du Portique;
J'ai vu, dans son tonneau, le cynique effronté;
Et mon opinion a souvent hésité
Dans les balances du sceptique.
Ils ont sur le bonheur tout dit, tout réfuté;
Ils ont, par cent chemins, conduit à la sagesse:
Mais dans leur contrariété
Quelques-uns ont craint la richesse,
Aucun n'a craint la pauvreté.
Vous-même que mon cœur choisiroit pour modèle,
La fortune pour vous ne peut être cruelle;
Heureux par vos vertus, quel que soit votre sort,
On vous verra descendre ou monter sans effort;
Toujours quelque raison vous rendra content d'elle:
Le repos est si doux et la gloire est si belle!
O combien la nature est féconde en plaisirs!
L'hiver a ses beaux jours et l'été ses zéphyrs.
Dans ces affreux climats où règnent les deux ourses,

Où l'Océan glacé par de tristes hivers,
Est immobile et sourd aux sifflements des airs;
Où les fleuves, six mois, s'enferment dans leurs sources;
Où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons;
Quand les Lapons sous terre ont creusé leurs maisons,
Ils vivent, sont heureux et chantent sous la glace;
Ils savent affronter les climats, et souvent
Un fragile traîneau, plus léger que le vent,
Fuit, vole, et de la neige effleure la surface,
Sans laisser en fuyant une invisible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté;
Souvent, dans les horreurs de cette obscurité,
Des rayons du matin la nuit semble parée;
L'aurore, de feux entourée,
Loin de son humide séjour,
Se montre sans ouvrir la barrière du jour,
Et, dans les cieux quelque temps égarée,
Couvre de ses rubis les antres de Borée.
Cependant, les zéphyrs sortent d'un long sommeil,
Et l'onde blanchissante annonce leur réveil;
Le jour, pendant six mois, ne descend plus sous l'onde;
L'horizon tout entier sert de route au soleil;
Il semble, sur les flots, voguer autour du monde,
L'automne et le printemps confondent leurs trésors,
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords!
Tant d'un soin maternel la nature partage
Entre tous ses enfants son immense héritage!
Dans ces climats si durs, si rigoureux,

Je m'instruisois par cette grande image ;
Je méditois le grand art d'être heureux
Quand mon destin, d'accord avec mes vœux,
Me conduisoit non loin de ce rivage :
L'astre inconstant sous lequel je suis né,
Des biens aux maux m'a souvent promené :
Mais, aux événements ployant mon caractère,
En jouissant de tout, rien ne m'est nécessaire.
Dès que j'ai vu l'espérance me fuir,
J'ai suspendu ma course volontaire ;
J'ai dans un sort nouveau pris un nouveau plaisir,
Et mon repos forcé devient un doux loisir.
Heureux par cette humeur sagement inconstante,
C'est la facilité qui m'invite et me tente.
Quand de jeunes beautés m'ont pris dans leurs filets,
En m'offrant chaque jour une vaine espérance,
De leur facilité la trompeuse apparence
Etoit le piége où je courois.
Un enfant se jouoit de ma philosophie ;
Et ma sagesse alors devenoît ma folie.
Hélas ! vous le savez, échappé de mes fers,
J'aime le souvenir des maux que j'ai soufferts ;
Ce que je crains, c'est l'ennui du rivage ;
Plus d'une fois j'ai regretté l'orage,
Les caprices, les jeux du perfide élément
Et le plaisir d'éviter un naufrage :
Est-il vrai que nos cœurs ont besoin d'un tourment ?

Un jour une actrice fameuse [1]
Me contoit les fureurs de son premier amant ;
Moitié riant, moitié rêveuse,
Elle ajouta ce mot charmant :
« Oh ! c'étoit le bon temps, j'étois bien malheureuse ! »
Mais revenons à mon adversité
Que j'oubliois. Quand la fable ou l'histoire
Vous ouvre, tour à tour, le temple de mémoire,
Voyez-vous que la pauvreté
Fût jamais un obstacle à l'immortalité ?
Ulysse nu, dépouillé par Neptune,
Est immortel : un pauvre l'a chanté.
Et dans ce siècle même où le luxe effronté
Rend l'avarice si commune,
En craignant d'injustes mépris,
La pauvreté se cache et méconnoît son prix.
Tu devins immortel, sans appui, sans fortune,
Toi, mon premier ami ; toi, qui cherchas Vénus [2]
Sur des rivages inconnus,
Et par delà les monts Caucases,
L'inconstante Vénus, dont l'orbite et les phases
Se déroboient à nous dans le vague des cieux,
Et nous sembloient errer, par l'erreur de nos yeux.
Non, l'or de la toison n'eût point causé tes peines ;

1 Mademoiselle Arnould.

2 L'abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie des sciences de Paris, mort en Californie, où il avoit été pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

Jamais on n'a vu ton vaisseau
Ni reployer sa voile aux bords de Calypso,
Ni ralentir sa course à la voix des sirènes.
Enflammé pour la gloire et pour la vérité,
Dans ces nobles travaux ton cœur n'a redouté
Ni les déserts glacés, ni ces forêts profondes
D'où l'aigle de Moscou fait fuir la liberté,
Ni le tropique en feu sous un ciel irrité :
Ton courage étonna tour à tour les deux mondes.
Mais, hélas! où t'offrir mes pleurs?
Où parer ton cercueil de cyprès et de fleurs?
Sur quelle rive désolée
Trouverois-je le bois où, sans soins, sans honneurs,
S'élève dans l'oubli ton humble mausolée?
Du moins, en expirant sur ce funeste bord,
Tu jouis d'un succès acheté par ta mort;
Tes yeux éteints cherchoient un reste de lumière,
Pour ravir au trépas le plus beau de tes jours,
Et tes mourantes mains nous ont tracé le cours
De Vénus éclipsée à ton heure dernière.
Tel est de vos concerts le pouvoir enchanteur;
Muses, filles du ciel! recevez mon hommage :
En éternisant ma douleur,
Vous m'en ferez chérir l'image.
Muses! je vous dois tout. Si j'obtiens le suffrage
De ce ministre heureux et regretté [1],

1 M. le duc de Choiseul.

Honneur du ministère, et que l'exil honore,
Que, pendant sa faveur, je n'ai jamais chanté,
Ce fut un de vos dons. Si quelquefois encore
Dans mon obscurité me croyant inconnu,
A mon seul nom, je me vis prévenu,
Je dus à vos bienfaits cette heureuse surprise.
On prétend aujourd'hui que le sage méprise
Ce mouvement de vanité :
Je ne sais, mais Horace a lui-même conté
Que lorsqu'il traversoit la place,
S'il entendoit quelqu'un disant à son côté :
« Voyez-vous cet homme qui passe ?
« Regardez vite, c'est Horace !
Aussitôt, dans un hymne, à vos autels chanté,
O Muses ! il vous rendoit grâce [1].
Laissons aux favoris leur puissance et leur or :
Cette once de fumée est pour nous un trésor.
J'avois fini, non sans quelque paresse,
Cette épître où mes vers coulent en liberté ;
Horace, au sein de la molesse,
En respirant la volupté,
Par sa morale enchanteresse,
Affermissoit mon cœur contre l'adversité.
Mais un jeune immortel m'a pris sous son égide ;

1 *Totum muneris hoc tui est,*
Quod monstror digito prætereuntium.
Hor. Od. 3, l. 4.

Un prince [1], ami des arts et de la vérité,
Accorde à ma muse timide
Un bienfait non sollicité.
La fortune revient à sa voix souveraine
Fixer de mes destins la balance incertaine;
Les vents ne l'agiteront plus,
Et, lorsque j'ai perdu Mécène,
J'ai retrouvé Germanicus.

A madame la comtesse d'Egmont, au bal.

Beau masque, on vous connoît; la preuve, la voici.
Vous êtes et belle, et jolie;
Et pourtant la nature oublie
Sur chacun de vos yeux la moitié d'un sourcil.
Ce caprice a même son charme,
L'amour a su s'en faire une arme;
Et n'a-t-il pas souvent blessé,
En se servant d'un arc cassé?
Vous savez bien que votre oreille
A le renom d'une merveille;
Dans vos yeux noirs, tout se peint vivement,
La rougeur aisément colore votre joue;
Et dans ce visage charmant,
Il n'est pas un trait qui ne joue
Et n'ait l'expression de quelque sentiment.
Vos lèvres sont faites de rose:

1 Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII.

Trop petite est celle d'en haut,
Sa forme naturelle est d'être demi-close,
Et l'agrément naît du défaut.
Plus éclatant que l'albâtre, ou l'ivoire,
Votre col a plus de beauté,
Inspire plus de volupté,
Que ce cygne fameux, d'amoureuse mémoire.
Un jour, vous faisiez un serment,
Votre main pressoit doucement
Votre gorge qu'on ne voit guère.
Alors, votre robe légère
En marqua bientôt le contour :
Les dieux que vous juriez, soupirèrent d'amour,
Et les déesses, de colère.
Beau masque, sont-ce là vos traits ?
Tous vos défauts y sont, et peu de vos attraits :
La louange et la flatterie
Ne sont point la langue du bal;
Et je vous ai peint tout le mal
Qu'a découvert en vous l'œil perçant de l'envie.

A Madame ***.

Oui, mes jours sont abandonnés
Aux conseils que vous me donnez.
J'ai résolu, belle Sophie,
D'être sage; mais par ce mot
Je n'entends point la maladie
Des élèves de Diderot,

Sages de l'Encyclopédie;
Réformateurs avantageux,
Sophistes toujours pleins d'eux-mêmes,
Qui s'en vont criant anathème
A qui ne pense pas comme eux;
Et nous répétant que leur gloire
Va faire époque dans l'histoire.
Pardonnez; vous avez pris goût
A leur audace singulière,
Aimant en cela, comme en tout,
Moins la chose que la manière.
Pardonnez; je veux être franc.
Je hais encor plus la cabale,
Ennemie et non pas rivale,
Dont le chef est monsieur Le Franc.
De son ambition, couverte
Sous un zèle religieux,
Il ne remporte à tous les yeux,
Que le ridicule odieux
D'être hypocrite en pure perte.
Les pères prêchent à leur fils
Une sagesse plus commune;
Tous leurs éloges sont compris
Dans un mot : « Il a fait fortune. »
On se conduit bien sagement
Quand, aux genoux de leur idole,
On vit tristement, on immole
Tout plaisir, tout amusement.

J'abjure aussi cette déesse ;
Et ce que je nomme sagesse,
C'est d'avoir de la fermeté,
En conservant quelque souplesse ;
D'unir avec habileté
La raison et la volupté ;
Si parmi la foule importune,
On veut quelque temps se pousser,
Savoir bientôt y renoncer ;
Et travailler pour la fortune
En apprenant à s'en passer.

*A Madame ****

J'AI bravé, dans le nord, la fureur des hivers ;
Les Muses m'ont suivi, non loin de ces déserts
Où l'éternelle destinée,
Des jours et des saisons détruisant le retour,
A composé toute l'année
D'une nuit seule, et d'un seul jour.
D'un peuple soulevé j'ai contemplé la rage.
Tranquille spectateur au milieu de l'orage,
J'ai tombé dans la mer, et je n'ai point pâli ;
Au vaste sein des flots, bientôt enseveli,
Lorsqu'on m'en arracha j'ai ri sur le rivage.
Dans mes derniers beaux jours, dans l'âge de jouir,
J'ai vu détruire ma fortune,
Sans adresser aux dieux une plainte importune,
Sans donner à sa perte un regret, un soupir.

Églé, j'ai vu votre colère,
J'ai frémi, j'ai tremblé, j'ai souhaité la mort;
Ce que n'ont pu les dieux, les vivants, ni le sort,
Un seul mot de vous l'a pu faire.

*A Madame de ****

L'Évangile, la fable, en leçons si féconde,
De mille vérités éternel fondement,
Accusent un sexe charmant
D'avoir causé les maux qui désolent le monde.
C'est votre curiosité,
Si j'en crois la métamorphose;
Et Moïse en trouve la cause
Dans votre ambition, dans votre vanité.
A qui des deux devons-nous croire?
Leur double autorité balance notre foi:
Chacun d'eux eut long-temps la gloire
D'avoir de grands peuples pour soi.
Mais, comment concevoir que le courroux céleste
Vous punisse de ces défauts?
Vous n'eussiez point cueilli cette pomme funeste,
Vous n'eussiez point ouvert la boîte de nos maux.
Rièn n'altère dans vous les charmes qu'on adore;
Vous en avez l'éclat et non la vanité;
Tous les dons séduisants qu'avoit reçus Pandore,
Et non sa curiosité.
De l'une ou l'autre allégorie,
Suivez, à votre gré, les systèmes rivaux;

Mais vous seule, belle Sophie,
Vous seule faites, de ma vie,
Tous les plaisirs et tous les maux.

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Sur son poème des Jardins.

Sur les sommets du double mont,
Vous avez su, mon cher Delille,
Vous ceindre des lauriers qui couronnent le front,
Et d'Hésiode et de Virgile.

Vous voilà trois fameux rivaux,
Et j'aime à voir dans vos ouvrages
Un semblable sujet et des talents égaux,
Mais la diversité des peuples et des âges.

Hésiode, loin des cités,
De la Grèce naissante éveillant l'industrie,
A donné dans ses vers par les Muses dictés,
Les leçons du travail et de l'économie.

Au peuple-roi de l'univers,
Des champêtres travaux rappelant l'innocence,
Virgile a chanté dans ses vers,
Et les paisibles soins, et la simple abondance.

Vous avez égalé la douceur de leurs chants;
Mais, hélas! que nos mœurs sont loin de ces deux âges !
Vous ramenez nos yeux vers les travaux des champs,
Par le charme des paysages.

CONTE.

La Chanoinesse.

Une superbe chanoinesse
Portoit dans ses sourcils altiers
L'orgueil de trente-deux quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Eternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendoit la presse,
Et s'avançoit le nez au vent,
Un faux pas fit choir la déesse,
Jambe en l'air, et front en avant.
Cette chute fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de la noblesse ;
Car on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient de là.
Ce point en valoit bien la peine,
L'ivoire, le rubis, l'ébène
N'ont rien de plus éblouissant;
Elle avoit raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevoit en rougissant,
Et rassuroit d'un air décent,

Mais plein de feu, mais plein de grâce,
Sa pudeur prise au dépourvu :
Ah! monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces messieurs bourgeois l'ont-ils vu?

AUTRE.

Le Don du contre-temps.

Tout l'univers sait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement,
Sa ceinture enchanteresse.
On sait moins communément
Que l'époux de la déesse
Reçut du sort malfaisant
Un charme d'une autre espèce,
Et tout un autre présent.
C'est une lourde besace,
Où les dieux avoient jeté
Esprit, savoir et gaîté,
Tous trois pris hors de leur place;
Ensuite l'empressement,
Qui va, vient et se démène,
Et se met tout hors d'haleine,
Pour manquer le vrai moment.
Dans ses énormes sacoches,
Pleines de talents pareils,
Vous trouverez les reproches,

Les soupçons et les conseils,
Et la morgue du précepte,
Le rire faux et l'inepte,
Les pédantismes divers,
Même celui des bons airs,
Et tant de petites ruses;
Les grandes prétentions,
Et les mauvaises excuses
Des bonnes intentions;
Mais fût-on la beauté même,
N'eût-on que quinze ou vingt ans,
Entre ces dons importants,
Sûrs de déplaire en tout temps,
Le premier, le don suprême,
C'est le don du contre-temps.
Or, sur la voûte céleste,
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeste,
Son sac s'ouvrit dans les airs,
Et tout sortant pêle-mêle,
Tous ces talents entassés
Sont tombés, comme la grêle,
Sur gens que vous connoissez.

AUTRE.

Les Portraits.

Après l'hymen, une épouse encor neuve,
Vit sa voisine en grand habit de veuve.
D'abord l'instinct, puis le raisonnement
Lui fit trouver ce costume charmant.
Son vieux mari, plus que sexagénaire,
En petits soins s'épuisoit pour lui plaire;
Plumes et fleurs, dentelle, diamant,
Robe du jour et gaze du moment,
Étoient reçus d'un air froid, d'un œil triste.
Mieux eût aimé la plus simple batiste.
Plus de portraits que de jours en un an,
En capucin, en Vénus, en Diane :
S'il arrivoit un peintre d'Ispahan,
D'abord madame étoit peinte en sultane.
Mais il a beau l'aimer éperdument,
Ses petits soins en sont toute la preuve.
Eh bien! mon cœur, ce portrait-ci, comment
Le voulez-vous? Hélas! dit-elle, en veuve.

AUTRE.

L'Occasion.

L'occasion fuit sans tourner la tête;
A la saisir que votre main soit prête,
Jeune guerrier, vous aussi, jeune amant.
Si son toupet vous échappe un moment,

C'est pour toujours : sa tête est chauve par-derrière.
Et vous aussi qui courez la carrière
De la fortune ou de l'ambition,
Cherchez, pressez, forcez l'occasion.
En morale, c'est autre chose.
Hélas ! sous cet aspect, tout se métamorphose :
Là, c'est l'occasion qui tente, qui séduit.
Là, nous devons la fuir, comme ailleurs elle fuit.
A ses filets si votre cœur échappe,
Elle vous suit et vous poursuit,
Vous dresse un piége et vous rattrape.
Je veux vous dire à ce sujet
Comment une beauté jeune, mais bien éprise,
Tout en pleurant de ce qu'elle avoit fait,
Le lendemain encor y fut reprise.
Moitié foiblesse et moitié procédé,
A son amant Colette avoit cédé.
Le lendemain ce souvenir l'afflige.
Étoit-ce un rêve, un délire, un prodige ?
Qui me l'eût dit une minute avant !
Ah ! comme je saurai le fuir dorénavant !
Le même soir, son amant qui la guette,
La voit et lui fait signe ; et plus prompt que le vent,
Dans la grange voisine il monte... Ici, Colette...
« Non, laisse-moi, tes soins sont superflus,
« Non, scélérat, non, je ne le veux plus. —
« Ma chère enfant, ne sois pas si farouche,
« Tends-moi la main, du moins, et que je touche

« Un de tes doigts. » Colette s'avança,
Sur la pointe du pied la belle se haussa.
La faveur est légère, et qu'auroit-elle à craindre ?
L'échelle étoit si haute ! ils étendoient le bras,
Elle, de bas en haut, et lui, de haut en bas ;
Mais leurs mains ne pouvoient s'atteindre ;
Et dans ce jeu, malgré leur double effort,
Deux mortels échelons les séparoient encor.
Mais tout à coup le feu prend à l'amorce,
Et vers la main que le fripon lui tend,
Elle s'élance et s'écrie en montant :
« Malheureux ! tu me prends de force. »

AUTRE.

L'A-propos.

Cet infatigable vieillard,
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appelle sans cesse, en craignant ses outrages,
Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et que suivent en foule, à pas précipités,
Les heures et les jours, et les ans et les âges ;
Le temps qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers,
Un jour, d'un vol léger, suspendu dans les airs,
Aperçut Aglaé, la plus jeune des Grâces.
Son cortége nombreux fut prompt à s'écarter ;
Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle :

Ainsi l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,
Les heures, les jours fuir et le temps s'arrêter.
Il parut s'embellir par le désir de plaire,
    Et sans doute, le dieu du temps
  Sut préparer, sut choisir les instants,
    Ceux de parler, ceux de se taire;
Enfin, il fut heureux malgré ses cheveux blancs.
Un autre dieu naquit de ce tendre mystère;
    Cherchez la troupe des amours,
    La plus leste, la plus gentille,
    Vous l'y rencontrerez toujours,
    C'est un enfant de la famille.
    Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
    Forment surtout son apanage;
    Il est le dieu des courtisans,
Et la faveur des cours est encor son ouvrage,
Même quand elle vient par les soins et les ans.
    Il donne de la vogue aux sages,
    Quelquefois de l'esprit aux sots,
Le bonheur aux amants, la victoire aux héros.
On ne le voit jamais revenir sur ses traces;
Il fuit comme le temps; il plaît comme les Grâces,
    Et c'est le dieu de l'à-propos.

La Conversion.

Tôt ou tard, quoi qu'on pense, il faut
Revenir à résipiscence.
Je fus, c'étoit mon seul défaut,
Aux jours de mon adolescence,
Près du beau sexe, un franc vaurien.
Hélas ! il est si difficile
D'être à cet âge homme de bien !
Le vice est doux, le cœur fragile,
Et le démon est si malin !
Mais, m'a-t-on dit, le ciel accorde
A tout péché miséricorde.
Aussi je me réformerai ;
Je me consacre à la morale :
On en parle, j'en parlerai ;
On en écrit, j'en écrirai.
Pour effacer trop long scandale,
Si besoin est, j'en rêverai ;
Mieux que tel auteur à gros livre,
Je prêcherai l'honneur, la foi :
Je veux, si je ne puis bien vivre,
Qu'on vive bien autour de moi.
Très à point s'offre à ma mémoire,
Pour aider mes bons sentiments,
Un fait récent, un fait notoire,
Un fait des plus édifiants ;
Je veux vous en conter l'histoire.

Femmes dont, en leurs plus beaux jours,
La conduite avoit été leste,
De leurs ans livrés aux amours,
A Dieu vouloient donner le reste,
Vous riez... D'honneur, au miroir,
Sans crainte elles pouvoient se voir :
Leurs cœurs, qui de travers s'accusent,
Encor quelque mérite avoient ;
Mérite du moins se croyoient :
Souvent, sur ce, femmes s'abusent.
Toutes deux, tête à tête, un soir,
S'ennuyant presque, après avoir
Epuisé dans mainte saillie,
Et médisance et calomnie,
Faute de mieux, parloient devoir.
— Je veux me réformer, ma chère ;
Conseillez-moi, que dois-je faire ?
— Il faut renvoyer votre amant.
—Fort bien, mais pour en prendre un autre.
— Moins dépenser.—Bon ! de l'argent ?
Mon époux est si bon apôtre.
— Ne plus jouer.—Le jour, hélas !
Est si long.—Ne jamais médire.
— Mais nous n'aurons plus rien à dire.
— Quitter le rouge.—On n'y tient pas...
— Il me vient une bonne idée.
Vos scrupules sont fort gênants :

Pour n'en être plus obsédée,
Faites un peu jeûner vos gens.

Le Milanais.

Un Milanais, loin du monde et du bruit,
Entre les fleurs, les ruisseaux, le feuillage,
Vivoit heureux dans un charmant réduit:
Étoit-ce un saint, un misanthrope, un sage?
Vous l'apprendrez par un petit détail.
Ce beau reclus choisissoit ses amantes
Dans un troupeau de chèvres pétulantes:
Que voulez-vous? c'étoit là son sérail:
Milan permet ce qu'on défend en France.
Un sien ami, grand-juge de Florence,
Dans ce réduit l'aperçut un matin,
Prenant en paix son plaisir clandestin,
Sur des gazons, à l'ombrage des hêtres:
Ah! mon ami, dit-il au Florentin,
Vous me voyez dans les plaisirs champêtres.

Le Saint Évêque.

Un saint évêque avoit un frère: celui-ci
N'étoit pas saint; dès qu'il voyoit un page,
Son œil plus allumé, son ton plus adouci...
Comprenez-vous? Jadis l'aréopage
Les toléroit; on les brûle aujourd'hui:

On brûleroit Horace, et Virgile avec lui,
Convenez-en, ce seroit grand dommage.
Contre ce frère, une dame en fureur,
Court chez l'évêque: Oh ciel! ah! l'horreur! ah! l'infâme!...
—En êtes-vous bien sûre?...—Hélas! oui, monseigneur.
Vous connoissez St.-Jean, mon laquais?—Oui, madame.
—Eh bien, hier au soir, l'effronté suborneur,
Sans égard, sans rougir, sans craindre Dieu qui tonne,
Lui proposa trente louis.
Saint-Jean? reprit l'évêque: oh! ah! cela m'étonne:
J'aurois mieux aimé Saint-Louis.

Le Rendez-vous de Lise.

Lise, échappée à son premier amant,
Et mon auteur ne m'a pas dit comment,
S'étoit logée, exprès pour être sage,
Chez des dévots. Ceux-ci, contre l'usage,
Étoient vraiment gens de bien, s'il en fut,
Dormant au prône, et chantant au salut.
Tout en suivant son hôtesse à l'église,
Deux fois le jour, un jeune homme lui plut,
Un beau jeune homme, et très-bien fait.—Ah! Lise!
Si vous voulez, cette nuit, je viendrai.
—Eh bien! venez; si je puis, j'ouvrirai.
La voilà donc qui craint d'être surprise;
Elle descend doucement, doucement,
Pieds nus, sein nu; le moindre vêtement
Eût fait du bruit; les plis de sa chemise

En faisoient trop, quand l'air en se jouant
Les déployoit. Hélas! en respirant,
Dans son effroi son souffle l'épouvante.
Audacieuse à la fois et tremblante,
Comme l'horloge alloit sonner minuit,
Elle ouvre; on entre, on se coule sans bruit;
Mais, en montant, on se perd, on l'appelle:
Eh! Dieu! l'hôtesse? eh! l'hôtesse? dit-elle.
L'hôtesse dort; mais Lise, en son esprit,
La voyoit là; son cœur battoit de crainte
Et de désir. Enfin on la saisit
Par la chemise, et, dans ce labyrinthe,
Ils vont ensemble au travers de la nuit,
L'amour tenant le fil qui les conduit.
La terreur croît cependant sur la scène,
Le danger croît aussi; Lise frémit:
C'étoit la porte, et puis c'étoit le pêne,
Puis le plancher, et puis enfin le lit
Qui va, qui vient.—Eh! l'hôtesse? l'hôtesse?
Redisoit-elle encore en ce moment,
Toujours cédant à sa douce foiblesse,
Et s'arrangeant au bras de son amant.
Mais admirez l'effet du sentiment
Et du plaisir. Voici Lise qui crie;
Ah! si j'osois répéter ces cris-là,
Ces *ah! mon cœur!* et puis ces simples *ah!*
Quand les amours redoublent leur furie,
L'heureux amant qui veut filer plus doux,

Craint à son tour; et, dans cette détresse,
Dit à son tour : Eh! l'hôtesse, l'hôtesse?
Ah! répond Lise, en criant : Je m'en f....
Ce mot, messieurs, contient tant de morale,
Que j'ai passé par-dessus le scandale.

La Recluse.

Une adroite recluse, adroite, mais fragile,
Au fond de son dortoir mit au jour un enfant;
Et le démon, joyeux et triomphant,
Répand cette nouvelle, en amuse la ville.
Le mal se fait si promptement!
Le bien reste caché; le mal se sait sur l'heure.
L'évêque, sur ce bruit, vole cher la prieure;
Il menace, il fulmine; il veut savoir comment,
Dans la maison de Dieu, dans la sainte demeure,
Jusque dans le lit d'une sœur
Est entré le loup ravisseur.
La vénérable et chaste fille
Lui répond, les larmes aux yeux :
Ah! monseigneur, le malheureux!
Il a passé son crime au travers de la grille.

Le vieux Mari.

Un vieux mari voyant maigrir sa femme,
Le médecin fut mandé promptement :
Vous êtes grosse, et de combien, madame?
Hélas! monsieur, d'une fois seulement.

POÉSIES DIVERSES.

CHANSON

Faite au nom d'un vieillard qui épousoit une jeune femme.

Bon soir, ma jeune et belle amie,
Il est minuit, séparons-nous.
Je suis si vieux, vous si jolie:
Ce n'est pas l'instant d'être époux.

A minuit, cachez-moi vos charmes;
Je craindrois d'outrager l'amour.
Depuis que j'ai perdu ses armes,
Mon bonheur fuit avec le jour.

A mon âge, avec un cœur tendre,
Si l'on peut encor bien rêver,
Puisse un heureux songe me rendre
Le bien dont je dois me priver!

Demain, vous revoyant plus belle,
Et me rappelant mon erreur,
Je me dirai: c'étoit bien elle,
Et j'ai connu le vrai bonheur.

O vous, ma femme et mon amie,
Que je ne puis assez chérir,

Il faut, dans l'hiver de la vie,
Il faut ou rêver ou mourir,

A Madame M....

Quoi! j'aurois pu vous offenser?
J'en gémis, je pleure, je tremble;
Hélas! je devois bien penser
Que les Grâces, l'Amour, tout ce qui leur ressemble,
Sont très-faciles à blesser.
Un jour ce dieu, couché sur des feuilles de rose,
Se réveille en faisant un cri:
Tout l'univers en sait la cause,
C'est qu'une feuille avoit un pli.
Vous avez, ô vous que j'implore,
Sa beauté, sa malice et son air de douceur;
Souffrez que je compare encore
Votre colère à sa douleur.

A M. Collé.

Est-ce Anacréon? est-ce Horace,
Qui firent ces vers pleins de grâce
Dans leur bon temps?
Consens à partager leur gloire,
Si tu ne veux nous laisser croire
Aux revenants [1].

1 Allusion à une chanson charmante de Collé, intitulée *les Revenants*.

A Madame la duchesse de Chartres, qui étoit venue voir le jardin de l'Auteur.

Aux divinités qu'on révère
Dans cet humble vallon, dans ces modestes lieux,
Vous le voyez, fille des dieux,
Vous n'y serez point étrangère.
Regardez les objets de ce culte immortel :
Ici, c'est la Sagesse, et là, ce sont les Grâces ;
Quand vous viendrez à leur autel,
Toutes en descendront pour vous offrir leurs places.

ÉPITRE

A un Ami.

Puisses-tu, puissé-je moi-même
Briser le joug des superstitions,
Sans prendre, dans aucun système,
D'aussi vaines opinions.
L'homme doit ignorer les principes des choses,
La profonde nature est trop loin de nos yeux.
La seule ignorance des causes
Nous fit tomber aux pieds des dieux.
Mais j'entends la philosophie
Reconnoître un suprême auteur.
Rassemblons tous les maux que ce mot signifie
Nécessaire, éternel, immense, créateur ;

Chaque théiste le compose
De tout ce qu'il ne conçoit pas;
Sur ce mot incertain son esprit se repose,
Lorsqu'il a fait les derniers pas.
Reste dans ton incertitude,
Tâche que ton esprit n'en soit pas abattu:
L'homme assuré de sa vertu
Doit douter sans inquiétude.

AUTRE.

*A Madame D***.*

Sur ces monts toujours glacés,
Dans ces vallons enfoncés,
Où l'oreille est étourdie
Par la chute des torrents,
Que fais-tu, jeune Lydie?
Tu ris de vingt soupirants.
Ils te disent que la neige
Des montagnes de Barège
Est moins blanche que ton sein:
Que ta gaîté, tes caprices
Ont fait un lieu de délices
D'un lieu maudit du destin.
Ton humeur libre et volage
Leur offre un espoir trompeur,
Mais l'imprudent qui s'engage
Sur la foi d'un badinage,

Pleure bientôt son erreur.
Bientôt on l'entend maudire
Tes regards et ton sourire;
Mais de sa vaine fureur
Les Grâces ne font que rire,
Et l'Amour s'en fait un jeu;
Dieu cruel, qu'on représente
Aiguisant des traits de feu
Sur une pierre sanglante,
O cent fois infortuné
Qui, par l'espoir amené,
N'a vu de toi que tes charmes!
Hélas! à combien de larmes
L'imprudent est destiné!
Pour moi, battu de l'orage,
Las des maux que j'ai soufferts,
Les débris de mon naufrage
Sont offerts sur le rivage
Au terrible dieu des mers.

A MADAME DE LUYNES,

Qui se plaignoit beaucoup du mal que lui avoit fait le trot excessivement dur de son cheval.

Consolez-vous, jeune et belle de Luynes,
C'est au talon qu'Achille fut blessé.
Vous avez sa valeur, son air, son origine;
Mais votre endroit foible est placé
D'une façon bien plus divine.

A CHAMPFORT,

Pour lui annoncer l'intérêt que la reine prenoit à sa tragédie de Mustapha et Zéangir.

Vos vers si doux et si bien faits
Ont peint de l'amitié les vertueux effets.
Une grâce touchante, une bonté suprême
A, pour vous annoncer votre nouveau succès,
Daigné choisir l'amitié même.

Sur la mort de M. le comte de Gisors, 1758.

Cultiver tous les arts, protéger le génie,
Joindre au goût le savoir, et les grâces aux mœurs,
Combattre pour son roi, mourir pour sa patrie,
Regretté des vaincus, admiré des vainqueurs,
Telle fut de Gisors et l'étude et la gloire.
Par leurs accents plaintifs les nymphes de la Loire
D'une épouse et d'un père expriment les douleurs;
Sur l'urne des héros leurs mains jettent des fleurs;
Ma muse honore sa mémoire
Par ses vers moins que par ses pleurs.

VERS

*Faits après une représentation de l'*Enfant Gâté, *comédie de madame de Genlis.*

L'exemple d'un enfant, gâté par un flatteur,
Doit nous rendre odieux tout éloge imposteur

Qui nous endort, qui nous égare.
Mais, en jetant ici mes yeux de tout côté,
J'oserai concevoir un exemple plus rare
D'un enfant autrement gâté;
Je vous dirai : Craignez, craignez la vérité;
Craignez, aimable Caroline [1],
Les justes applaudissements
Qu'obtiennent vos charmes naissants,
Votre gaîté naïve et fine.
Quand la troupe des dieux enfants,
Au premier matin de vos ans,
Autour de vous joue et badine,
On entrevoit déjà dans vos jeux innocents
Les succès qu'elle vous destine.
Mais la louange vraie est d'autant plus voisine
Des écueils de la vanité :
Craignez, craignez la vérité.
Et vous aussi, jeune Blenville,
Qui semblez ignorer même votre beauté,
Quelque jour, cet *enfant gâté*,
Qu'on nomme Amour, viendra d'un air docile,
D'un ton soumis, d'un ton de vérité,
Vous révéler tout le pouvoir suprême
De vos regards : craignez cette vérité même.
Pour vous, brillante Matignon,
On vous adore, on vous encense.

1 Mademoiselle de Matignon.

La mode entre vos mains a remis sa puissance:
Sa couronne est sur votre front;
Vous régnez sur les goûts qui règnent sur la France.
Mais craignez cette vérité:
Un souverain prudent et sage
Affermit son autorité
Par l'art d'en restreindre l'usage.
Quant à vous, grands enfants gâtés
De tous les rangs, de tous les âges,
Jeunes et vieux qui m'écoutez,
Écoutez maintenant ces dures vérités,
Et gâtez-nous par vos suffrages.

AUX ACTEURS

D'UNE NOUVELLE REPRÉSENTATION DE LA MÊME PIÈCE.

A MADAME LA COMTESSE DE PRASLIN,

Jouant le rôle de la mère (Mélanide).

Quand Apelles peignit la mère des amours,
Il choisit cent beautés au printemps de leur âge:
Si vous eussiez paru dans ce brillant concours,
C'eût été trop de vous pour un si bel ouvrage.
Frappé de tant d'attraits qu'animent vos talents,
Auroit-il achevé cet immortel ouvrage?
Désespéré de rendre autant d'appas puissants:
O dieux! auroit-il dit, peignez donc votre image!

A MADEMOISELLE DE LA VAUPALIÈRE l'aînée,

*Jouant le rôle de l'*Enfant gâté (Lucie).

Vous rassemblez mille agréments :
Esprit, douceur, délicatesse ;
Vous touchez le cœur et les sens
Par votre voix enchanteresse.
Aux attraits les plus séduisants,
Vous joignez de jolis talents ;
Vous êtes des vertus l'image la plus pure,
Et bien l'*enfant gâté* de la belle nature.

A MADEMOISELLE DE LA VAUPALIÈRE cadette,

Jouant le rôle de gouvernante (Dorine).

Gouvernante des enfants, adorable déesse,
On verra refleurir les vertus, la pudeur ;
La bouche ne sera que l'organe du cœur ;
C'est à la vertu seule à guider la jeunesse.

A MADEMOISELLE DE FITZ-JAMES,

Jouant le rôle de soubrette (Toinette).

Vous essayez en vain de cacher Henriette
Sous le nom emprunté d'une jeune soubrette :
Tout vous trahit, Toinette, et décèle à mes yeux
Le beau sang de Berwick et des rois vos aïeux.

A M. HOUDON,

Sur sa Statue de Diane.

Oui, c'est Diane, et mon œil enchanté
Désire dans sa course atteindre la déesse,
Et mes regards devancent sa vitesse.
Aucun habillement ne voile sa beauté;
Mais son effroi lui rend sa chasteté.
On auroit dans Éphèse adoré ton ouvrage,
Rival de Phidias, ingénieux Houdon,
A moins que les dévots, en voyant ton image,
N'eussent craint le sort d'Actéon.

SUR LE VIEILLARD

Agé de cent vingt ans, présenté au roi et à l'assemblée nationale. (*Il étoit né à Sarke, au Mont-Jura, le* 10 *novembre* 1669.)

A l'œil des curieux ma vieillesse se livre,
Elle présente à l'homme un agréable espoir.
Je ne me fais pas voir pour vivre;
Mais je vis pour me faire voir.

INSCRIPTION

Pour le méridien de l'Ermitage, placé près de la fontaine d'Amour, et d'où l'on voit l'église Saint-Denis.

Vois la course du temps qui fuit et qui t'entraîne :
L'eau coule de cette fontaine
Avec moins de rapidité :
Lève les yeux, vois au loin dans la plaine
Ce temple antique et des rois redouté,
Attestant la fragilité
De toute la grandeur humaine.
De ton néant ici tout semble t'avertir ;
De ton bonheur, hélas! hâte-toi de jouir.
Embellissez mon ermitage,
Tendre amitié, muses, amours,
Bordez de fleurs l'humble rivage
Où doivent s'écouler mes jours ;
Et jusqu'à mon heure suprême,
De tout ce que j'ai vu fuir,
Laissez dans mon esprit un heureux souvenir,
Ah! laissez-m'en le regret même.

AUTRE

Pour la fontaine d'Amour de l'Ermitage.

Églé parut sur cette rive :
Une image de la beauté

Se réfléchit dans cette eau fugitive.
L'image a fui, l'amour seul est resté [1].

[1] VARIANTE.

D'Egmont parut : sur cette rive
Une image de sa beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive.
L'image a fui, l'amour seul est resté.

QUATRAIN

*Sur des Tourterelles que Monsieur et Madame de*** nourrissoient dans leur maison de campagne.*

Colombes tendres et fidèles,
De vos amours l'asile est bien choisi ;
Et l'on ne sait si vous êtes ici
Les écoliers ou les modèles.

Dans un bal masqué, à Bordeaux, le maréchal de Richelieu, que Rulhière avoit beaucoup badiné, lui ayant demandé qui il étoit, Rulhière lui répondit par cet impromptu :

Tu voudrois connoître mes traits
Et les sentiments de mon âme :
Si je t'aime, je suis Français ;
Si je te crains, je suis Anglais ;
Si je t'adore, je suis Femme [1].

[1] VARIANTE.

Quoique sous ce déguisement
Tu peux me connoître aisément

Aux seuls sentiments de mon âme :
Si je te crains, je suis Anglais ;
Si je t'aime, je suis Français ;
Si je t'adore, je suis Femme.

Mademoiselle Diane de la Vaupalière *ayant, à l'âge de sept ans, battu le buste de Socrate, dans le jardin de Rulhière, il fit, en son nom, les vers suivants :*

Quoi ! j'ai battu Socrate, et mon bras n'est pas mort !
O jeunesse ignorante ! eh ! savois-je qu'un sage,
Sous ce marbre caché, méritoit mon hommage ?
N'importe ; j'ai frappé... Pour expier mon tort,
Renais, homme divin ! à ces traits joins ton âme,
Et tu verras bientôt Diane à tes genoux,
Solliciter l'honneur de s'appeler ta femme,
Et, mieux que la première, adorer son époux.

Madame de R*** *envoya à* M. de B*** *une boîte d'acier, artistement travaillée, sur laquelle il y avoit un* B *et une* S, *ce qui composoit le chiffre de madame de* S*** *et celui de M. de* B***, *qui, en l'ouvrant, trouva ces vers, composés par M. Rulhière :*

Le temps aura brisé ce métal inflexible,
Où règne l'adresse de l'art,
Que mon âme pour toi, sans détour et sans fard,
Au plaisir de t'aimer sera toujours sensible.

J'ai su te rendre précieux
Ce monument de ma tendresse :
Il te parle d'amour ; le nom de ta maîtresse
Y fixera souvent tes yeux.
Un chiffre que ton cœur adore,
Sans cesse te rappellera
Ces instants, ces plaisirs que tu crois qu'on ignore,
Et sans cesse il rallumera
Mille désirs, nouveaux encore,
Que ta maîtresse me devra.
Ton amitié me devine peut-être,
A ne point me chercher je voudrois t'engager ;
Songe qu'il est plus d'un danger
Dans le plaisir de me connoître.

SUR MADAME DUVIVIER,

CI-DEVANT MADAME DENIS.

L'hommasse et vieille Climène,
Plus informe qu'un paquet,
Prit époux tant soit peu laid
Et passant la cinquantaine.
Un ouvrier en bonnet,
Qui jamais ne l'avoit vue,
A qui mainte somme est due,
Entre comme ils sont au lit,
Et sous cornette de nuit
Ne voyant ombre de femme,

Le sire, incertain, lui dit :
« Qui de vous deux est madame ? »

A un Prétendant à l'Académie.

Si tu prétends avoir un jour ta niche
Dans ce beau temple où sont quarante élus,
Et d'un portrait guindé vers la corniche
Charmer les sots quand tu ne seras plus ;
Là, n'est besoin d'un chef-d'œuvre bien ample ;
Mais de flatter le sacristain du temple ;
Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet,
Puis de lauriers tu feras grande chère,
Puis immortel seras comme Porchaire,
Maury, Cotin et Laharpe et Danchet.

L'Assemblée des Notables.

Dis-moi, mon cher, ce que tu penses ;
Les notables vont s'assembler,
Pour régler, dit-on, les finances. —
Sans doute. — Ah ! tu me fais trembler. —
Pourquoi ? — Lorsqu'un malade empire,
On réunit des médecins ;
Ils viennent, le malade expire,
On paie encor les assassins.

On nous parle aussi de réforme ;
C'est bien fait, j'approuve cela.
— Eh ! bon, ce n'est que pour la forme,

Jamais on n'y travaillera.
Ministres, commis, secrétaires,
Évêques, ducs, et cætera,
Entendent trop bien leurs affaires
Pour donner dans ce paquet-là.

— Avons-nous au moins l'espérance
De voir soulager les sujets?
— Eh! mon ami, toujours en France
On fut magnifique en projets.
Dans la solennelle assemblée
Maint orateur s'élèvera;
Mais avant deux mois, en fumée
Tout cela se dissipera.

L'Amateur d'Antiquités.

Dans le palais auguste où le meilleur des rois
Assemble ses sujets pour balancer leurs droits,
En robe du vieux temps, la femme d'un notable
De vive repartie et d'humeur agréable,
D'un antique damas, qu'elle apporta de Tours,
Étaloit dignement le superbe ramage,
Et de ses larges fleurs les ondoyants contours.
Un jeune courtisan, cette espèce est peu sage,
Voit la dame au damas, l'aborde lestement,
Et baise du vieux goût les pompeuses reliques. —
Eh! mais, d'où vous vient donc ce vif empressement?
— Madame, pardonnez; moi, j'aime les antiques,

Et mon cœur enchanté ne voit rien au-dessus. —
Vous les aimez ? Eh bien ! il faut vous satisfaire,
Et vous n'avez, monsieur, qu'à baiser mon derrière :
L'antiquité vous plaît, il a vingt ans de plus.

Sur le Docteur Barthez.

Ce magistrat, docteur en médecine
Et chancelier de la gente assassine,
Dans je ne sais lequel de ses fatras
Prône beaucoup le moment du trépas.
Agoniser est un plaisir extrême,
Et rendre l'âme est la volupté même.
On reconnoît à l'œuvre l'ouvrier :
Un jour de deuil lui semble un jour de noce ;
C'est bien avoir l'amour de son métier.
Vous êtes bien orfèvre, monsieur Josse.

VERS

Qui accompagnoient un exemplaire du Traité de la Civilité puérile et honnête, *que Rulhière faisoit passer à une femme dont il avoit à se plaindre.*

Ce livre vous peut être utile,
Et vous en avez grand besoin.
Peut-être il vous rendra civile ;
Honnête, c'est un autre point.

ÉPIGRAMMES.

Sur Dorat.

De l'esprit et de l'agrément,
On en trouve certainement
Dans vos épîtres éternelles
Aux rois, aux comètes, aux belles.

Vous célébrez si galamment
Les jeunes dames de la ville,
Qu'au Marais, et surtout dans l'Ile,
On vous croit presque leur amant.

Vous unissez très-savamment
La recherche à la négligence,
Et sous un air d'insouciance,
L'ambition d'être charmant.

Quelquefois même, par moment,
Vos vers visent à l'harmonie
Et s'élèvent à l'ironie ;
Non, rien ne vous manque vraiment,
Rien... Que du goût et du génie.

Sur le Succès de Régulus, tragédie, et de la Feinte par amour, comédie de Dorat.

DORAT, qui veut tout effleurer,
A prétendu, par un double délire,
Nous forcer à pleurer et rire :
Il nous a fait rire et pleurer.

Le Rat du Parlement.

TANDIS qu'au temple de Thémis
On opinoit sans rien conclure,
Un chat vint sur les fleurs de lis
Etaler aussi sa fourrure.
Oh! oh! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats?
Non, reprit son voisin tout bas,
C'est qu'il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

SUR LE CORIOLAN DE LAHARPE.

Composée par Rulhière et Chamfort.

Voici le dernier des enfants
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfants toujours mort-nés ?

Contre Laharpe.

Sur la montagne aux deux sommets,
Croyez-vous, mes amis, que Laharpe gravisse ?
Lisez, depuis Warwick, tous les vers qu'il a faits,
Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écrevisse.

SUR LA TRAGÉDIE DE CORIOLAN,

PAR LAHARPE,

Représentée en 1784, au bénéfice des pauvres.

Pour les pauvres, la comédie
Donne une pauvre tragédie ;
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité.

Sur le marquis de Pesay.

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure,
Car, en dépit de la nature,
Il s'est fait poète et marquis.

SUR DELILLE ET SUARD,

Élus Académiciens en 1774.

Delille avec Suard! Pourquoi donc les élire?
— Pourquoi? l'un a traduit et l'autre a fait traduire.

Sur l'Abrégé de La Bruyère, par Suard.

Le goût respecte l'œuvre où l'art
Surpasse encore la matière;
Et pour abréger La Bruyère,
Il falloit être au moins Suard.

Sur Charles Villette.

Villette a tout interverti,
Soit qu'il se batte ou qu'il caresse;
Il ne voit point son ennemi,
Et n'est point vu de sa maîtresse.

SUR LE MÊME,

Qui jouissoit avec trop de vanité du bonheur de montrer Voltaire à tout Paris, 1778.

PETIT Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

SUR M. DE CALONNE,

Composée à l'occasion de la chute du ciel de lit de ce Ministre.

CALONNE eut, dit-on, grand'peur,
Quand il se vit dessous la glace;
Je le crois bien, car un voleur
Étoit devant lui face à face [1].

SUR UNE VIEILLE FEMME

Qui vouloit Amour et Respect.

A cinquante ans vous espérez
Respect profond, amour bien tendre.
De l'amour! c'est beaucoup prétendre;
Pour du respect, vous en aurez.

1 Il y avoit une glace dans le ciel du lit.

Sur madame du Deffant, qui étoit aveugle.

Elle voyoit dans son enfance,
Alors, c'étoit la médisance :
Elle a perdu son œil et gardé son génie,
Maintenant, c'est la calomnie [1].

Sur madame de Stael-Holstein.

Armande a pour esprit l'horreur de la satire,
Armande a pour vertus le mépris des appas.
Elle craint le railleur que sans cesse elle inspire,
Elle évite l'amant qui ne la cherche pas.
Puisqu'elle n'a pas l'art de cacher son visage,
Et qu'elle a la fureur de montrer son esprit,
Il faut la défier de cesser d'être sage
Et d'entendre ce qu'elle dit.

[1] On lit dans les Œuvres du chevalier de Bonnard.

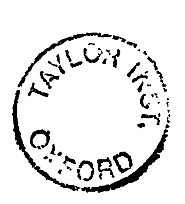
Elle y vit clair dans son enfance,
C'étoit alors la médisance.
Son mauvais œil lui fut crevé.
Tant mieux ! Qu'en est-il arrivé?
Conservant son mauvais génie,
C'est à présent la calomnie.

LETTRES EN VERS ET EN PROSE.

A M. Fréron, sur une fête donnée à Bordeaux.

Je vous obéis, monsieur, et je vais vous donner une description de la fête dont on vous a parlé. Madame la comtesse d'Egmont désirant connoître en détail les différentes parties d'un vaisseau, M. Lafore fit le choix d'un bâtiment russe qui devoit partir le lendemain, pour porter aux Moscovites cinq cents tonneaux de nos vins et de nos eaux-de-vie.

Vous m'allez demander encore,
Ce que c'est que monsieur Lafore.
Demandez-le au premier passant,
A cette vieille, à cet enfant :
Tout le connoît, l'estime et l'aime.
Il possède un talent suprême
Pour les fêtes; il en donna
D'une beauté très-peu commune;
Mais un jour qu'il en donnoit une,
Lui-même en chemin l'oublia.
Qui diroit tout, seroit prolixe ;
Ses esprits, toujours agités,
Le promènent de tous côtés ;
L'air inquiet, le regard fixe,
Il marche à pas précipités,
Et l'affaire qu'il a, c'est celle



Du premier voisin qui l'appelle.
Ah ! qu'il faisoit beau de le voir
Lorsque la disette fatale
Désola cette capitale,
Contenant tout dans le devoir.
Un seul jour il quitta la ville ;
Le peuple, jusque-là tranquille,
A la révolte s'anima :
Il revint, et tout se calma.

Voilà quel est M. Lafore, qui a été l'ordonnateur de cette fête. Il attendoit madame la comtesse sur un brigantin dont la chambre étoit superbement ornée, et dont les rameurs, vêtus de rouge et couverts d'argent, tenoient hautes et prêtes à tomber leurs rames peintes et décorées des armes de M. le maréchal duc de Richelieu.

Dans un ciel pur et sans nuage,
L'astre qui mesure les jours
Précipitoit déjà son cours
Vers l'horizon qui le partage,
Et suspendu quelques instants
Entre deux mondes qu'il éclaire,
Il contemploit les habitants
De l'un et de l'autre hémisphère.

C'est-à-dire vers les six heures du soir, par le plus beau temps du monde, une foule innombrable

de peuple bordant le rivage, tout ce que Bordeaux a de jolies femmes étant aux fenêtres, dans leurs plus galantes parures, M. le maréchal de Richelieu, madame la duchesse d'Aiguillon et madame la comtesse d'Egmont arrivèrent à la première cale, au bruit des canons et des acclamations de joie qu'excitoit leur présence. M. Lafore les reçut sur son brigantin, précédé d'un bateau chargé de canons, de tambourins, de violons et de cors de chasse; il les conduisit au vaisseau russe qui étoit orné de guirlandes, de tapis et des pavillons de toutes les nations. M. Harmensen, consul de Suède, à l'adresse duquel le vaisseau étoit arrivé, en fit les honneurs.

Tandis qu'il expliquoit à la jeune déesse
Par quel art et par quelle adresse
L'homme si foible et si puissant
Guide un navire obéissant,
Par le secours des vents le conduit sur les ondes;
Comment, s'ils sont sortis de leurs prisons profondes,
La voile abandonnée à leur souffle inconstant
Autour d'un triple mât se resserre et s'étend,

le brigantin revenoit au rivage; toutes les dames s'y embarquèrent, menées chacune par un volontaire de Guyenne, et ce fut au milieu de la mer, sur le tillac d'un navire, que furent présentées à M. le maréchal ce grand nombre de femmes aimables que

Du premier voisin qui l'appelle.
Ah ! qu'il faisoit beau de le voir
Lorsque la disette fatale
Désola cette capitale,
Contenant tout dans le devoir.
Un seul jour il quitta la ville ;
Le peuple, jusque-là tranquille,
A la révolte s'anima :
Il revint, et tout se calma.

Voilà quel est M. Lafore, qui a été l'ordonnateur de cette fête. Il attendoit madame la comtesse sur un brigantin dont la chambre étoit superbement ornée, et dont les rameurs, vêtus de rouge et couverts d'argent, tenoient hautes et prêtes à tomber leurs rames peintes et décorées des armes de M. le maréchal duc de Richelieu.

Dans un ciel pur et sans nuage,
L'astre qui mesure les jours
Précipitoit déjà son cours
Vers l'horizon qui le partage,
Et suspendu quelques instants
Entre deux mondes qu'il éclaire,
Il contemploit les habitants
De l'un et de l'autre hémisphère.

C'est-à-dire vers les six heures du soir, par le plus beau temps du monde, une foule innombrable

de peuple bordant le rivage, tout ce que Bordeaux a de jolies femmes étant aux fenêtres, dans leurs plus galantes parures, M. le maréchal de Richelieu, madame la duchesse d'Aiguillon et madame la comtesse d'Egmont arrivèrent à la première cale, au bruit des canons et des acclamations de joie qu'excitoit leur présence. M. Lafore les reçut sur son brigantin, précédé d'un bateau chargé de canons, de tambourins, de violons et de cors de chasse; il les conduisit au vaisseau russe qui étoit orné de guirlandes, de tapis et des pavillons de toutes les nations. M. Harmensen, consul de Suède, à l'adresse duquel le vaisseau étoit arrivé, en fit les honneurs.

Tandis qu'il expliquoit à la jeune déesse
Par quel art et par quelle adresse
L'homme si foible et si puissant
Guide un navire obéissant,
Par le secours des vents le conduit sur les ondes;
Comment, s'ils sont sortis de leurs prisons profondes,
La voile abandonnée à leur souffle inconstant
Autour d'un triple mât se resserre et s'étend,

le brigantin revenoit au rivage; toutes les dames s'y embarquèrent, menées chacune par un volontaire de Guyenne, et ce fut au milieu de la mer, sur le tillac d'un navire, que furent présentées à M. le maréchal ce grand nombre de femmes aimables que

Du premier voisin qui l'appelle.
Ah ! qu'il faisoit beau de le voir
Lorsque la disette fatale
Désola cette capitale,
Contenant tout dans le devoir.
Un seul jour il quitta la ville ;
Le peuple, jusque-là tranquille,
A la révolte s'anima :
Il revint, et tout se calma.

Voilà quel est M. Lafore, qui a été l'ordonnateur de cette fête. Il attendoit madame la comtesse sur un brigantin dont la chambre étoit superbement ornée, et dont les rameurs, vêtus de rouge et couverts d'argent, tenoient hautes et prêtes à tomber leurs rames peintes et décorées des armes de M. le maréchal duc de Richelieu.

Dans un ciel pur et sans nuage,
L'astre qui mesure les jours
Précipitoit déjà son cours
Vers l'horizon qui le partage,
Et suspendu quelques instants
Entre deux mondes qu'il éclaire,
Il contemploit les habitants
De l'un et de l'autre hémisphère.

C'est-à-dire vers les six heures du soir, par le plus beau temps du monde, une foule innombrable

de peuple bordant le rivage, tout ce que Bordeaux a de jolies femmes étant aux fenêtres, dans leurs plus galantes parures, M. le maréchal de Richelieu, madame la duchesse d'Aiguillon et madame la comtesse d'Egmont arrivèrent à la première cale, au bruit des canons et des acclamations de joie qu'excitoit leur présence. M. Lafore les reçut sur son brigantin, précédé d'un bateau chargé de canons, de tambourins, de violons et de cors de chasse ; il les conduisit au vaisseau russe qui étoit orné de guirlandes, de tapis et des pavillons de toutes les nations. M. Harmensen, consul de Suède, à l'adresse duquel le vaisseau étoit arrivé, en fit les honneurs.

Tandis qu'il expliquoit à la jeune déesse
Par quel art et par quelle adresse
L'homme si foible et si puissant
Guide un navire obéissant,
Par le secours des vents le conduit sur les ondes ;
Comment, s'ils sont sortis de leurs prisons profondes,
La voile abandonnée à leur souffle inconstant
Autour d'un triple mât se resserre et s'étend,

le brigantin revenoit au rivage ; toutes les dames s'y embarquèrent, menées chacune par un volontaire de Guyenne, et ce fut au milieu de la mer, sur le tillac d'un navire, que furent présentées à M. le maréchal ce grand nombre de femmes aimables que

Du premier voisin qui l'appelle.
Ah ! qu'il faisoit beau de le voir
Lorsque la disette fatale
Désola cette capitale,
Contenant tout dans le devoir.
Un seul jour il quitta la ville ;
Le peuple, jusque-là tranquille,
A la révolte s'anima :
Il revint, et tout se calma.

Voilà quel est M. Lafore, qui a été l'ordonnateur de cette fête. Il attendoit madame la comtesse sur un brigantin dont la chambre étoit superbement ornée, et dont les rameurs, vêtus de rouge et couverts d'argent, tenoient hautes et prêtes à tomber leurs rames peintes et décorées des armes de M. le maréchal duc de Richelieu.

Dans un ciel pur et sans nuage,
L'astre qui mesure les jours
Précipitoit déjà son cours
Vers l'horizon qui le partage,
Et suspendu quelques instants
Entre deux mondes qu'il éclaire,
Il contemploit les habitants
De l'un et de l'autre hémisphère.

C'est-à-dire vers les six heures du soir, par le plus beau temps du monde, une foule innombrable

de peuple bordant le rivage, tout ce que Bordeaux a de jolies femmes étant aux fenêtres, dans leurs plus galantes parures, M. le maréchal de Richelieu, madame la duchesse d'Aiguillon et madame la comtesse d'Egmont arrivèrent à la première cale, au bruit des canons et des acclamations de joie qu'excitoit leur présence. M. Lafore les reçut sur son brigantin, précédé d'un bateau chargé de canons, de tambourins, de violons et de cors de chasse; il les conduisit au vaisseau russe qui étoit orné de guirlandes, de tapis et des pavillons de toutes les nations. M. Harmensen, consul de Suède, à l'adresse duquel le vaisseau étoit arrivé, en fit les honneurs.

Tandis qu'il expliquoit à la jeune déesse
Par quel art et par quelle adresse
L'homme si foible et si puissant
Guide un navire obéissant,
Par le secours des vents le conduit sur les ondes;
Comment, s'ils sont sortis de leurs prisons profondes,
La voile abandonnée à leur souffle inconstant
Autour d'un triple mât se resserre et s'étend,

le brigantin revenoit au rivage; toutes les dames s'y embarquèrent, menées chacune par un volontaire de Guyenne, et ce fut au milieu de la mer, sur le tillac d'un navire, que furent présentées à M. le maréchal ce grand nombre de femmes aimables que

le commerce retient à Bordeaux. Une tente étoit élevée sur le tillac, sous laquelle une magnifique collation se trouva préparée ; un vent nord-ouest sembloit souffler exprès, pour donner à madame la comtesse d'Egmont le spectacle de trois vaisseaux étrangers qui entrèrent dans le port à pleines voiles et vinrent saluer le vaisseau qu'elle commandoit. Dès qu'il fut nuit, on leva les toiles qui couvroient le tillac : les musiciens y montèrent, le bal commença.

Au bruit des danses, des canons,
Les néréides, les tritons,
Troupe sur les mers adorée,
Se laissant aller sur les flots,
A la faveur de la marée,
Remontèrent jusqu'à Bordeaux.
Ils approchèrent du navire
Et reconnurent ce héros,
Que, sur les bords de leur empire,
Ils avoient vu, l'un à Mahon,
L'un, près de Stade, l'autre à Gênes.
Mais, à voir régner sur son front
Cette grâce qui nous enchaîne,
A ce regard si séduisant
Qu'ils n'avoient vu qu'en frémissant,
Ils le reconnoissoient à peine.

Toute cette troupe se joignit aussitôt aux nym-

phes de la rivière, qui, s'élevant à demi sur la surface des eaux, dansoient autour du vaisseau et chantoient plusieurs chansons relatives à la fête et aux personnes qui en faisoient l'objet. Dans le temps que le navire exécutoit plusieurs manœuvres, des chaloupes, remplies de tambours et de fifres, descendoient et montoient la rivière; toute la partie de la ville qui répond au port étoit illuminée et formoit le spectacle le plus brillant.

Entre tous les ormeaux qui bordent le rivage,
Un vieux orme s'élève, et c'est sous son ombrage
Que, découvrant au loin la surface des eaux,
Le commerçant heureux voit rentrer ses vaisseaux.
Le parjure jamais n'approcha cet asile;
Et les vieillards disent que de tout temps,
Les traités qu'on a faits sous son ombre tranquille,
    Ont été justes et constants.
    Un intendant couvert de gloire
(Faut-il que cette tache ait souillé sa mémoire
    Et qu'un grand nom soit obscurci!)
Déclarant aux ormeaux la guerre la plus vive,
Du plus bel ornement dépouilla cette rive.
L'égide de Pallas vint couvrir celui-ci;
Pallas le préserva de la hache inhumaine;
    Et, consacré depuis ce temps
    A la déesse des talents,
Le destin de Bordeaux à son destin s'enchaîne.

Tant que cet orme durera,
Qu'avec respect on soutiendra
Ses rameaux que son tronc ne soutiendroit qu'à peine,
Bordeaux doit être une seconde Athène.

On sait bien que Pallas est madame la duchesse d'Aiguillon; et, depuis cette grande histoire, l'orme est appelé l'*arbre de madame la duchesse;* il est taillé en parasol: quatre bancs qui l'entourent renferment un espace de plus de cent pieds de circonférence, qu'il couvre de son ombre.

Plus d'une amoureuse flamme
Y trouva contentement;
Et, sous cet orme, un amant
N'attend point en vain sa dame.
La nuit, de tous les côtés,
Pourvu que le mari dorme,
On se rend sous ce bel orme:
Aussi, toutes les beautés
De loin et du voisinage,
Avoient orné son feuillage:
Rubans de toutes couleurs,
Belles guirlandes de fleurs;
Et, dans ce lieu délectable,
S'étend une grande table
Que couvre un souper fort beau.
Mets brûlants, vins à la glace;
Les dames y prirent place

En descendant du vaisseau.
Si la discorde cruelle,
Sur la table avoit jeté
Une pomme *à la plus belle*,
On n'auroit point disputé;
Et tout le monde devine
Qu'on eût vu se réunir
Tant de belles pour l'offrir
A vous, comtesse divine.

Tout le peuple se rassembla autour de l'orme; on entendoit voler de bouche en bouche, avec les noms de M. le maréchal, de madame d'Aiguillon et de madame d'Egmont, des louanges simples, naïves, et par conséquent plus flatteuses. On devoit exécuter dans ce lieu même un concert et un bal, mais la foule rendit ce projet inutile; la symphonie se dispersa dans plusieurs maisons ainsi que les dames, et madame d'Egmont alla, dansant de bal en bal, partout admirée et partout applaudie. La danse fut interrompue par un bruit d'artillerie; on courut aux fenêtres et on vit les vaisseaux et le port illuminés et tout le peuple dansant aux chansons, aux fifres et aux tambours; on tira un feu d'artifice, ensuite les bals recommencèrent.

Et ce qui se fit dans le bal,
Ce que devinrent tant de belles,

Si l'on y vainquit des cruelles,
Si l'on se connut un rival,
Si l'on y fit des infidèles,
C'est là l'histoire de tout bal.
Les premiers rayons de l'aurore
Revirent tout le monde encore,
Et l'on fut se coucher enfin
Vers les six heures du matin.

Au moment où l'on se séparoit, le vaisseau russe mettoit à la voile et salua M. le maréchal et les dames de toute son artillerie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. l'Abbé de Sades.

Vous voulez donc, monsieur, que toute foi soit détruite chez les hommes? Jamais il n'y a eu de tradition plus constante, plus avouée que celle du laurier miraculeux, né, de lui-même, sur le tombeau de Virgile. Les voyageurs de tous les temps et de toutes les nations attestent que cet arbre merveilleux s'est renouvelé de siècle en siècle, et voilà que vous récusez leurs témoignages unanimes; vous n'hésitez pas à les contredire dans un ouvrage consacré à la gloire de la poésie, à la gloire de Pétrarque et de Laure, votre parente. Virgile avoit prévu cette espèce de sacrilége, et sa réponse est contenue dans sa prophétie :

Viridemque ab humo convellere silvam
Conatus, etc.[1]

Lorsque vous attentiez aux lauriers toujours verts
Qui, depuis dix-sept cents hivers,
Forment un bois sacré sur l'urne de Virgile,
Lorsque vous profaniez ce solitaire asile
Que le temps respecta, que les dieux ont chéri,
N'entendîtes-vous pas ce formidable cri?
« Cesse un coupable effort, cesse un crime inutile. »
Ah! si le temps l'avoit détruit,
Ce laurier que le ciel se plut à voir éclore,
On accuseroit l'œil séduit
Qui croiroit le revoir encore.
Des folles superstitions
Il faut briser le joug, dissiper les prestiges;
Mais de belles illusions
Peuvent créer de vrais prodiges.
Qu'a-t-on gagné dans nos jours raisonneurs?
On a glacé les esprits et les cœurs:
Il n'est plus de laurier sur l'urne de Virgile,
Aucun souffle divin n'anime les roseaux;
Plus de faune effrayant pour la nymphe fragile,
Plus de mânes plaintifs dans le creux des tombeaux:
La maison même de Lorette
N'a plus d'anges en oraison;

1 Virg. Eneid lib. 3.

Hélas! notre froide raison
Rend la nature entière et stérile et muette.

Mais, monsieur, le laurier du tombeau de Virgile n'est point un laurier naturel et périssable, et, pour vous en convaincre, voici une preuve de fait. Je sais qu'il en existe de semblables dans toutes les religions, et par exemple, à Lacédémone, dans le temple d'Hélène, on montroit la coque même de l'œuf que Léda avoit conçu de Jupiter. A cette vue, les incrédules n'auroient pas beau jeu; mais ici les témoins sont encore au-dessus de la preuve. Voici, monsieur, une feuille du laurier qui ombrage aujourd'hui le tombeau du poëte. La branche sur laquelle on a pris cette feuille a été coupée sur l'arbre même, par M. de Ramsay, homme célèbre en Angleterre et en Italie : il l'a donnée à une dame plus célèbre encore, et dans plus de pays, madame la duchesse d'Aiguillon, douairière. Elle espère que vous lui saurez gré de vous détromper par le présent qu'elle me charge de vous envoyer.

La feuille de laurier qu'une muse vous donne,
Est de tous vos succès un présage assuré,
Et les neuf sœurs un jour, à cet arbre sacré,
Viendront former votre couronne.

A Madame de.....

Paisiblement assis sur les bords du Bouillon,
Loin de tout indiscret, tout causeur, tout brouillon;
Ma muse, si souvent oisive,
Y relisoit quelques brouillons;
Mais il pleuvoit à gros bouillons.
Ma naïade effrayée alloit franchir la rive,
Lorsque votre billet arrive.
La magie et l'enchantement
N'ont point d'effet si prompt : tout change en un moment;
Toutes mes nymphes reconnoissent
Et votre nom et votre écrit,
Je vois l'air qui s'épure et le ciel qui sourit,
Et toutes les fleurs qui renaissent.

Voilà, je vous jure, madame, ce qui s'est passé sur les bords du Bouillon, à la réception de votre billet : imaginez ce qu'y produira votre présence. Il est vrai que le retour du beau temps n'a pas été long, mais votre billet étoit si court !

La nouvelle de l'heureux accouchement de madame de Montmorin m'a fait un extrême plaisir ; je vous remercie très-humblement d'avoir bien voulu me l'apprendre. Cette naissance d'un garçon, dans le château de Versailles, y doit être regardée comme un augure favorable, et ce présage doit y

rendre madame de Montmorin encore plus chère.

Dans mon humble vallon, je n'ai point d'autres nouvelles que celles de la pluie et du beau temps, qui sont très-importantes pour nous autres agricoles; les navigateurs les jugent même si intéressantes, qu'ils en gardent fidèlement des mémoires pour la postérité, et peut-être bien que nos mémoires de cour, nos recueils d'anecdotes paroissent aussi vains et aussi frivoles à un homme de mer, qu'un journal du vent et de la pluie le paroît à un homme de la cour. Cette réflexion pourroit mener à la morale, et pour finir, en suivant encore ma comparaison:

Puissent les vents heureux régner seuls parmi nous!
Que tous nos amiraux fassent un bon voyage!
Et qu'Amphitrite et son époux
Soient contents du dernier naufrage.

Puisse surtout madame la marquise recevoir avec bonté l'hommage de mon profond respect.

Des bords du Bouillon, ce 1er juillet 1774.

A Madame de.....

Qu'est devenu cet injuste procès?
Séduisez-vous, par vos talents de plaire,
Votre juge ou votre adversaire?
Ce sera l'un ou l'autre, et j'attends vos succès,

Sans en douter, sans concevoir d'alarmes.
Et comment résisteroit-on
A la justice, à la raison,
Quand votre esprit leur a prêté ses charmes?
Si Thémis ne voit pas, nous savons qu'elle entend;
Eh bien! que son bandeau contre vous la défende:
Vous séduirez également,
Qu'on vous voie ou qu'on vous entende.

Des bords du Bouillon, ce 3 août 1775.

IMBERT.

Barthélemy Imbert, poète agréable et ingénieux, de l'Académie de Nîmes, né en 1747, mourut le 23 août 1790. Il a dû la réputation dont il jouissait, plutôt à ses poésies légères qu'à ses ouvrages dramatiques qui ne sont pourtant pas sans mérite.

Conseils à un Ami.

Quoi! de la beauté qui te plaît
Tu vas marchander la tendresse?
A prix d'argent, c'en est donc fait,
Tu veux avoir une maîtresse?
Tu l'auras, chasse ton ennui;
Mais crois-tu jouir auprès d'elle?

L'or qui te la livre aujourd'hui
Demain va la rendre infidelle.
Peut-être épris de sa beauté
Tu suffiras, par tes largesses,
Aux besoins de sa vanité :
Mais ceux du cœur, t'es-tu flatté
D'y suffire par tes richesses?
Les voluptés suivront ses pas ;
Mais des plaisirs involontaires
Pour elle seront sans appas ;
Elle volera dans tes bras
Comme l'on court à ses affaires,
Ses faveurs seront mensongères ;
Tu n'enflammeras pas ses sens :
Il est des amours inconstants,
Il n'en est point de mercenaires.
Ah! plutôt, vas, cours, humblement
Tomber aux pieds d'une bergère ;
Ouvre ton cœur au sentiment,
Si tu veux plaire, sois amant,
Que ton âme cherche la sienne ;
Crains et désire tour à tour ;
Allume sa flamme à la tienne ;
L'amour est le prix de l'amour,
Quand sa pudeur rendra les armes
Tu sentiras mieux ton bonheur,
Si tu l'as payé de tes larmes ;
Pourquoi veux-tu flétrir son cœur,

Avant de jouir de ses charmes?
Bien fou l'homme qui veut régner
Sur un cœur dont il fait emplette!
Ce cœur qu'il auroit pu gagner,
N'est plus à lui dès qu'il l'achète.

BONNARD.

Bernard de Bonnard, né à Sémur, en Auxois, le 22 octobre 1744, mort en 1784, a laissé des poésies où l'on trouve presque toujours réunies l'élégance, la grâce et la facilité.

MADRIGAL.

Oui, jeune Eglé, puisqu'il faut vous le dire,
On aime en vous cette vive fraîcheur,
Ces yeux brillants, ce gracieux sourire
Et cet esprit naïf en sa douceur,
Dont la gaîté nous charme et nous attire.
Dirai-je tout? on sent encor pour vous
Cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
Et ce respect qu'on a pour l'innocence,
Sans rien prétendre, on tombe à vos genoux,
Et vous aimer semble un plaisir si doux
Que l'on consent d'aimer sans espérance.

ÉPITRE

De Monsieur le chevalier de Bonnard, à Monsieur le chevalier de Boufflers.

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux,
Sont cités par toute la France:
On sait par cœur ces riens charmants
Que tu produis avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblants
Peuvent se passer d'indulgence;
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans,
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talents.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits,
N'équivalent, à mon avis,
Au tour que tu fis à l'église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour-à-tour:
La gloire en sourit, et l'amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,

Son esprit, sa gaité, ses grâces!
Il revit en toi, tu remplaces
Le héros de Saint-Évremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et dans son arrière saison,
Semèrent les fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le temps, de son poison,
Voudroit amortir ta saillie:
Tu donnerois à la raison
Tous les grelots de la folie.
Jouis bien d'un destin si beau;
Brille dans nos camps, à Cythère.
Sûr de plaire et toujours nouveau,
Chante les plaisirs et Voltaire:
Lis Végèce, Ovide et Follard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de housard.
Garde ton goût pour les voyages;
Tous les pays en sont jaloux,
Et le plus aimable des foux
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

RÉPONSE.

On me l'avoit bien dit, tout flatteur est pervers,
Et le miel qu'il distille est un poison caustique :
En feignant d'admirer mes vers,
Les vôtres en font la critique.
Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriste;
Vous me louez beaucoup, mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

PEZAY.

.... Masson, marquis de Pezay ou plutôt Pesay, né près de Blois, jouit d'une très haute faveur auprès de Louis XVI, et ce monarque créa pour lui une place d'inspecteur-général des côtes, avec soixante mille livres de traitement. Ayant été exilé, il mourut de chagrin, le 6 décembre 1777. Ses occupations ne l'empêchaient pas de cultiver la poésie; il a donné quelques pièces agréables dans le genre érotique, mais on voit qu'il s'étudiait trop à saisir la manière de Dorat.

ÉPITRE A MON AMI.

L'essaim frivole des mensonges
Vient-il encor troubler mes sens?
Ce tumulte, ces cris perçans
Ne seroient-ils que de vains songes?
Mais, non; loin de moi le sommeil.

A fui sur son aile légère :
Mon œil s'entr'ouvre à la lumière,
Et tout m'annonce le réveil.
Il semble à ma vue incertaine,
Que l'astre superbe du jour,
Qui fait étinceler la plaine,
Ne voit qu'à regret ce séjour,
Et ne l'éclaire qu'avec peine.
Quel amas confus de palais
Vient me dérober son image,
Et cache à mes yeux ces bosquets,
Où mille oiseaux par leur ramage,
Sous le dais d'un naissant feuillage
Annonçoient l'aurore et la paix ?
Quelle vapeur lourde et grossière
Remplace cet air épuré,
Que dans ma grotte solitaire
J'ai tranquillement respiré ?
Au murmure de la colombe,
Soupirant tout bas ses amours,
Au bruit de ce ruisseau qui tombe
Et se replie en cent détours,
Au chant, et naïf, et rustique
Du paysan laborieux,
A ce repos philosophique,
Quel fracas succède en ces lieux ?
Ne suis-je plus dans cet asile
Où, dans un calme studieux,

Chaque matin pur et tranquille
M'annonçoit un soir plus heureux ?
Ariste, mes yeux s'éclaircissent ;
Ariste, le charme est détruit :
Loin de moi le calme s'enfuit,
Et déjà ces beaux jours finissent.

Ici tout s'achète et se vend :
J'entends l'Echo qui s'épouvante,
Repousser la voix glapissante,
Qui nous propose, à prix d'argent,
Tous ces biens que la Terre enfante,
Ces végétaux, ces aliments,
Que destinoit à ses enfants
Cette mère compatissante.

Tilleuls que mes mains ont plantés,
Quand reverrai-je vos ombrages ?
Ah ! si mes voeux sont écoutés,
Si Palès reçoit mes hommages,
Pour vos fleurs et pour vos feuillages,
Les vents ne sont plus redoutés :
Des jours sereins et sans nuages
Viendront raffermir vos rameaux,
Et les tourbillons des orages
N'insulteront point vos berceaux.
Que je vous regrette et vous aime,
Lieux fortunés, simples réduits,
D'où la main du plaisir lui-même

Ecarte les sombres ennuis !
Où, près d'une sensible mère,
Contre le sien pressant mon cœur,
Toujours tendre et toujours sincère,
Je versois les pleurs du bonheur !
Où mon ivresse toujours pure,
Où ces baisers de la nature,
Que j'obtenois à tous moments,
Sans nul remord et sans contrainte,
Livroient, et mon âme, et mes sens
Aux vertueux épanchements
De la volupté la plus sainte !...
De ton front ridé par les temps
Le bonheur réparoit l'outrage,
O cher objet de mon hommage !
Chaque regard de tes enfants
Des temps effaçoit un ravage ;
Et les beaux jours de leur printemps
Sembloient dissiper le nuage
Et les langueurs de tes vieux ans.
Jamais, jamais de ma mémoire
Ne sortiront ces heureux jours :
Hélas ! ils ont été trop courts
Pour mon bonheur et pour ma gloire,
Rien ne manquoit plus à mes vœux ;
Et, bénissant la destinée
A chaque instant de la journée
Je faisois presque des heureux.

Quelquefois parcourant les plaines,
Mêlant la fatigue à mes jeux,
Je rencontrois un malheureux,
Soudain je soulageois ses peines.
Eh, quoi! me disois-je en secret,
Si peu de chose est un bienfait!
Quoi d'un membre de la Patrie,
Et d'un être semblable à moi,
Je viens de racheter la vie!
Ah! que de bien peut faire un Roi!
Au sein d'une mère éplorée,
Dans une chaumière souvent,
Je voyois un débile enfant,
A la mamelle déchirée,
Sucer le lait avec le sang;
Tandis que, renversés par terre,
Livrés aux besoins dévorants,
Cinq ou six êtres languissants
Offroient aux Cieux, pour leur prière,
Leurs lugubres gémissements.
Hélas! si mes mains impuissantes
Ne ramenoient pas le bonheur,
Au moins je suspendois l'horreur:
Quelque temps mes mains bienfaisantes,
Dans ces demeures désolantes,
Sembloient enchaîner la douleur.
Touché de ces cris lamentables,
Je désirois des monceaux d'or:

Le seul aspect des misérables
Doit faire envier un trésor.

Vous, dont la peine est le partage,
O vous! enfants laborieux,
Qui cultivez mon héritage,
Quand pourrai-je accomplir mes vœux?
Et, ministre de l'Etre sage
Dont la splendeur remplit les Cieux,
Ramener dans votre village
Le calme, l'aisance et les jeux?
Tant que la voix de l'indigence
De vos solitaires coteaux
Épouvantera le silence,
Loin de moi fuira le repos:
Il fuira loin de ma paupière,
Tant que l'effrayante misère
Pourra vous faire envisager,
Comme le plus cruel danger,
Le plaisir si doux d'être père:
De la nature auguste loi,
Qu'il est affreux de ne point suivre!
Ah! quand verrai-je autour de moi
Des mortels satisfaits de vivre?
Qu'il est cruel de voir des yeux,
Où l'Amour tendre et vertueux
Eût peut-être choisi des armes,
A force de verser des larmes,

Perdre tout l'éclat de leurs feux ?
Quelles images effrayantes,
Que la foiblesse et la laideur,
De l'indigence et du malheur
Filles tristes et languissantes,
Remplaçant les roses brillantes
De la jeunesse et du bonheur !
O réflexion trop amère !
Sous le chaume et sous les lambris,
Tout offre à mes yeux attendris
L'affreux tableau de la misère.
Dans le fracas de la grandeur,
Dans le silence de nos plaines,
Je vois les rêves du bonheur,
Et la réalité des peines.

Toi, dont l'Amour est l'Apollon,
Qui, pour luth, prends une musette,
Toi, dont Vénus souvent répète
Les jolis vers et la chanson;
O toi! dont les douces folies
En moments changent tous mes jours;
O toi! qui toujours te varies,
Et qui te ressembles toujours;
Ami fidèle, amant volage,
Qui désires sans soupirer;
Philosophe sensible et sage,
Qui sais rire et qui sais pleurer;

De tous les amis le plus tendre,
Et des cœurs le plus généreux;
Cher ARISTE, ah! daigne m'apprendre
Ce qui pourra me rendre heureux.

Est-ce l'idole de la Gloire?
Est-ce l'aveugle ambition?
Sans être heureux, on voit son nom
Inscrit aux fastes de mémoire.
Sourd aux cris de l'humanité,
Faudra-t-il, farouche et sauvage,
Dans des champs fumants de carnage,
Courir à l'immortalité?
Que dis-je? Superbe immortelle,
Tu m'offres ta noble faveur;
Gloire, ta couronne est trop belle,
Pour perdre ses droits sur mon cœur.
Dans cet art brillant et terrible,
Où nul mortel n'est invincible,
Où l'on a la mort à braver,
Si d'autres ont vu l'art de nuire,
De massacrer et de détruire,
J'y vois celui de conserver.
Le talent du grand Capitaine
N'est point d'épouvanter l'arène
Des cris de l'inhumanité;
La palme la plus estimable,
Le laurier le plus honorable

N'est pas le plus ensanglanté.
Gloire, ce feu qui t'environne,
Ces éclairs, ces nobles ardeurs
Dont tu consumes tous les cœurs,
Dans les champs poudreux de Bellonne;
La resplendissante couronne
Dont tu ceins le front des vainqueurs,
Cet élan fougueux et superbe
Du coursier bondissant sur l'herbe,
Aux premiers accords du clairon;
L'oubli du péril qu'on affronte,
Cette terreur soudaine et prompte
Qui suit et précède un grand nom,
Tout montre la flâme divine,
Tout montre l'immortel rayon
Où tu puisas ton origine.
Tous les objets, quand ils sont grands,
Pour mon cœur ont toujours des charmes:
Au sein du tumulte et des armes,
Ariste, il est de beaux moments.
Ces machines inconcevables,
Qu'une seule voix fait mouvoir;
Ces corps aveugles, innombrables,
Dont l'union fait le pouvoir;
Ce mystère utile et terrible,
Qu'exigent tous les mouvements;
Cette fougue noble, invincible,
Qui fixe les événements;

Cette image vaste et puissante
Embrase le cœur indompté :
L'imagination brûlante
Se plaît dans cette immensité.
Qu'avec transport je me rappelle
Et me représente ce jour,
Où mon âme avide et nouvelle
S'élançoit au son du tambour !
Où cette âme jeune, enflâmée,
Vive et facile à s'émouvoir,
Parvint enfin à concevoir
La grande énigme d'une armée !
Mais quelle folâtre vapeur,
Et quel feu passager m'inspire ?
Où m'emporte un fougueux délire ?
Où vais-je chercher le bonheur ?

Amitié, toi qui nous enflâmes,
Des Dieux consolante faveur,
Aliment sacré de nos âmes ;
Toi qui soulages la douleur ;
Heureux ! quand on porte tes chaînes,
Sans langueurs, sans fougueux désirs,
On n'a que la moitié des peines ;
On a le double des plaisirs.
Ariste, aux rives du Permesse,
Toujours amis, toujours rivaux,
D'un amant et d'une maîtresse

Nous avons les biens sans les maux.
Les charmes de la confiance
Sans cesse embellissent nos jours;
Et jamais l'altière exigeance
Ne vient en altérer le cours:
Mais, bien sûrs de notre indulgence,
Nous nous disons tout sans détours.
Nous chassons ces viles souplesses,
Et ces subtiles petitesses,
Faites pour l'orgueil et les sots:
Nous connoissons tous nos défauts,
Et nous pardonnons nos foiblesses.
Si quelquefois la passion,
Si quelque vapeur passagère
Du flambeau de notre raison
Obscurcit la foible lumière;
Ce n'est point une main sévère
Qui vient déchirer le rideau:
Mais la sagesse, pour nous plaire,
Sait éclaircir son front austère;
Et, quittant son triste manteau,
D'une main douce et salutaire,
Détache, en riant, le bandeau.
Ariste, hélas! quand la nature
Nous eût tirés des mêmes flancs,
Nos cœurs seroient-ils plus constants,
Et notre tendresse plus pure?
Va, nos liens sont affermis;

Va, nos chaînes nous sont plus chères :
C'est le hasard qui fait les frères ;
Et la vertu fait les Amis.

Les Chiffres effacés.

Sur le sable de ces rives,
Nos chiffres par toi tracés
Par les ondes fugitives
Furent bientôt effacés :
Mais cet amoureux emblême,
Malgré sa fragilité,
Dura plus que l'Amour même,
Qu'il avoit représenté.

Au Ruisseau d'Épernon.

L'HISTOIRE vante le Scamandre,
Depuis que ses bords désolés
Fument du sang qu'on vit répandre
A trente peuples rassemblés
Pour réduire une ville en cendre ;
Fougueux Danube, Escaut jaloux,
Où Mars entassa ses victimes,
Tombeaux des guerriers magnanimes,
Tout l'univers parle de vous ;
Et toi qui fuis sous ces ombrages,
Qui, dans tes détours incertains,
Tantôt baignes nos pâturages
Ou viens arroser nos jardins,

Jamais le cristal de ton onde
N'a réfléchi d'affreux combats;
Tu n'as fait que du bien au monde:
Le monde ne te connoît pas.
Errant sous ce sombre bocage,
J'oublie, en moissonnant les fleurs
Qui tapissent ton frais rivage,
Et les hommes et leurs erreurs,
Leurs plaisirs qui coûtent des pleurs,
Leurs faux biens au-dessous du sage,
Et leurs puériles grandeurs.
Ruisseau pur, je dois à ta gloire
Le doux tribut d'une chanson:
Un seul couplet peut faire un nom,
Comme feroit une victoire;
Autant que le Tibre romain
On connoît la tendre Aréthuse;
On connoît les bords de Vaucluse
Autant que les rives du Rhin.
Mais, quoi! la naïade amoureuse
Baigne à la fois, dans ce vallon,
Des vainqueurs la palme orgueilleuse
Et le vert laurier d'Apollon;
Quand ton eau limpide environne
Les berceaux fleuris d'Épernon,
C'est pour rafraîchir la couronne
De l'heureux vainqueur de Tydon;
Son fils au sang froid de Turenne

Sait unir la fougue d'Hector :
Ce que fort bien il sait encor,
C'est séduire et chanter Climène,
C'est chasser à jamais l'ennui,
C'est rimer un conte facile,
Ce que Turenne, Hector, Achille
N'ont jamais su si bien que lui.

Le Sort des Fleurs.

La fleur printanière
Qui naît la première
Au premier beau jour,
Tant qu'elle est nouvelle,
Voit Zéphir près d'elle
Soupirer l'Amour :
Mais par la rosée,
Qu'une autre arrosée
Vienne à s'entr'ouvrir ;
Dès que sur sa tige
Ce dieu qui voltige
L'aperçoit fleurir,
La fleur printanière
Qui fut la première
Éclose en ce jour
A la plus nouvelle
Voit Zéphir loin d'elle
Porter son amour.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

JE vais donc voir lever l'aurore!
Par degrés l'Olympe se dore.
Que l'air est pur! quelle fraîcheur!
Chaque bouton se change en fleur :
Qu'il est doux de la voir éclore!
Ah! qu'il est doux de la cueillir!
Oui... Mais il faut, il faut encore
Qu'Amour nous donne à qui l'offrir.

LE MIDI.

Mais le soleil du sein de l'onde
Renaît pour éclairer le monde...
Quel vif éclat, à son retour,
Vient marquer les progrès du jour!
Pour offrir un abri plus sombre
Les rameaux semblent se croiser :
Oui... Mais, hélas! que faire à l'ombre,
S'il faut tout seul y reposer?

LE SOIR.

Sur l'aride sein des campagnes
L'ombre descend de nos montagnes.
Après un beau jour, quel espoir
De voir encor naître un beau soir!

La pudeur, la décence austère
S'effarouchent pendant le jour;
Mais la beauté la plus sévère,
Le soir compose avec l'Amour.

LA NUIT.

Sous un azur semé d'étoiles,
Enfin la nuit étend ses voiles.
S'il faut aimer pendant le jour,
Que seroit la nuit sans l'Amour?
En vain un sommeil salutaire
Suspend le cours de nos ennuis:
Ah! pour laisser la vie entière...
Prends, Amour, prends encor les nuits!

STANCES.

J'ai cru tous mes beaux jours perdus,
Je n'en comptois plus sur la terre,
Hélas! c'est que je n'aimois plus;
Mais j'ai fait choix d'une bergère
Et mes beaux jours sont revenus.

Je n'en suis encor qu'aux rigueurs,
Mais c'est encore un bien suprême;
Oui, ce sont déjà des faveurs;
On est heureux du jour qu'on aime;
Épines d'amour sont des fleurs.

Mon cœur retrouve des soupirs
Et mes yeux retrouvent des larmes;
J'ai des tourments, j'ai des désirs :
Ces tourments mêmes ont leurs charmes;
Peines d'amour sont des plaisirs.

Me levant avec le soleil,
Je suis certain d'une pensée
Qui vient sourire à mon réveil,
Et la même au soir retracée,
Me fait vivre dans le sommeil.

A la fortune ai-je mon tour?
Je sais à qui porter l'hommage
De ce succès qui dure un jour;
La fortune est-elle volage?
Je m'en console avec l'amour.

Je vois le bonheur revenir,
Je vois s'enfuir l'indifférence,
Je ne crains plus le souvenir,
Et la consolante espérance
Embellit pour moi l'avenir.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE.

TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Marchand du Breuil,
rue de la Harpe, n. 80.





